03 Ch. Darwin P.T.

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

DE
LA PHYSIONOMIE
ET DE
LA PAROLE

PAR

Albert LEMOINE
Maître de conférences à l'École normale supérieure

PARIS
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

Londres
H. Baillière, Regent street, 219.

New-York
Baillière brothers, Broadway, 440.

MADRID. — C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1865

DE

LA PHYSIONOMIE

ET DE

LA PAROLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Du sommeil. — Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. 1855, 1 vol. (J.-B. Baillière.)

L'aliéné devant la philosophie, la morale et la société. 1862, 1 vol. (Didier.)

L'ame et le corps. — Études de philosophie naturelle. 1862, 1 vol. (Didier.)

Le vitalisme et l'animisme de Stahl. 1864, 1 volume. (Germer Baillière.)

Ch. Bonnet (de Genève), Philosophe et naturaliste. 1850, 1 vol. (Durand.)

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

28 28

DE

LA PHYSIONOMIE

ET DE

LA PAROLE

PAR

ALBERT LEMOINE
Maître de conférences à l'École normale supérieure

PARIS
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

Londres
H. Baillière, Regent street, 219.

New-York
Baillière brothers, Broadway, 440.

MADRID.— C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1865


PATRE SVO
A CAROLO DARWIN
LEGATVM ACCEPIT
FRANCISCVS DARWIN
Harry Soane, 1888.

DE

LA PHYSIONOMIE

ET DE

LA PAROLE

CHAPITRE PREMIER.

LE PROBLÈME PSYCHOLOGIQUE DE L'ORIGINE DU LANGAGE.

A une époque où renaissent, posées de nouveau par la science moderne, toutes les questions hardiment tranchées autrefois par l'imagination des poëtes ou la spéculation des philosophes sur l'origine de l'humanité, où les uns pensent avoir découvert des restes authentiques de l'homme fossile, où d'autres espèrent bien avoir prouvé que l'homme n'est qu'un singe, sinon un végétal perfectionné, où une partie de l'Europe savante et de l'Amérique en armes s'efforce d'établir contre

l'autre l'unité ou la diversité de la race humaine, où la découverte de l'Orient a fait connaître une langue mère de toutes nos langues européennes, sans ancêtres connus et sans parenté probable avec ses quelques rivales d'antiquité, où toutes les sciences semblent s'accorder à reculer le berceau de l'humanité dans un passé plus lointain, la question de l'origine du langage a naturellement attiré l'attention et les efforts de la plus jeune, de la plus hardie et de la plus ambitieuse des sciences que ce siècle a vues grandir ou naître : c'est la philologie que je veux dire. Au temps où la philologie comparée n'était pas née, où chaque langue, traitant volontiers les autres de barbares, savait à peine remonter à ses étymologies les plus prochaines, les sciences qui se croyaient le droit de rechercher l'origine du langage étaient la théologie, l'histoire et la philosophie. Aujourd'hui, la philologie née d'hier, mais se sentant pleine d'avenir, réclame cette question comme son domaine et en prétend exclure les vieilles sciences qui jusqu'ici labouraient ce champ rebelle avec leurs vieux procédés.

Au théologien qui n'est pas assez prudent pour se retirer lui-même du débat, le philologue oppose

que l'origine du langage glisse entre ses mains, non pas faute d'un texte qu'elles puissent étreindre, mais grâce à l'opposition des textes qui font de la Genèse une lame à deux tranchants que l'on ne peut saisir sans se blesser. A l'historien attardé la philologie remontre que le temps est passé où il était permis de construire l'histoire avec des légendes, qu'une science, qui repose tout entière sur le témoignage écrit ou verbal, ne saurait remonter jusqu'aux temps possibles où l'homme n'aurait connu ni l'écriture ni la parole. Reste la philosophie à qui la question de l'origine du langage semble ressortir tout naturellement; mais la philologie lui objecte que le temps des spéculations métaphysiques est aussi bien passé que celui des légendes : rêves de l'imagination, rêves de la raison, sont tout au plus des hypothèses, et la science veut désormais des faits et des solutions positives.

A ce fier langage on s'attend sans doute que les philologues qui le tiennent apportent une solution unanime, claire, satisfaisante et définitive de la question qu'ils interdisent aux philosophes comme à des songe-creux. Ils en apportent une, en effet, populaire, sinon unanime, mais

qui n'a peut-être pas toutes les qualités que lui attribuent ses inventeurs.

De tout temps, le problème de l'origine du langage a reçu deux solutions extrêmes et contraires : ou bien l'on a fait de la parole une institution expresse de la divinité, une révélation du *Deus ex machina ;* ou bien on en a fait une invention savante et une acquisition réfléchie de l'humanité libre et raisonnable. MM. de Bonald, de Maistre, Lamennais, Gioberti, n'ont fait que renouveler une des théories exposées dans le *Cratyle* (1) et appliquées déjà au IVe siècle par Eunome, évêque de Cyzique, au Dieu des chrétiens. D'une autre part, Platon nous montre dans le même dialogue un certain Hermogène (2), soutenant contre Socrate que le langage est le résultat d'une convention purement arbitraire (3);

(1) *Œuvres complètes de Platon*, traduites par M. V. Cousin, t. XI, p. 117, 151.

(2) *Ibidem*, p. 4. Cet Hermogène n'est point le rhéteur du même nom qui vécut environ trois siècles plus tard, mais vraisemblablement un disciple du sophiste Protagoras.

(3) Cette opinion paraît avoir été celle d'Aristote. Voy. *Herméneia*, chap. II. Quant à celle de Platon lui-même, elle est fort incertaine : quelques-uns, voyant dans le *Cratyle* l'expression fidèle de sa pensée, lui prêtent cette doctrine, que tous les mots ont un sens naturel, bien loin que le langage soit une invention humaine ; mais le *Cratyle* pourrait bien n'être qu'une longue ironie.

et Lucrèce réfutait comme insensée cette autre opinion que le langage est l'invention d'un seul homme qui aurait communiqué à ses semblables le bienfait de la parole, œuvre de son génie solitaire (1).

Le bon sens suffit à faire justice de ces solutions extrêmes. Les théologiens eux-mêmes ont abandonné les excès de M. de Bonald, imitant l'exemple donné depuis quinze siècles par Grégoire de Nysse, et il ne se trouve plus un philosophe pour défendre aujourd'hui ni le contrat social ni la convention de la parole. Désormais la question se réduit pour tout le monde à faire en quelque

(1) Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima
Desipere est : nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur ?
Præterea, si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant, unde insita notities est
Utilitatis, et unde data est huic prima potestas
Quid vellet facere ut scirent animoque viderent ?
Cogere item plures unus victos que domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent ;
Nec ratione docere ulla suadereque surdis
Quid facto esset opus : faciles neque enim paterentur,
Nec ratione ulla sibi ferrent amplius aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

(Lucrèce, *De natura rerum*, l. V, v. 1040.)

sorte dans la création du langage la part de l'humanité et celle de la divinité, au lieu d'en attribuer l'œuvre exclusive, soit à l'une, soit à l'autre. Le *Deus ex machinâ* est remplacé par un Dieu sans miracles, et la révélation surnaturelle par la révélation intérieure de l'instinct ; de toutes façons l'humanité et la divinité se rapprochent et coopèrent à l'œuvre du langage. Les théories des philosophes ou des philologues ne diffèrent plus qu'autant qu'elles font à Dieu ou à l'homme, à l'instinct ou à l'expérience, la part la plus forte et selon qu'elles conçoivent la puissance supérieure à l'homme comme un Dieu créateur ou comme le *Divin* impersonnel répandu dans la nature. Ainsi Thomas Reid et M. Jouffroy attribuent à l'homme et à l'art l'invention des langues, à Dieu ou à la nature la révélation d'autres signes antérieurs (1); tandis que Maine de Biran et M. Cousin semblent rapporter à l'homme l'interprétation ou le sens des signes de toute espèce et à la nature la seule pro-

(1) Th. Reid, *Recherches sur l'entendement humain*, chap. IV, section 2.

Th. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, Des facultés de l'âme ; et *Nouveaux mélanges philosophiques*, Faits et pensées sur les signes.

duction de la matière qui en constitue la lettre (1). M. J. Grimm, sans déterminer bien nettement la part de l'invention humaine, paraît incliner vers la doctrine du langage artificiel (2); mais, malgré l'autorité de ce savant illustre, c'est vers une autre solution que le courant de la popularité entraîne la masse des philologues, sinon le public, à la suite de MM. Max Müller (3) et Renan (4). Tous deux professent et accréditent à l'envi cette doctrine que l'homme parle sa pensée aussi naturellement qu'il la conçoit, qu'il n'y a rien d'artificiel, rien d'inventé dans la parole (5), que chaque langue est un organisme vivant qui se développe et que renfermait tout entier, avec

(1) Maine de Biran, *Examen critique des opinions de M. de Bonald. Origine du langage*, t. III des *Œuvres inédites* publiées par M. Naville.

V. Cousin, *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*, t. I, fragments des leçons de 1816.

(2) *De l'origine du langage*, 1 vol. traduit en français par M. F. de Wegmann, Paris, 1859.

(3) *La science du langage*, traduite en français par MM. G. Perrot et G. Harris, 1 vol. Paris, 1864.

(4) *De l'origine du langage*, 4e édition, 1 vol. Paris.

(5) Telle est à peu près la doctrine professée sous une autre forme par M. Garnier; voy. *La psychologie et la phrénologie comparées*, IIIe partie, chap. I, §§ 11 et 12, et *Traité des facultés*, t. II, p. 451 et suiv.

toutes ses métamorphoses à venir, le premier mot, comme l'œuf enferme l'embryon.

Qu'il soit permis au plus obscur de ceux qui se sont voués à l'étude de l'homme de ne pas se trouver satisfait de cette solution, de lui reprocher le plus grave de tous les défauts, le vague et l'obscurité, de revendiquer la compétence de la philosophie dans l'examen du problème et la part, la très-grande part de l'homme dans la formation du langage.

La philologie, qui veut être si positive, ne se paye-t-elle pas d'un mot et ne prend-elle pas une comparaison pour une raison, quand elle assimile le langage et son histoire au mystère le plus impénétrable, à la chose dont nous savons le moins l'origine, un être organisé? Quoi qu'il en soit de cette doctrine, fût-elle claire, vraie, incontestable, il est une chose que la philosophie ne saurait accepter; c'est que l'origine du langage soit une question qui doive désormais lui être étrangère, qui la dépasse parce qu'elle ne saurait reconstruire le passé qu'en rêve, et qui ne relève plus que de la philologie.

Il est bien vrai que la philosophie a, sur cette question comme sur beaucoup d'autres, abusé de la spéculation; il ne l'est pas qu'elle y soit déci-

dément incompétente sous le prétexte qu'il s'agit de faits passés qu'elle ne peut observer et ne doit pas conjecturer, et qu'il lui faille attendre, patiente et immobile, les arrêts de la philologie, sous prétexte que la science des langues a seule droit d'enquête et de décision quand il s'agit de langage. Il ne serait pas malaisé de prouver, au contraire, qu'aucune science, pas même la philologie la plus profonde, n'est plus compétente que la philosophie à rechercher l'origine du langage. La philosophie n'est pas toujours et de toute nécessité raisonneuse ; elle peut et sait se faire observatrice. Elle aussi a des faits à produire, elle aussi est une science positive, au sens le plus étroit et le plus récent de ce mot ; seulement les faits qu'elle recueille n'ont point de date, ils n'appartiennent ni au temps ni à l'histoire, ils n'ont pas été, ils sont, ou mieux ils ont été, ils seront, ils sont de tous les temps, car ils sont de tous les hommes. Rechercher l'origine du langage en prétendant raconter les premiers jours de l'humanité ou dresser le vocabulaire de la première langue humaine, voilà où toute science échouerait ridiculement, la philologie comme la philosophie. Un passé si lointain est voilé de nuages impénétrables parce

qu'il ne ressemble pas au présent. Mais le philosophe peut et il peut seul faire de l'origine du langage une question d'expérience présente, d'observation actuelle et journalière. C'est à la condition d'en chercher la solution, non dans des faits qui ne sont plus et qui n'ont pas laissé derrière eux une trace assez visible pour que l'historien puisse la suivre, non dans quelque langue dès longtemps éteinte et dont les débris sont entassés sous les débris de plusieurs langues comme elle disparues et oubliées, mais dans la nature humaine. Là le passé ne diffère pas du présent ; ce qui est vrai aujourd'hui de l'homme, non pas de tel homme, était vrai du premier comme de celui qui vit à cette heure et le sera du dernier. Or, les vraies origines, les plus authentiques et les plus anciennes, ne sont pas celles qu'on trouve dans l'histoire, car, si reculé qu'en soit le passé, elles ont toujours un avant ; ce sont celles qui plongent dans l'éternelle nature des choses ou de l'homme des racines sans cesse renaissantes. C'est dans ces faits toujours présents de l'homme qui vit et qui parle, de l'enfant qui naît et apprend à parler, que le philosophe peut et doit chercher l'origine du langage.

N'imitons pas ces hardis spéculateurs qui, sous le prétexte spécieux mais erroné qu'il s'agit de faits perdus à jamais pour l'observateur, prétendent trancher par le raisonnement cette question d'origine et déclarent que le langage est une institution divine, parce qu'il est impossible à l'homme d'inventer le langage. Rien n'est malaisé comme de décider en de certaines matières ce qui est absolument impossible. Il est impossible de trouver une commune mesure entre le rayon et la circonférence d'un cercle, cela se démontre; mais personne n'a encore bien prouvé qu'il fût absolument impossible à l'homme d'inventer le langage. Il y a bien des choses qu'on a proclamé l'homme incapable de faire et que, depuis cet arrêt d'impuissance, il a bel et bien faites. Peut-être ne déclare-t-on l'humanité incapable de l'invention du langage que parce qu'on ne s'aperçoit pas qu'elle en fait chaque jour la découverte dans la personne de chaque enfant qui vient au monde et y apprend à vivre et à parler.

On affirme souvent que l'homme ne peut pas faire parce qu'on ne se rend pas bien compte de ce qu'il fait. Dans l'ordre même des idées qui nous occupent, l'homme fait beaucoup de choses qu'on

ne le soupçonne pas de faire et qu'on déclarerait volontiers impossibles. Par exemple chaque enfant nouveau-né ne crée pas de toutes pièces la langue de son pays, mais on ignore, parce qu'on ne l'observe pas d'assez près, tout le génie que dépense cette petite créature durant son instruction première. Pendant ses premières années, l'enfant qui apprend à parler fait des prodiges d'intelligence et d'invention ; on croit que son esprit passif ne fait que recevoir la science et l'art merveilleux qu'on lui enseigne ; regardez de plus près et vous verrez qu'il invente lui-même la meilleure partie de ce que vous pensez lui apprendre. Si l'on ne songeait à *Nécessité l'ingénieuse*, si l'on oubliait de quels secours est entouré l'enfant qui commence à vivre, il faudrait dire que durant ces premières années l'enfant fait plus de découvertes que n'en font en un siècle tous les savants de la terre. Sachons mieux ce que fait l'homme pour mieux juger de ce qu'il peut ou ne peut faire.

Cependant nous ne pouvons instituer comme le roi Psamméticus une expérimentation démonstrative et abandonner à eux-mêmes, sans nourrices qui rient et qui parlent, quelques enfants, quelques hommes, quelques générations successives, pour

voir si elles inventeront des signes, quels signes et de quelle manière. D'une autre part le bon sens nous dit que, de même qu'il ne faut rapporter à une révélation, même naturelle, que ce que l'expérience est insuffisante à expliquer, ainsi on ne doit attribuer l'invention du langage à Dieu inspirant à l'homme cet art avec la vie qu'autant qu'il serait reconnu impossible que l'homme en fût l'auteur. Contentons-nous donc de voir, mais de bien voir, avant d'attribuer le langage à une révélation naturelle, ce que fait l'enfant aux bras de sa nourrice et l'homme dans son milieu. Peut-être verrons-nous les signes si indissolublement unis dans l'esprit de l'homme aux choses signifiées et la parole si étroitement liée à la pensée qu'elle exprime, ou dans l'enfant une intelligence si spontanée des signes aperçus sur la figure d'autrui, qu'il nous faudra reconnaître que l'homme est né de tout temps, puisqu'il naît aujourd'hui, en possession d'un langage dont il use comme d'un don. Peut-être y verrons-nous au contraire l'homme se servant de la parole et des autres signes avec assez de liberté, l'enfant mettant assez d'art et d'invention dans le premier usage des signes et dans les premières leçons

qu'on lui donne, pour penser que l'intelligence humaine n'est ni incapable dans d'autres circonstances d'avoir fait plus encore, ni indigne d'être déclarée, tant sa coopération avec la nature aurait été grande, l'inventeur de la parole.

Ainsi le problème de l'origine du langage, insoluble comme problème historique, se transforme et devient une question de psychologie ; si l'observation du présent ne le résout pas d'une façon complète et définitive, elle fournira certainement des lumières que la philologie elle-même aurait tort de mépriser. Nous nous proposons de recueillir quelques-uns de ces faits qui peuvent éclairer le problème de l'origine du langage et montrer que la philosophie n'est pas aussi incapable de le traiter sinon de le résoudre, que la philologie semble le croire.

« Tout signe suppose une chose signifiée, et, puisqu'il indique et révèle cette chose à l'esprit, tout signe suppose aussi une intelligence qui le saisisse et le comprenne (1). » On peut prendre comme point de départ de toute recherche ultérieure sur les signes, cette proposition de M. Jouf-

(1) *Nouveaux mélanges philosophiques*, par M. Jouffroy ; Faits et pensées sur les signes.

froy, dont l'évidence est incontestable. Telles sont bien en effet les conditions nécessaires du signe, mais celles-là seulement sont nécessaires. On ne peut rien retrancher à cette définition étroite ; soit que l'on supprime la chose signifiée, soit que l'on supprime l'intelligence qui comprend par le signe la chose signifiée, le signe n'est plus. Tout ce qui vient s'ajouter à ces conditions essentielles rend le signe plus commode, plus expressif, plus approprié à des circonstances particulières, fait du signe la parole ou l'écriture, le cri ou le geste, le monument ou le tableau, le symbole ou le symptôme, mais ne le constitue pas signe.

Un signe est bien, par la définition même, un rapport entre deux choses, une chose signifiée et une intelligence ; mais peu importent et la matière du signe et la nature du rapport et l'origine de son institution et la nature de la chose signifiée et le caractère de l'intelligence qui comprend le signe. La pierre, le bronze, la couleur, le trait, les choses, les personnes, les astres et les nuages, tout ce qui vit ou ne vit pas, corporel ou immatériel, tout est bon pour constituer un signe. Tout le monde comprend quelle différence résulte, pour l'usage, de la matière du signe ; tumulus ou

inscription, colonne duilienne ou récit de Tite-Live, discours ou livre, bruit du tonnerre ou son de la voix humaine, parole ou sanglot, n'ont pour qui que ce soit la même éloquence, tous parlent cependant. Nécessaire ou fortuite, essentielle ou futile, naturelle ou factice, logique ou ridicule, toute relation attache suffisamment la chose signifiée au signe qui la représente. La fumée est le signe du feu, parce qu'elle en est l'effet ; le nuage, signe de la pluie, parce qu'il en est la cause ; la rougeur d'un front humain est signe de la honte, parce que la nature a établi entre tous ces faits une relation que nous comprenons ou ne comprenons pas, mais que l'expérience constate. Cependant les caractères dont se compose un mot français, ou les caractères différents par la figure et par le nombre dont sont formés ses synonymes dans les autres langues, ou quelques sons différents et arbitraires qui frappent les oreilles, éveillent aussi sûrement que la fumée, le nuage ou la rougeur du front, l'idée du feu, de la pluie ou de la honte dans l'esprit de quiconque a vécu à Paris ou à Londres, à Rome ou à Athènes, malgré l'absence de toute relation naturelle entre le mot et la chose. Corps ou esprit, propriété de la matière

ou qualité morale, météore ou fait politique, passion ou idée, avenir ou passé, créateur ou créature, réel ou impossible, tout ce qui est conçu par une intelligence peut être représenté par un signe. Raison divine ou instinct de la bête, esprit humain ou angélique, uni ou non à des organes, acteur ou patient, auteur ou témoin du signe, toute intelligence qui perçoit clairement ou confusément par le signe la chose signifiée suffit aux exigences du signe et remplit la dernière condition de son existence.

Le langage, si l'on remonte à la racine très-proche dont le mot est formé, représente ce système de signes qui frappent l'oreille, dont le bruit est la matière, dont les éléments sont les sons articulés de la voix humaine, dont la langue est le principal instrument, en un mot, la parole. Mais la parole, les mots dont se compose une langue, ne sont pas les seuls signes dont l'homme fasse usage. Quand on cherche quelle est l'origine du langage, on semble pourtant ne songer qu'à la parole. On oublie trop l'existence d'autres signes, ou bien on s'en rapporte aveuglément à leur sujet à une opinion toute faite qui n'est peut-être qu'un préjugé. Il importe cependant d'étudier

aussi ces autres signes, car la façon dont ils sont produits et compris, leur origine peut jeter le plus grand jour sur celle de la parole, et une erreur préconçue sur ces premiers signes peut au contraire porter le meilleur esprit à de fausses inductions sur l'origine du langage.

Le problème psychologique est donc mal posé dans ces termes ordinaires : Quelle est l'origine du langage, à savoir de la parole ? Ce qu'il faut chercher, c'est comment l'homme représente ses sentiments, ses pensées, ses actes, soit par des gestes, soit par des cris, soit par des discours, soit par des hiéroglyphes, soit par des arcs de triomphe, en un mot par des signes quelconques, comment il comprend par ces cris la douleur de son semblable, par ces discours les vérités qu'on lui enseigne, par tous ces signes ce qu'ils signifient.

On distingue souvent tous les signes dont l'homme fait usage en deux grandes classes, et l'on appelle les uns artificiels et les autres naturels. Il n'est pas impossible que ces appellations soient légitimes, mais elles tranchent ou supposent résolue la question même de l'origine du langage. Il importe donc de les écarter ici soigneusement ; mais il est permis au moins, sans rien

préjuger sur l'identité ou la diversité de leurs origines respectives, de distinguer simplement les signes de la physionomie et ceux de la parole. Artificiels ou non, les signes de la parole sont, aujourd'hui du moins, différents chez les différents peuples, au point que les plus voisins ne se comprennent pas les uns les autres, tandis que les signes de la physionomie sont sensiblement les mêmes partout malgré la variété des races et sont généralement compris malgré la diversité des langues. Antérieurs ou non aux signes de la parole dans l'histoire de l'humanité et issus ou non de la même source, le rire et les larmes, les cris et les sanglots leur sont certainement antérieurs dans l'histoire de l'individu. Le premier homme a peut-être parlé aussitôt que pensé, c'est une question d'histoire insoluble, mais il n'y a pas un enfant naissant d'un père et d'une mère qui ne pleure et ne rie bien longtemps avant de parler.

Pour ne rien oublier et ne rien préjuger, il faut étudier ce langage de la physionomie avant celui de la parole.

CHAPITRE II.

DE L'EXPRESSION DES PASSIONS SELON LES ARTISTES. — THÉORIE DE LEBRUN.

« Lorsque l'âme est tranquille, dit Buffon, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle

et rend au dehors par des signes pathétiques les images de nos plus secrètes agitations (1). »

Ce langage de la physionomie, tous les hommes le parlent et tous aussi le comprennent ; nous croyons même en posséder une science parfaite et naturelle, si bien que nous ne songeons pas à nous en rendre compte. Mais ce que l'on croit le mieux savoir est souvent ce que l'on sait le moins bien, et ce que l'on connaît le moins est parfois ce que l'on a sans cesse sous les yeux; comme l'habitude du fait passe pour le droit, l'habitude de voir tient lieu de science. C'est ce qui nous explique la rareté des essais d'une science sérieuse de la physionomie.

Ils sont nombreux en effet, même avant les *physiognomonica* attribués à Aristote, les traités où l'on s'efforce d'établir comme une science positive l'art de connaître le caractère des hommes par l'inspection des traits du visage, du crâne, du front, sans parler de la main et de l'écriture, tandis que l'on compte même de nos jours ceux où l'on étudie les signes mobiles que

(1) Buffon, *Histoire naturelle de l'homme. De l'âge viril. Description de l'homme.*

tracent sur le visage de l'homme les passions actuelles de son âme (1). Cependant la physiognomonie la plus raisonnable est encore la plus conjecturale de toutes les sciences et c'est au moins une question de savoir s'il y a réellement quelque relation constante et révélatrice entre le caractère d'un homme et la coupe de sa figure, tandis que personne ne nie qu'un lien secret n'unisse les passions présentes de notre âme et le jeu varié des traits du visage. Si cet art problématique a quelque fondement solide, c'est à la condition qu'il s'appuie tout entier sur la science des signes fugitifs de nos passions actuelles. C'est donc une chose digne de remarque que cette sorte de divination ait plus souvent et plus fortement exercé la sagacité des philosophes et des physiologistes eux-mêmes que la vraie et utile science de la physionomie, qu'on ait prétendu découvrir une signification morale à la forme congénitale de chaque partie du visage ou du corps et qu'on ait si longtemps négligé de décrire et d'interpréter méthodiquement les signes visibles des mouvements de l'âme. C'est qu'on était, c'est

(1) Voy. *Scriptores physiognomiæ veteres*. Altenburgi, 1780.

qu'on est encore persuadé que l'homme naît avec la science du langage de la physionomie et le comprend aussi naturellement qu'il le parle. Il n'est pas douteux en effet que nous ne parlions parfaitement ce langage, car nous le parlons malgré nous, mais on peut se demander si nous le comprenons aussi bien, si nous le comprenons vraiment sans l'avoir appris, ou si nous n'apprenons pas plutôt à le comprendre par l'expérience de chaque jonr.

La question ainsi posée paraît être un aspect assez nouveau du problème de l'origine du langage et pouvoir en éclairer la solution. Pour la résoudre, il faudrait déterminer avec le plus de précision possible la matière des signes dont le langage de la physionomie se compose, en analyser les éléments, en établir l'alphabet, l'orthographe et la grammaire, connaître les lois de leur formation et les règles de leur accord; il faudrait ensuite essayer de définir le sens de chacun de ces signes, de dresser le vocabulaire du langage de la physionomie, et remonter, s'il se peut, jusqu'à ses racines physiologiques et morales. C'est alors qu'on pourrait décider si ce langage se comprend comme il se parle, si la science que

nous possédons de la valeur de tous ces signes est acquise avec le temps ou si elle est innée comme l'art de les manifester; c'est alors enfin qu'on pourrait rechercher quelle est la part de l'industrie humaine dans le premier usage de la parole.

La nature n'a pas refusé l'éloquence à toutes les autres parties du corps humain, mais elle a fait du visage de l'homme la plus expressive et, comme on dit, le miroir de son âme. Si les passions se trahissent par tout le corps, c'est sur la face que viennent s'en peindre les symptômes les plus nombreux et les plus éloquents emblèmes. Les membres et le tronc dessinent à plus grands traits les mêmes mouvements de l'âme ou peut-être des passions moins délicates; ils ont leur langage propre, mais ils contribuent surtout à compléter et à commenter celui du visage. La voix humaine enfin, même avant d'articuler une langue savante, est déjà le fidèle écho des passions de l'âme qu'elle révèle par le timbre et par le ton, par les espèces variées du cri, du rire, du sanglot. Mais, de ces trois interprètes de l'âme, le visage, le geste, la voix, le premier est le seul auquel l'art n'ait rien ajouté, rien retranché,

rien modifié d'une manière sensible. Le geste est moins spontané, il est plus volontaire, plus appris que le jeu du visage. L'art a tellement augmenté avec les langues la puissance expressive de la voix que, sans qu'il en ait pu supprimer les essors naturels, il a rendu impossible de les trouver ailleurs que dans la première enfance avec leur pureté naïve ; il s'introduit avec l'habitude jusque dans les exclamations que la passion arrache, il rend savants les cris eux-mêmes. Mais sa puissance est presque nulle sur la face humaine ; l'art fait le visage de l'homme menteur ou dissimulé en lui mettant un masque, en imitant les signes des passions que l'âme n'éprouve pas, en condamnant par la volonté les traits à l'immobilité, quand sont soulevées dans l'âme les plus violentes tempêtes de la colère ou de la haine, mais il n'a pas remplacé comme dans la parole la nature par la convention, il n'a ni affaibli l'éloquence du regard, ni augmenté celle du sanglot, il n'a soumis à la grammaire ni le rire, ni les larmes. C'est au langage que parle la face de l'homme que l'usage, d'accord avec la raison, a donné plus expressément le nom de physionomie.

Quand on n'est ni artiste, ni savant, quand on a

la parole pour exprimer ses pensées et entendre de leur bouche celles de ses semblables, on ne regarde pas de très-près au jeu mobile de leur visage, on se contente de dire et de savoir que le rire est le signe de la joie, les pleurs celui de la souffrance et quelques autres mouvements de la face que nous serions en peine de décrire les signes d'autres passions que nous concevons à leur vue. Mais l'artiste, qui n'a pour nous faire comprendre ces passions qu'une toile muette ou un marbre plus muet encore, a besoin de connaître avec plus de précision le siége et la forme des traits qni les expriment. Or rien n'est plus difficile à imiter avec le crayon que cette chose que nous pensons si bien connaître. Les arts plastiques se proposent deux buts, représenter la beauté des formes humaines et exprimer les passions de l'âme. Les critiques les plus compétents s'accordent tous à reconnaître que l'art a d'abord visé au premier et que le premier est en effet plus facile à atteindre que le second (1). Cependant la beauté de la forme est un idéal qu'on invente, dont l'imparfaite

(1) Ce fut un certain Aristide de Thèbes, contemporain d'Apelles, qui, le premier, au témoignage de Pline, peignit les passions et les affections de l'âme. Voy. *Histoire naturelle*, livre XXXIV.

réalité ne fournit pas de complet modèle, tandis que la passion est une réalité vulgaire dont le signe s'étale sur tous les visages. C'est que le signe de la passion n'a peut-être pas l'unité et la précision que l'on pense, et que peut-être il existe aussi un idéal de cette réalité, plus insaisissable encore que celui de la beauté physique, parce que le signe matériel de la passion participe en quelque façon de l'immatérialité de la passion elle-même et de l'âme qui l'éprouve.

A son tour le physiologiste, à qui il ne suffit pas de connaître la structure des différentes parties du corps, mais qui en veut savoir aussi le jeu, la fonction et, s'il est un peu philosophe, la fin ou le dernier effet, ne se contente pas non plus de distinguer et de décrire les divers rameaux nerveux qui rayonnent dans la face et les faisceaux musculaires qui en forment les chairs et le relief; en vrai disciple de Galien, il veut savoir l'*usage des parties*. A quoi sert ce muscle? A abaisser la mâchoire inférieure. Pourquoi l'abaisser? Pour manger. C'est bien. A quoi sert cet autre? A plisser la peau du front. Cet autre? A froncer le sourcil. Cet autre encore? A abaisser les coins des lèvres. Mais pourquoi abaisser les coins des lèvres, rider le front

ou le sourcil? Ces mouvements n'intéressent pas visiblement la vie animale; dans une machine si bien ordonnée ils n'ont pas seulement un résultat, ils ont un but : ces mouvements du corps expriment des mouvements de l'âme. Quelles passions expriment donc les contractions de ces différents muscles? Et voilà le physiologiste, comme le peintre ou le statuaire, étudiant le secret de la physionomie mobile et cherchant le rapport du signe et de la passion, l'un pour peindre l'âme, l'autre pour expliquer le corps.

Aussi, pour contrôler notre science de la physionomie et compléter en les commentant les leçons de la nature, nous pouvons consulter deux sortes de maîtres, les artistes, peintres ou statuaires, et les savants, anatomistes et physiologistes. Ce n'est pas trop, pour nous instruire, des œuvres de l'art et des travaux de la science; car le scalpel est trop brutal pour ne pas faire envoler la passion du muscle qu'il atteint, et le pinceau, dans sa touche légère, doit être guidé sûrement pour loger l'amour ou le dédain dans un arc imperceptible de la lèvre ou de la narine.

Les artistes sont ici de plusieurs sortes : ceux qui ont produit leurs œuvres pour la postérité, lais-

sant à leurs admirateurs ou à leurs critiques le soin de se rendre compte à eux-mêmes et aux autres de leur admiration ou de leurs réserves et de s'expliquer la pensée du maître; ceux qui ont commenté leurs œuvres ou appuyé par elles comme par des exemples une théorie et un enseignement. Les premiers persuadent, les seconds démontrent; demandons la science à ceux qui la professent, quitte à nous soumettre ensuite, ignorants comme devant, aux charmes de ceux qui l'ignorent peut-être mais qui la pratiquent.

Les maîtres que nous cherchons sont rares. A peine peut-on dire que Léonard de Vinci ait effleuré le sujet (1). P. Lomazzo lui a consacré tout un livre (2), mais ses observations manquent de la précision qui fait la science et de la preuve visible de la peinture; il décrit vaguement les passions avec la plume parce qu'une cécité précoce ne lui permet plus de les représenter avec le pinceau. Hogarth qui a si bien peint toute la série

(1) Léonard de Vinci, *Traité de la peinture*, traduit en français par Gault de Saint-Germain, 1 vol. in-8. Paris, 1803, voy. chap. CLXXXVII et CCLVII.

(2) P. Lomazzo, *Trattato dell' arte della pittura, scoltura et architectura*, in-4°. Milano, 1585, voy. livre II.

des plus laides passions humaines, n'a guère pu trouver l'occasion d'en traiter la didactique dans son *Analyse de la beauté* (1). Chodowiecki a illustré de ses dessins les hypothèses de Lavater, au lieu de traduire avec son crayon sa propre pensée, et Lavater lui-même, ni artiste, ni savant, qui a tant écrit sur l'art de connaître les hommes par l'inspection des traits de leur visage immobile, n'a presque rien dit de la physionomie en mouvement (2) ; c'est que personne autant que lui n'était imbu de ce préjugé, que l'homme comprend de science infuse le sens de tous les mouvements de toutes les parties de la face humaine.

En vain compterait-on au nombre des artistes les aristarques des arts, les Winckelmann, les Lessing, les Herder, les Schlégel, les Burke, les Diderot, les Quatremère de Quincy, qui, sans avoir tenu l'ébauchoir ou le pinceau, ont commenté avec la plume les œuvres des créateurs. Il y a sans doute à profiter beaucoup de leurs nombreux écrits, mais tous ces critiques des œuvres d'autrui

(1) Hogarth, *Analyse de la beauté*, traduite en français par Jansen, 2 vol. in-8. Paris, 1805.

(2) Lavater, *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, 10 vol. in-4. Paris, 1805, t. II, p. 176 et suiv.

se sont surtout occupés de sentir la beauté et de la faire sentir, d'éclairer le goût du public ou de construire des théories esthétiques. Il semble cependant que ce soit à ceux qui, impuissants à créer, prétendent néanmoins régir cette partie du Parnasse, qu'il appartienne ou qu'il incombe de rechercher et d'enseigner à ceux qu'ils jugent comment il faut représenter la colère, l'amour ou la jalousie, pour leur reprocher ensuite avec autorité de n'avoir pas su les peindre. Il n'y a guère que Lebrun qui ait essayé de fonder une doctrine sur l'expression des passions par les traits du visage. Eût-il échoué dans une pareille tâche, ce ne serait pas un mince mérite de l'avoir entreprise.

THÉORIE DE LEBRUN.

Garrik, le célèbre acteur anglais et mime consommé, appelait gamme du visage l'expression graduée de tous les sentiments de l'âme depuis la joie la plus vive jusqu'à l'extrême douleur et excellait soit à la monter, soit à la descendre. Tous les peintres essayent de représenter sur la toile avec

des succès divers quelques-unes des passions qui forment les tons de cette gamme ; Lebrun seul l'a parcourue tout entière et en quelque sorte chromatiquement. La série de ses dessins est très-curieuse et très-instructive en elle-même, elle le devient encore bien davantage quand on en éclaire le sens et l'intention par les fragments qui nous restent des conférences tenues par lui dans l'Académie royale de peinture et de sculpture (1), car Lebrun y analyse tous les visages qu'il dessine et explique la signification de chacun de leurs traits ; c'est une vraie psychologie pittoresque.

Il raisonne à peu près ainsi. Toutes les passions que l'âme éprouve se manifestent par les lignes mobiles du visage ; on peut chercher quelle partie du visage et quelle ligne de cette partie représente une telle passion simple, quelle autre, une telle autre passion et, procédant du simple au composé, on peut trouver le moyen d'exprimer toutes les

(1) Ch. Lebrun, *Conférence sur l'expression générale et particulière*, avec figures, suivie d'un *Abrégé d'une conférence sur la physionomie*. Paris, 1667, in-4. Cet ouvrage a été réimprimé à Amsterdam, in-12, et dans l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*.

passions les plus compliquées par la combinaison des traits élémentaires, signes des passions simples dont elles sont formées. Je ne m'inquiète pas de savoir si ces préceptes ne peuvent dégénérer dans l'application en un procédé mécanique et dangereux; tout est dangereux entre des mains médiocres, peu de choses le sont, employées par le vrai talent. Je ne vois dans la doctrine de Lebrun qu'une théorie et j'y cherche quelque lumière sur les rapports du physique et du moral, des passions et de leurs signes. Une pareille théorie doit être appuyée sur les faits, sur l'observation des traits qui se dessinent sur le visage de l'homme quand son âme est agitée de passions différentes. Or dès le premier mot il y a lieu de craindre que Lebrun n'ait beaucoup plus raisonné qu'observé et qu'il n'ait plié les faits à un système préconçu. Ce système, c'est celui de Descartes dont Lebrun suit presque pas à pas le *Traité des passions* jusqu'à débuter avec lui par l'admiration comme par la plus simple de toutes les passions et par conséquent de toutes les expressions de la physionomie. Nous croyons tous que les passions se manifestent par tout le corps, mais surtout par le visage, nous le croyons bonnement

pour le voir tous les jours; Lebrun nous en découvre la raison : c'est que l'âme est unie à tout le corps, mais particulièrement au cerveau. Le visage se compose de bien des parties qui se disputent le premier rôle dans l'interprétation des passions, au point que nous ne saurions dire lequel l'emporte pour la puissance expressive, des yeux ou de la bouche, des joues ou du front. Lebrun donne la palme au sourcil; je ne dis pas qu'il ne la mérite point, mais je suis surpris du motif pour lequel on la lui accorde : c'est que l'âme est logée dans la glande pinéale et que le sourcil est le plus voisin et le plus dépendant de cette portion du cerveau. Voilà pourquoi le sourcil l'emporte sur les yeux. Les yeux sans doute par leur feu et leurs mouvements font bien voir l'agitation de l'âme, mais ils ne font pas connaître de quelle nature est cette agitation. Le sourcil l'emporte encore sur le nez et sur la bouche, parce que ces parties suivent plutôt le mouvement du cœur que celui du cerveau. Il exprime toutes les passions à l'aide de deux mouvements principaux, parce que la partie sensitive de l'âme se compose de deux appétits, l'appétit irascible et l'appétit concupiscible. Le mouvement qui l'élève vers le cerveau

exprime les passions les plus farouches et les plus cruelles ; à mesure que les passions changent de nature, le sourcil change de forme : pour exprimer une passion simple, son mouvement est simple, il est composé pour exprimer une passion composée ; il est doux si la passion est douce, si elle est *aigre*, il l'est aussi. Il y a même deux sortes d'élévation du sourcil : lorsqu'il s'élève par son milieu, il exprime des sentiments agréables, lorsqu'il s'élève par les côtés s'abaissant vers le milieu, ce mouvement marque une douleur corporelle (1).

Lebrun est certainement un grand peintre et, à jeter les yeux sur les dessins qui doivent être la preuve visible de sa théorie, il n'est pas impossible en effet, surtout quand on est prévenu par la légende, qu'on lise sur tous ces visages la passion que Lebrun prétend qu'ils expriment; mais, dussé-je passer pour un réaliste, quand je cherche à me rendre compte de la possibilité de

(1) Ce sont les idées de Lebrun qui ont inspiré C. H. Watelet dans son *Dictionnaire de peinture* et dans son poëme l'*Art de peindre*, et le chevalier de Jaucourt dans quelques-uns de se articles et de ses mémoires.

tous les mouvements que Lebrun fait exécuter à la figure humaine, j'en trouve un bon nombre qui ont peut-être la plus grande force d'expression mais qui sont physiologiquement des grimaces et des monstruosités, ou qui sont en contradiction soit avec la nature, soit avec le système. « Dans la frayeur, dit Lebrun, le sourcil est fort élevé par le milieu; » voilà un mouvement conforme à la physiologie et à l'image qu'on voit se peindre souvent sur les visages effrayés. Mais, que la joie et le rire se traduisent également par les sourcils élevés vers le milieu de l'œil et abaissés du côté du nez, la tristesse par les sourcils plus élevés vers le milieu du front que vers les joues, la crainte par les sourcils élevés du côté du nez, le mépris par des sourcils froncés, abaissés du côté du nez et fort élevés de l'autre; voilà des mouvements qui ne sont plus aussi bien d'accord avec le système, avec les idées communes ou avec la nature, et qui forcent le sourcil à une gymnastique au moins difficile et dont peu sont capables. On a peine à se représenter autrement que comme le tour de force d'un grimacier les traits que Lebrun attribue à l'extrême désespoir, les narines grosses, ouvertes et élevées et le bout du nez abaissé. Ce

mouvement contrarié, exécuté par je ne sais quel muscle du bout du nez qui s'abaisse quand ses ailes se relèvent, est peut-être fort expressif, mais il est certainement exceptionnel, sinon monstrueux, de même que la bouche affectant la forme carrée dans quelques passions violentes. Je sais bien que Lebrun entend donner des conseils aux peintres, plutôt encore qu'il n'analyse la physionomie en mouvement; il décrit comment on peut exprimer les passions sur la toile, plutôt que comment elles s'expriment en effet sur le visage de l'homme; et peut-être ne faut-il pas dénier absolument au peintre le droit de modifier quelque peu la nature, ne fût-ce qu'en exagérant quelques traits ou en représentant des mouvements qui ne sont pas ordinaires, tout comme il peut ou doit représenter des figures qui sortent du commun. Mais la première condition pour user d'une licence est de bien connaître la règle et de savoir quand, comment, pourquoi l'on s'en écarte. Si donc on veut connaître quels sont les mouvements possibles, naturels, universels ou habituels que dessinent les passions sur le visage, c'est à l'anatomie et à la physiologie qu'il faut demander cette science matérielle, mais nécessaire.

Pour représenter avec vérité la forme humaine, les artistes ont besoin d'en bien connaître le dessous, et l'on sait les patientes études que firent du cadavre plusieurs grands peintres. Pourquoi n'en serait-il ainsi que du tronc et des membres, mais non de la face ? Celui qui veut peindre les passions sur le visage n'a pas moins besoin de connaître avec précision les muscles qui font le jeu de la physionomie, que celui qui sculpte les jarrets, les bras ou le torse, n'a besoin d'étudier ceux qui donnent à ces parties le relief et le mouvement. La grande tragédienne, Clairon, voulut apprendre l'anatomie du visage et déclara que cette science lui avait été pour son art du plus grand secours.

Le plus sûr enseignement qu'on puisse tirer des leçons de Lebrun, c'est que l'expression des passions par le visage n'est pas si facile à connaître, si précise et si invariable, puisqu'un grand peintre, qui a étudié ce langage plus que personne, ne le parle pas toujours intelligiblement ni correctement, soit avec son pinceau, soit avec sa plume. On peut se demander encore, à voir la variété des types qu'il propose pour représenter une même passion, s'il n'en est pas dans une certaine me-

sure d'un sentiment comme d'une idée et de la physionomie comme de la parole, s'il n'y a pas plus d'une façon de traduire une même pensée avec la parole et une même passion avec le visage.

CHAPITRE III.

DE L'EXPRESSION DES PASSIONS SELON LES PHYSIOLOGISTES. — DOCTRINES DE MM. MOREAU (DE LA SARTHE), CH. BELL, DUCHENNE (DE BOULOGNE).

Les médecins ou les savants, trop occupés pendant longtemps des vaines curiosités de la physiognomonie, ne dirigèrent que fort tard leurs recherches sur les signes physiques des passions de l'âme. On ne peut compter même à titre de premier essai les deux volumes in-quarto consacrés aux caractères des passions par Cureau de la Chambre (1). Quoique médecin de Louis XIV et son physio-

(1) Cureau de la Chambre, conseiller et médecin du roi, *L'art de connaître les hommes*, 1653. — *Système de l'âme*, 1664. — *Des caractères des passions*, 1658.

nomiste attitré, Cureau de la Chambre, physiologiste ignorant au temps de Harvey, pitoyable philosophe et chiromancien crédule dans le siècle et dans le pays de Descartes, n'est qu'un écrivain prolixe. L'Anglais John Bulwer, contemporain de Cureau de la Chambre, jeta les bases d'une étude scientifique de la physionomie en donnant la description anatomique des muscles qui servent à exprimer les passions de l'âme (1). Son compatriote James Parsons, au siècle suivant, expliqua le jeu de ces muscles et comment ils produisent tous les traits et tous les changements du visage (2). Dans le même temps Buffon, avec le plus beau langage mais avec une science insuffisante, décrivait d'après Parsons les principaux organes de cette *âme extérieure* qui siége sur le visage de l'homme.

Camper, physiologiste distingué, disciple de Boerhaave et admirateur de Lebrun, mit au service du système du second la science qu'il avait reçue

(1) John Bulwer, *Pathomyotomia, or a dissection of the significative muscles of the affections of the mind.* London, 1649.

(2) James Parsons, *Human physionomy explained.* London, 1747. Cet ouvrage est aussi publié dans les *Transactions philosophiques*, appendice de 1746.

du premier et la sienne propre (1). Il prétendait que chaque passion particulière agit sur un nerf cérébral déterminé, s'en empare en quelque sorte, l'irrite ou l'affaiblit, et que cette influence débilitante ou excitante se propage avec lui dans tous les muscles où il se ramifie. Ainsi se contracteraient ou se relâcheraient les différents muscles de la face selon les nerfs que chaque passion intéresse, ainsi s'exprimerait cette passion sur le visage. Par exemple, la tristesse agirait, selon Camper, sur la cinquième paire de nerfs qui émerge du cerveau et la joie sur la septième. Ces renseignements sont précis et il n'y aurait plus qu'à suivre le cours de ces nerfs jusqu'aux muscles où ils se perdent respectivement pour déterminer nettement les muscles expressifs de la joie ou de la tristesse. Le malheur est que, si le principe de la théorie générale n'est pas impossible, la science anatomique et physiologique de Camper est trop

(1) *Œuvres de P. Camper qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparées*, 3 vol. in-8. H. J. Jansen, Paris, 1803, avec atlas. Voyez, dans le troisième volume, *Deux discours sur la manière dont les différentes passions se peignent sur le visage, lus à l'Académie de dessin d'Amsterdam.*

défectueuse pour qu'on puisse ajouter la moindre foi à l'attribution qu'il fait de tels nerfs spéciaux à telles passions déterminées. Par exemple, cette cinquième paire de nerfs dont il fait l'interprète de la tristesse, il est constant aujourd'hui qu'elle est pour tout le visage l'organe de la sensibilité et ne met guère en mouvement que la mâchoire; que la septième, interprète prétendu de la joie, est le nerf facial qui excite pour les pleurs comme pour le rire et bien d'autres passions encore la presque totalité des muscles de la face.

Camper a voulu suivre l'ordre de dépendance et de succession des organes et des phénomènes corporels, descendre des nerfs aux muscles, rayonner du centre mystérieux de l'âme à la surface visible; il fallait suivre l'ordre contraire, celui de nos sensations et de nos idées. Nous ne voyons pas l'âme agir sur le cerveau, nous ne voyons pas les passions exciter les nerfs, ni les nerfs à leur tour contracter les muscles; nous ne voyons que les sillons creusés et les traits dessinés à la surface de la peau par les muscles qu'elle recouvre. C'est de là que nous remontons par la pensée jusqu'à l'âme qui trahit sa passion par la courbure de la lèvre ou du sourcil. Les muscles de la face sont le

véritable alphabet du langage des passions; les nerfs font jouer successivement ou simultanément ces lettres différentes, comme les passions font jouer les nerfs, et composent ainsi les mots ou les phrases de cette langue visible; les nerfs ne sont que des intermédiaires et, en définitive, si l'âme n'agit point directement sur les muscles, c'est elle qui sent ou qui pense; et ce sont les muscles qui parlent.

Plus de quarante muscles constituent l'appareil dont le jeu produit la physionomie. Encadrés en quelque sorte par quelques muscles puissants qui servent presque exclusivement à la vie animale, par exemple à la mastication, ces muscles expressifs, à la différence des autres qui se meuvent généralement sous la peau sans l'entraîner avec eux, adhèrent à la peau et la forcent dans leurs contractions à se plisser en différents sens selon la direction de leurs fibres.

Les principaux d'entre ces muscles, ceux dont le jeu a le plus de relief ou d'importance, sont, en commençant par le front : le *frontal* dont la contraction élève les sourcils et sillonne le front de rides transversales; le *sourcilier* qui rapproche le sourcil de la base du nez, ramasse et plisse la

peau qui le recouvre en sillons perpendiculaires; l'*élévateur* de la paupière supérieure; l'*orbiculaire* qui entoure l'œil et le ferme. Six muscles cachés dans l'orbite meuvent en tous sens le globe oculaire; la physiologie elle-même leur a donné outre leurs noms techniques des surnoms significatifs : le *superbe* qui élève l'œil, le *dédaigneux* qui le tire en dehors et le *buveur* qui rapproche la prunelle du nez et fait regarder le verre. Le *pyramidal* gonfle le nez vers sa racine et y ramasse en bourrelet la peau qu'il entraîne; le *releveur commun* de l'aile du nez et de la lèvre supérieure n'a besoin que d'être nommé; les muscles *transverse* et *myrtiforme* ouvrent ou resserrent les narines. L'*orbiculaire des lèvres* ferme énergiquement l'anneau charnu de la bouche; le *zygomatique*, simple selon les uns, double et quelquefois triple selon d'autres, tend et allonge la lèvre en tirant en arrière la joue dont il forme la chair; le muscle *carré* et le *triangulaire* du menton agissent sur la lèvre inférieure, la dépriment et abaissent le coin de la bouche. Enfin le *buccinateur*, plus profond, colle les joues contre les dents, et le *peaucier* tend la peau du bas de la figure et d'une partie du cou. Tels sont, au dire des plus savants

et à quelques différences près, les instruments du langage de la physionomie.

Quelle expression est inhérente ou doit être attachée à ces muscles ou à leurs mouvements, et comment quelques sillons creusés pour un instant sur la surface mobile du visage peuvent-ils révéler aux yeux les plus secrètes agitations de l'âme invisible? C'est ce qu'ont essayé de nous apprendre trois physiologistes contemporains qui ont fait une étude spéciale de la physionomie, MM. Moreau (de la Sarthe), Ch. Bell et Duchenne (de Boulogne).

DOCTRINE DE M. MOREAU (DE LA SARTHE).

Il faut faire une grande différence dans les œuvres et les opinions de l'éditeur de Lavater entre celles qui ont trait aux signes mobiles des passions actuelles, au jeu de la physionomie et ses théories physiognomoniques (1). Les unes ne sont pas, fort heureusement, inséparables des autres. Personne, ni Lebrun, ni Lavater, ni peintre, ni physiologiste, n'a une plus haute idée que

(1) Voyez dans l'*Art de connaître les hommes par la physionomie* de Lavater les articles indiqués comme étant de M. Moreau (de la Sarthe).

M. Moreau de la beauté de la figure humaine et de l'admirable appropriation de sa structure à l'expression des états de l'âme. Ce qui, selon lui, caractérise le mieux la face humaine, c'est qu'elle est presque tout visage.

De ce visage « toutes les parties agissent non-seulement ensemble, mais isolément, et chaque région, chaque fibre, parle son langage, prend un caractère dans chaque émotion et forme un trait particulier dans le tableau des passions... Chaque genre de pensées, de sentiments, d'affections, trouve dans ces organes éloquents l'expression qui lui est propre, et parmi tous ces muscles il y en a pour toutes les modifications de la joie, pour l'amour, la tendresse, le mépris, l'orgueil, la colère, la crainte, la tristesse, etc. »

Considérant les passions au point de vue de la façon dont elles s'expriment, M. Moreau les classe en trois catégories, suivant que l'expression en est une convulsion du visage, qu'elle en opprime les traits ou qu'elle l'épanouit. Selon lui, dans les passions dont l'expression est oppressive l'action des muscles sourciliers domine; dans celles qui épanouissent le visage, c'est l'action des zygomatiques, car les mouvements des muscles sont hori-

zontaux dans la joie et perpendiculaires dans le chagrin ; l'une élargit, l'autre allonge le visage (1) : « Les chagrins semblent porter l'imagination à revenir vers elle-même, à se contracter et à s'amoindrir comme pour offrir moins de prise et de surface à des impressions importunes. » Le muscle frontal exprimerait également bien des sentiments très-divers ; contracté faiblement de bas en haut, il forme des rides légères à la partie supérieure du front et exprimerait la joie, l'attention, l'extase et les sentiments agréables. Contracté plus fortement et de haut en bas, il accumule les rides vers le nez et exprimerait la haine, le remords, la tristesse, la méditation profonde. L'élévateur de la paupière supérieure, outre qu'il participe à l'expression des passions où le frontal se contracte, exprime encore par son relâchement la pudeur, l'abattement, le désir de la volupté ; dans ces passions en effet la paupière tombe, elle n'est pas abaissée de force, comme dans quelques autres et dans le sommeil,

(1) C'est à peu près dans les mêmes termes que peut se résumer la doctrine exposée par M. Sarlandière dans une brochure intitulée : *Physiologie de l'action musculaire appliquée aux arts d'imitation*, in-8. Paris, 1830.

par une contraction de l'orbiculaire. Lorsque ce muscle clôt vivement la paupière, il exprime une affliction profonde en ramenant vers l'œil une partie des joues et de la peau du front et formant des rides rayonnées et caractéristiques à l'angle externe des paupières. Que n'expriment point les muscles moteurs de l'œil! Le droit supérieur élève le globe oculaire et exprime l'orgueil, le droit inférieur qui l'abaisse est le muscle de la modestie et de l'humilité, le droit externe aidé du précédent méprise, *despicit*. Dans l'admiration l'œil est fixe et à fleur de tête par l'action simultanée des six muscles qui le meuvent; les quatre droits, en le tirant dans tous les sens, le maintiennent immobile, et les deux obliques le poussent hors de son orbite. Dans le langage des passions l'œil n'a qu'un défaut, c'est de tout exprimer. Les muscles qui dilatent les narines et élèvent les ailes du nez expriment l'orgueil et le dédain comme dans l'Apollon Pythien, ou encore la volupté; ceux qui resserrent les narines, la sévérité. L'orbiculaire des lèvres fait la moue, c'est assez dire ce qu'il signifie. Les muscles qui relèvent ou tendent la lèvre supérieure sont les interprètes de la joie et du plaisir; le zygomatique sourit et rit

aux éclats, le peaucier et le buccinateur ont le rire sardonique. Au contraire les muscles de la lèvre inférieure traduisent les passions chagrines et sombres. C'est la lèvre tragique, la lèvre de Talma, tandis que la lèvre supérieure serait celle de la comédie. En continuant l'image on pourrait dire que le zygomatique est le muscle bouffon; et c'est en effet chez d'habiles grimaciers que ce muscle aurait été trouvé triple. Ne voyez pas seulement le relief de tous ces muscles, regardez encore la peau qui les recouvre, et vous surprendrez dans sa couleur le signe précis de quelques passions. La pudeur ne rougit pas comme la colère; le rouge violet de la fureur diffère encore plus par sa cause que par sa nuance du rouge aimable et pur dont la pudeur couvre tout à coup les joues d'une jeune fille. Tandis que la rougeur de la colère comme celle de l'apoplexie est produite par l'engorgement des veines qui retient dans les vaisseaux capillaires de la peau un sang noir et épuisé, le rouge de la pudeur provient d'un appel subit du sang artériel dans ces petits canaux transparents. Il n'y a pas jusqu'aux larmes qui n'aient des propriétés physiques différentes quand c'est la joie ou la douleur qui les fait couler : tandis que les larmes

de la joie sont douces et innocentes, celles du désespoir, de la rage et du dépit sont brûlantes et « excitent dans les parties sur lesquelles elles coulent une impression vive et quelquefois douloureuse ».

Enfin, si l'on en croit M. Moreau, les cris arrachés par la souffrance varient selon le siége et l'instrument du martyre ; et l'oreille distingue aisément à leurs divers accents si la douleur a son siége dans l'estomac ou dans quelque autre organe, si l'instrument de torture est l'acier qui divise les chairs ou le feu qui les brûle.

Il y a certainement dans toutes ces attributions que fait M. Moreau des muscles et des traits du visage à l'interprétation des passions de l'âme beaucoup moins de vues systématiques, beaucoup plus de science sérieuse et même d'observation fidèle de la nature que chez Lebrun ; il y a surtout, vrais ou faux, beaucoup plus d'enseignements précis. On y peut voir une première tentative pour rapporter chaque passion de l'âme à quelque muscle déterminé du visage, qui en serait comme l'organe interprète, et en même temps pour donner du sens qui s'attache à tous les traits et à tous les mouvements de la physionomie une ex-

plication physiologique. Mais, sans rien préjuger sur la vérité ou la fausseté de l'idée générale qui a inspiré l'auteur, ni des affirmations spéciales dans lesquelles il l'a en partie réalisée, il est évident que l'explication physiologique n'est qu'ébauchée et que l'attribution des muscles de la face à la traduction de passions déterminées flotte le plus souvent indécise entre des organes trop nombreux et des états de l'âme trop différents. Les deux directions où s'est à peine engagée la doctrine incertaine de M. Moreau, ont été suivies résolûment par Ch. Bell et M. Duchenne. L'un s'est proposé pour but l'explication physiologique du jeu de la physionomie; l'autre a entrepris de fixer à chaque passion son siége sur le visage, son organe expressif et son muscle propre.

DOCTRINE DE CH. BELL.

Nous sourions volontiers du cartésianisme naïf de Lebrun nous expliquant que le sourcil est la plus expressive de toutes les parties du visage, parce qu'il est sous la plus proche dépendance de la glande pinéale où l'âme habite; mais, s'il était vrai que la glande pinéale fût le siége de l'âme et

que le sourcil fût visiblement en communication plus directe avec elle que les autres parties du visage, cette explication serait-elle si méprisable? Elle ne nous dirait pas le dernier mot des choses, elle ne nous apprendrait pas pourquoi le sourcil se fronce ou s'élève dans la douleur ou l'étonnement plutôt que dans le plaisir ou dans l'humilité, mais elle nous ferait un peu mieux comprendre pourquoi les mouvements du sourcil sont plutôt que ceux de l'oreille ou des mâchoires associés aux mouvements de l'âme. Ch. Bell a cherché la raison des phénomènes corporels qui indiquent les passions de l'âme dans les fonctions vitales des organes où ces phénomènes s'accomplissent (1). Un tel but et une telle méthode étaient vraiment dignes du savant illustre qui avait jeté tant de lumière sur le système nerveux en distinguant par leurs racines et par leurs fonctions, jusque-là confondues, les nerfs qui excitent la sensation dans l'âme et ceux qui impriment le mouvement aux muscles.

(1) *The anatomy and philosophy of expression as connected with the fine arts*, by sir Charles Bell, K. H. Third edit. London. John Murray, 1844.

Ch. Bell divise sans difficulté tous les muscles de la face en trois groupes, selon qu'ils ont pour centre ou pour point d'attache les yeux, le nez ou la bouche et concourent aux fonctions de quelqu'une de ces trois principales régions du visage. Les yeux, le nez, la bouche, servent à exprimer es passions de l'âme, mais ils servent encore plus évidemment à la vision, à la respiration, à la nutrition; et il serait puéril de croire que l'âme exerce directement sur les muscles de ces parties une influence motrice, soit pour l'accomplissement de leurs fonctions animales, soit pour celui de leur office d'interprètes. La respiration dont le nez et la bouche sont les organes extrêmes est étroitement liée avec la circulation du sang dont elle est l'auxiliaire et la condition. Si le cœur bat plus vite ou plus fort, il faut que la respiration s'accélère ou s'amplifie pour suffire à la purification du sang plus abondant qui vient chercher dans les poumons une vie nouvelle. Or le cœur, principal organe de la circulation du sang, est insensible à l'attouchement, mais il ne l'est pas à l'influence de l'esprit; s'il sympathise avec tous les mouvements du corps, il ressent aussi vivement toutes les émotions de l'âme. La plupart des passions produisent

un trouble du cœur; des moindres altérations dans la fonction de cet organe s'ensuivent à leur tour des modifications sympathiques de la respiration qui commence et se termine aux lèvres et aux narines. Lors donc que le cœur subit l'influence d'une passion de l'âme, il est physiologiquement nécessaire que la respiration en reçoive le contrecoup et que cette passion se révèle plus ou moins visiblement par les organes où le souffle naît et expire.

C'est au moment même de la naissance que commence pour durer toute la vie en se fortifiant cette étroite sympathie des fonctions et des organes de la circulation du sang et de la respiration. Tant que l'enfant repose dans le sein de sa mère, il ne vit pas par la respiration pulmonaire, un autre organe que le poumon vivifie son sang épuisé. A la naissance, c'est la douleur, l'agent le plus efficace pour éveiller les facultés endormies, qui fait entrer en fonction pour subvenir aux besoins du cœur le poumon, la trachée, la poitrine, la bouche, les narines et tous les muscles auxiliaires de la respiration. Nous assistons chez l'enfant qui vient au monde au premier jeu de la machine, son corps s'agite, sa bouche s'ouvre, sa

poitrine se soulève, ses traits se contractent pour la première fois, l'air entre dans ses poumons, un faible cri se fait entendre, des inspirations successives dilatent sa poitrine, il crie plus fort ; désormais la respiration est régulièrement établie et désormais aussi certains muscles constitués essentiellement pour l'entretien de la vie sont devenus des instruments éloquents qui révèlent toutes les passions de l'âme : voilà comment les organes de la respiration sont en même temps organes de l'expression. La grimace avec laquelle l'enfant entre ainsi dans le monde nous fait seulement sourire; pourtant elle renferme le secret de la physionomie.

Observez maintenant le visage d'un homme; à la dilatation, aux mouvements de ses narines, à l'ouverture de ses lèvres vous voyez le jeu de son souffle, vous connaissez l'état de sa respiration, celui de son cœur, celui de son âme. Par exemple, quand une passion violente, comme certaines douleurs qui vont jusqu'aux larmes, jette un trouble momentané dans les fonctions du cœur, la respiration ressent ce trouble à son tour, le diaphragme se contracte convulsivement, le souffle s'entrecoupe, l'aspiration se précipite, l'expiration se

prolonge en gémissant, les muscles des lèvres et des narines comme ceux de la poitrine et du gosier se contractent diversement. Il en est de même des convulsions du rire, ce sont les organes respiratoires qui en sont le siége et le signe.

Dans le rire ou dans les pleurs, comme dans toutes les passions, la sympathie des fonctions et des muscles s'étend bien plus loin et produit bien d'autres effets. Elle ne s'arrête pas aux lèvres ou aux narines, elle n'entraîne pas seulement dans le cercle d'action du cœur les organes essentiellement respiratoires; elle monte jusqu'aux yeux et les fait participer physiologiquement aux états de l'âme. Dans le pleurer et dans le rire l'inspiration est rapide et l'expiration prolongée; or, quand la poitrine se contracte pour l'expiration, le sang n'arrive plus librement aux poumons comprimés, les grandes veines de la tête et du cou, les capillaires s'engorgent, le sang même, si la poitrine tarde trop longtemps à se dilater, peut retourner en arrière et la congestion porter une injure irréparable au cerveau ou à la délicate structure de l'œil. A ce danger la nature oppose la contraction des muscles palpébraux; pendant chaque expiration violente du rire et des pleurs, comme

de la toux, le globe de l'œil, déjà pressé légèrement par la rétraction des lèvres et l'élévation de la joue et de la paupière inférieure, est comprimé plus fortement par les fibres de l'orbiculaire : sous cette pression les larmes jaillissent de la glande lacrymale et les frêles vaisseaux de l'œil sont défendus contre le danger d'une rupture. Ainsi l'œil presque fermé, le clignement des paupières, des rides rayonnantes à leur angle extérieur, enfin les larmes deviennent en même temps le signe de la douleur qui pleure et de la joie qui rit.

La plupart des traits qui expriment les états de l'âme ont une raison d'être semblable dans les nécessités de la structure organique et la corrélation des fonctions. Ce n'est pas tout de dire comme Lebrun, comme M. Moreau, comme tout le monde, que les yeux levés vers le ciel expriment universellement l'extase, la dévotion, la préoccupation douloureuse et quelques autres états encore; n'y a-t-il pas quelque raison de cette attitude particulière? En vain répondrait-on que, quand l'esprit est occupé de pensées pieuses, il est naturel que les yeux cherchent Dieu dans le ciel, à moins qu'il ne soit naturel aussi de croire sérieusement que Dieu est au-dessus de nos têtes et que la terre

ne tourne pas. Si dans la prière les yeux sont dirigés naturellement vers le ciel malgré les réclamations de la raison et de la foi éclairée, c'est qu'il y a de cette direction du regard une cause physiologique. Les muscles qui meuvent en tous sens le globe oculaire ou le tiennent fixé dans une direction déterminée ne sont pas infatigables; quand ils ont épuisé leurs forces ou quand ils sont relâchés par une cause quelconque, la position naturelle des yeux est une sorte de strabisme *sursum* qui retourne en dedans le globe oculaire et cache à moitié la prunelle sous l'orbite. C'est là le regard du cadavre, que l'on dérobe aux vivants en abaissant avant leur rigidité le voile des paupières ; c'est aussi le repos du sommeil que l'on surprend aisément chez l'enfant et le malade qui dorment les paupières à demi ouvertes; c'est la position que nous sentons nos propres yeux chercher quand nous luttons contre le sommeil et que, les paupières maintenues ouvertes par un suprême effort, les objets tournoient et notre vue s'obscurcit. C'est le secret de l'hypnotisme, de ce facile artifice par lequel le docteur Braid et ses imitateurs plongent leurs patients dans un état nerveux qui ressemble au sommeil, en leur offrant à regar-

der fixement pendant plusieurs minutes un objet brillant tenu à une faible distance au-dessus de la racine du nez. C'est la direction où tendent les yeux de l'homme ivre à qui le vin enlève le gouvernement de ses mouvements; c'est celle enfin que doivent prendre les yeux de l'homme éveillé, toutes les fois que sa pensée distraite des objets qui l'entourent s'abîme dans l'extase, la contemplation, la rêverie et tous les autres états où, ne se guidant pas elle-même, elle ne guide pas non plus les regards. La même cause entr'ouvre la bouche de l'extatique par le relâchement des muscles maxillaires qui abandonnent à son propre poids la mâchoire inférieure. Ce n'est donc pas toujours parce qu'il place Dieu dans le ciel visible que l'homme dirige vers lui ses regards dans la prière; c'est peut-être au contraire parce que ses yeux se portent naturellement en haut dans la rêverie qu'il a placé Dieu dans le ciel visible.

Le plaisir et la douleur sont des émotions contraires, cependant elles dessinent sur le visage plus d'un trait commun; elles creusent à peu près les mêmes plis aux joues et aux paupières, et l'expression qui les distingue est moins dans le dessin de ces parties que dans celui des lèvres. La raison

physiologique rend compte jusqu'à un certain point et de cette ressemblance et de cette diversité, comme elle explique les larmes communes du rire et du pleurer. L'émotion agréable est de sa nature faible et relâchante, l'émotion douloureuse est au contraire plus vive et fortement excitante. Les sensations agréables, dont le sujet qui les éprouve ne peut que désirer la prolongation, entraînent avec elles l'oubli de l'action corporelle et un certain laisser-aller; de là, dans l'audition d'une douce musique, dans la volupté, dans toutes les sensations ou émotions charmantes, les paupières demi-closes, les lèvres entr'ouvertes, la rémission de tout le corps, la respiration lente et les muets et fréquents soupirs qui attestent son inactivité. Mais la douleur est la gardienne du corps contre la mort et le danger, ses excitations sont puissantes et convulsives. Sous son aiguillon les muscles tressaillent, et le visage, comme le corps, prend une expression toute différente de celle de la joie, malgré la similitude de quelques traits. L'effet de la joie consiste naturellement dans une détente, celui de la douleur dans une tension musculaire. Sous l'impression de la joie, l'anneau des lèvres se relâche; elles s'entr'ouvrent, et le

tous les mouvements que Lebrun fait exécuter à la figure humaine, j'en trouve un bon nombre qui ont peut-être la plus grande force d'expression mais qui sont physiologiquement des grimaces et des monstruosités, ou qui sont en contradiction soit avec la nature, soit avec le système. « Dans la frayeur, dit Lebrun, le sourcil est fort élevé par le milieu; » voilà un mouvement conforme à la physiologie et à l'image qu'on voit se peindre souvent sur les visages effrayés. Mais, que la joie et le rire se traduisent également par les sourcils élevés vers le milieu de l'œil et abaissés du côté du nez, la tristesse par les sourcils plus élevés vers le milieu du front que vers les joues, la crainte par les sourcils élevés du côté du nez, le mépris par des sourcils froncés, abaissés du côté du nez et fort élevés de l'autre; voilà des mouvements qui ne sont plus aussi bien d'accord avec le système, avec les idées communes ou avec la nature, et qui forcent le sourcil à une gymnastique au moins difficile et dont peu sont capables. On a peine à se représenter autrement que comme le tour de force d'un grimacier les traits que Lebrun attribue à l'extrême désespoir, les narines grosses, ouvertes et élevées et le bout du nez abaissé. Ce

bres s'ajoutent à celles de la face, et le corps tout entier devient éloquent. C'est donc dans l'aspect général du visage et dans la raison de son état qu'il faut chercher l'expression, et non dans quelques détails insignifiants qui peuvent être analogues ou même identiques dans les passions les plus contraires.

La comparaison des muscles du visage de l'homme avec ceux de la face des animaux et de l'expression des uns avec les mouvements des autres conduit Ch. Bell aux mêmes résultats. Il distingue parmi les animaux voisins de l'homme deux grandes classes selon leur genre de nourriture, les carnivores et les herbivores. Imbu des idées de notre grand Cuvier, que les fonctions et les organes sont harmonieusement subordonnés les uns aux autres, il montre que les carnivores ont naturellement les attributs physiques et moraux appropriés à leur genre de vie, des dents et la férocité nécessaires à déchirer leur proie. Vivre, pour les carnivores, c'est attaquer et se défendre; leur face entière, leurs lèvres et leur nez sont aussi bien que leurs dents construits expressément à cet effet. Le muscle orbiculaire qui, chez l'homme rétrécit et ferme puissamment l'anneau des lè-

vres, est chez eux imparfait; leurs lèvres pendent inertes de chaque côté de la gueule, mais les muscles qui les rétractent sont puissants et dirigés de façon à mettre à nu en se contractant les dents canines, les crocs, les défenses de l'animal dans le rictus. Leur nez est petit, pour que l'air aspiré fortement dans ses voies étroites dépose sur le nerf olfactif toutes les particules odorantes laissées par la proie sur sa piste et qui perdraient leur vertu en se disséminant dans des canaux trop larges. Leurs narines sont immobiles, parce que, si leur sang exige une respiration plus active et de plus larges voies, ils peuvent respirer par la bouche. Aussi la rage est-elle leur expression la plus remarquable, et le rictus qui en est l'emblème est évidemment une préparation à l'attaque ou à la défense et comme un commencement de l'action. Les herbivores, avec un autre genre de vie, ont d'autres mœurs et une autre structure, d'autres dents, d'autres lèvres, d'autres narines. Chez le cheval, par exemple, la défense n'est pas dans la dent, mais dans le pied de derrière, aussi sa lèvre ne se rétracte point pour mettre à découvert une canine impuissante, mais son œil se tourne en arrière pour diriger le coup. Les muscles de

ses lèvres, au lieu de les tirer par les côtés, les avancent et les allongent pour saisir et arracher l'herbe, ce sont essentiellement des muscles de pâturage. En même temps, comme il n'a pas de proie à poursuivre en flairant, et qu'une valve située au fond du gosier l'empêche de respirer par sa bouche qui ne s'ouvre guère que sous l'action du mors, ses naseaux s'élargissent pour suffire aux besoins du sang. La rage n'est plus l'expression du cheval, le rictus fait place au mouvement des naseaux, qui n'est plus que le résultat et le signe d'une excitation générale de la respiration et du cours du sang.

Par la structure de ses muscles comme par sa nourriture, l'homme participe de ces deux grandes classes d'animaux ; ses lèvres se rétractent comme celles du lion, et ses narines se meuvent comme celles du cheval. Chez lui, comme chez le lion, la rage s'exprime par une sorte de rictus qui met à nu les canines en serrant les mâchoires et ouvrant les lèvres par les coins, et, comme chez le cheval, par la palpitation des ailes du nez et le feu du regard. Tant que d'autres muscles n'entrent pas en action, l'expression de la rage, chez l'homme, est aussi bestiale et purement physique que chez

les animaux; ce qui humanise cette expression brutale, c'est le jeu de certains muscles propres à l'homme, absents ou rudimentaires chez les brutes.

Si la forme et le jeu des muscles ont leur enseignement, les nerfs ont aussi le leur, plus précieux encore, puisque, si ce sont les muscles qui dessinent les traits du visage, ce sont les nerfs qui commandent aux muscles l'action et le repos; mais il faut l'aller chercher plus profondément dans le corps de l'homme. Camper attribuait à tort l'expression de la tristesse à la cinquième paire de nerfs, et celle de la joie à la septième, mais il avait raison de chercher dans les nerfs qui se perdent dans les muscles la cause de leurs contractions. Ch. Bell cherche, lui aussi, la cause des mouvements des lèvres et des joues, des narines et des sourcils dans les nerfs qui s'y ramifient, il en remonte le cours jusqu'à leur origine, il en suit tous les embranchements et en compare le réseau avec le reste du système général. Il observe que les nerfs, qui sortent de la moelle épinière par une double racine, se ramifient dans tout le corps, dans le tronc et dans les membres, leur portant parallèlement le mouvement et la sensibilité. Il remarque que l'œil, l'oreille et les

autres organes des sens reçoivent la vertu toute spéciale de voir et d'entendre de nerfs impuissants à mouvoir qui sortent des hémisphères du cerveau, que la face reçoit encore d'un autre nerf de la même origine la sensibilité générale et le mouvement nécessaire à la mastication, de telle sorte que le corps tout entier, depuis la couronne de la tête jusqu'aux orteils, est desservi par ces nerfs du cerveau et de la moelle épinière comme par un système complet et pouvant suffire à tous les besoins de la vie animale, du mouvement et de la sensation. Pourtant dans cette même face de l'homme, déjà si richement pourvue, se répandent encore d'autres nerfs. Outre le nerf de la cinquième paire ou nerf trifacial qui se ramifie dans les trois régions de la face, le visage de l'homme est encore traversé de tous côtés par le nerf facial de la septième paire, nerf moteur, insensible, qui ne sort ni du cerveau ni de la moelle épinière, mais du renflement qui les sépare et qu'on nomme la moelle allongée. C'est lui qui sert à mouvoir les sourcils et les paupières, les narines et les lèvres.

Pour le prouver, Ch. Bell coupait sur un âne ou sur un singe le nerf de la septième paire d'un

côté de la face, et de l'autre celui de la cinquième. Du côté où le septième nerf était coupé, l'animal conservait la sensibilité générale de la face, mais il ne pouvait mouvoir ni paupières, ni lèvres, ni naseaux; cependant il remuait la mâchoire. Du côté de la section du cinquième nerf, l'animal était, au contraire, insensible, mais il conservait la liberté de tous les mouvements de la face, sauf ceux de la mastication qui ne s'exécutaient plus qu'imparfaitement, grâce à l'intégrité du cinquième nerf du côté opposé, capable à lui seul de remuer péniblement la mâchoire en sollicitant les muscles d'un seul côté (1).

Selon Ch. Bell, d'autres nerfs sortent encore de cette même moelle allongée, origine du septième, pour se rendre, non pas à tout le corps indistinc-

(1) Vers la même époque, un physiologiste beaucoup moins célèbre que Ch. Bell, M. Sarlandière, prétendait que la septième paire de nerfs n'est pas l'organe exclusif de l'expression faciale, mais que ce rôle appartient également à la cinquième paire ou nerf trifacial. Selon lui, le septième nerf n'exécuterait que les grands mouvements de la face et les contractions volontaires, tandis que du cinquième dépendraient les expressions délicates, les plus fines *corrugations* de la peau suscitées par les passions de l'âme trop faibles pour provoquer le rire, les pleurs et autres violentes *grimaces*. Voy. *Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science*, 1 vol. in-8. Paris, 1840, p. 82 et suiv.

tement, comme les nerfs rachidiens, mais aux seuls organes qui concourent plus ou moins directement à la respiration. Outre la bouche, les narines et les lèvres, orifices externes du tube respiratoire, où se répand le nerf facial, les nerfs issus de la moelle allongée se rendent aux ouvertures postérieures des narines, à la partie supérieure de la trachée, à la langue, au larynx, au pharynx, ils s'enfoncent profondément dans le tronc et se ramifient dans la poitrine, les poumons, le cœur, le diaphragme, quelques-uns même se perdent dans les muscles du cou et des épaules qui concourent si efficacement à l'acte de la respiration par l'élévation et la dilatation ou la compression de la poitrine. De ces observations Ch. Bell concluait que les nerfs qui sortent de la moelle allongée forment un système à part, un réseau spécial qui dessert les organes de la respiration, et les appelait nerfs respiratoires. Il concluait encore que l'instrument de la respiration est en même temps chez l'homme le véritable instrument de l'expression, parce que ce sont la respiration et la circulation, fonctions jumelles, qui sont directement affectées par les passions de l'homme, et que la sympathie entre tous ces organes, depuis les na-

rines et même les sourcils jusqu'au diaphragme, est établie naturellement par l'origine commune et la correspondance directe des différentes branches du réseau respiratoire.

Cette théorie du système nerveux respiratoire est en grande partie ruinée aujourd'hui par d'aussi éminents et de plus récents physiologistes; M. Cl. Bernard en particulier lui a porté de rudes atteintes. Mais elle n'entraîne pas dans sa ruine la doctrine entière de Ch. Bell sur la production des traits du visage, et, quelques réserves que l'on doive faire à l'ensemble ou aux détails de ses opinions, on ne peut s'empêcher de reconnaître et l'excellence de sa méthode d'interprétation, et la vérité de ses résultats les plus généraux (1).

DOCTRINE DE M. DUCHENNE (DE BOULOGNE).

Tout au contraire de Ch. Bell, M. Duchenne ne rend compte d'aucun phénomène, mais il fait une sorte de phrénologie du visage, aussi empirique, aussi hypothétique et, je le crains bien, aussi fausse

(1) M. Cl. Bernard lui-même, dans sa récente *Étude sur la physiologie du cœur*, confirme la doctrine générale de Ch. Bell sur le rôle principal du cœur dans l'expression des passions.

que celle de Gall, où les muscles sous-cutanés remplacent les protubérances sous-crâniennes (1). L'opinion de ce physiologiste serait déjà curieuse à connaître pour elle-même; ce qui la rend plus curieuse encore, ce sont les moyens qu'il a employés pour se la former et pour la persuader aux autres. Il a mis au service de ses recherches et des nôtres les découvertes et les instruments de la science et de l'art, l'électricité et la photographie, l'électricité pour remplacer l'anatomie, la photographie pour remplacer la peinture. Les têtes que Lebrun proposait comme modèles ou comme exemples de l'expression des passions diverses sont des visages de fantaisie, quelques-uns même évidemment impossibles dans la nature. La photographie, qui a d'ailleurs tant de défauts, a du moins cet avantage sur la peinture qu'elle ne reproduit dans ses rudes épreuves que des mouvements possibles, réels, actuels du visage. Or, on ne lui demande ici que ce dont elle est capable, l'exactitude. Les traits qu'on l'oblige à reproduire, une force extérieure et irrésistible les impose également au modèle. L'expression, ce je ne sais quoi si difficile à décrire

(1) *Le mécanisme de la physionomie*, par M. Duchenne (de Boulogne), avec planches photographiées. Paris, 1862.

ou à saisir, qu'on exige du peintre et que nous cherchons, ce n'est pas à l'appareil, ce n'est pas à l'ouvrier, ce n'est pas à la volonté même du patient qu'on la demande, c'est à l'électricité. Rien n'est plus difficile, assure-t-on, à distinguer nettement que ces petits bouquets de fibres qui composent les muscles déliés de la face; ils s'unissent, se croisent, se mêlent et défient souvent par leur délicatesse et leur confusion l'œil et la main les plus habiles. De plus l'anatomie ne les surprend que morts et immobiles, il importe à l'étude de la physionomie de les voir vivre et agir. Veut-on les saisir en action sur le visage de l'homme, ce sont d'autres difficultés : sur le cadavre le muscle est visible, c'est son mouvement, son effet qui demeure inconnu; sur le vivant on voit l'effet, le trait expressif, c'est la cause, c'est le muscle qui se dérobe. Enfin, parmi les muscles de la face, il y en a qui ne se contractent que très-difficilement sous l'empire de la volonté et il en est aussi qui, soit par le fait de l'habitude, soit par celui de la nature, ne se contractent jamais seuls, mais en entraînent toujours quelques autres dans leur contraction ou sont entraînés par eux. Comment produire pour la facilité de l'observateur l'action

des uns ou isoler l'action des autres, afin de connaître la valeur expressive de chaque muscle en particulier? M. Duchenne prétend disposer d'un moyen qui, moins brutal que l'anatomie, atteint et respecte le muscle vivant et même manifeste et augmente sa vie, qui isole l'action du muscle qu'il excite, si elle peut être isolée, et révèle ainsi son importance capitale ou secondaire. Ce moyen est le suivant: M. Duchenne, fort habile dans le traitement de certaines maladies ou difformités par l'électricité, applique à ses investigations physiologiques le même agent dont il se sert si heureusement dans sa clinique médicale. Il emploie l'électricité par induction; à l'aide d'un rhéophore, il porte le courant excitateur sur chaque muscle déterminé sans solliciter ses voisins les plus proches, et explore ainsi séparément tous les organes mobiles de l'expression. Je laisse aux physiologistes de profession à décider si le procédé a bien toute la sûreté que lui attribue son inventeur. L'eût-il, il a quelques autres défauts pour l'objet qui nous occupe, mais qu'il n'est pas temps de signaler. M. Duchenne estime que sa méthode intéresse également la physiologie, car il pense découvrir ainsi de nouveaux muscles ou mieux déterminer

les anciens et leurs effets respectifs, la psychologie, en tant qu'elle traite des rapports de l'âme et du corps, des passions et de leurs signes, enfin les beaux-arts, car il enseigne aux artistes avec plus de précision le jeu et la valeur expressive des muscles et des traits du visage. De ces trois résultats le premier est le plus certain, si toutefois le rhéophore a la délicatesse qu'on lui attribue, traverse la peau sans l'intéresser et concentre son action sur le point voulu sans causer au patient une douleur qui puisse troubler le calme des autres muscles et corrompre le résultat de l'opération. L'enseignement psychologique est au contraire le plus incertain.

A l'aide de cette méthode, M. Duchenne prétend avoir découvert qu'il y a des muscles dont la contraction isolée au milieu du calme de tout le visage exprime complétement certaines passions sans l'auxiliaire d'autres muscles; qu'il y en a dont l'expression incomplète et indécise a besoin, pour manifester clairement une passion déterminée, de la contraction complémentaire de quelque autre muscle qui en commente le sens; qu'il en est enfin dont la contraction isolée est absolument inexpressive. Les premiers, aussi rares que les derniers,

n'en ont que plus de valeur. Ce seraient les muscles du front ou les plus voisins du front qui auraient cette vertu d'exprimer séparément et complétement une passion déterminée, à savoir le *frontal* qui ride le front d'une tempe à l'autre, l'*orbiculaire palpébral supérieur* qui abaisse la paupière supérieure avec le sourcil et creuse à la base du front entre les deux yeux des sillons perpendiculaires, le *sourcilier* qui gonfle le sourcil vers sa tête et en brise la courbe naturelle et le *pyramidal* du nez qui forme à sa racine une espèce de bourrelet horizontal avec la peau qu'il ramasse. Les muscles que l'on pourrait appeler muets sont les muscles des oreilles et le muscle *canin* qui ne se contracte jamais seul. Chacun des autres muscles en bien plus grand nombre qui se meuvent sur la face ne fait que concourir à l'expression d'une passion quelconque, soit qu'il ait besoin de l'auxiliaire de quelque autre pour préciser et compléter son langage, soit qu'il commente au contraire celui d'autrui. En tous cas, c'est toujours un seul muscle, selon M. Duchenne, qui dessine le trait fondamental, l'autre n'est que secondaire, et il est au moins très-rare qu'il soit besoin de plus de deux muscles pour exprimer complétement

une passion. Cette règle n'empêche pas qu'un plus grand nombre de muscles ne puisse et même ne doive en réalité se contracter simultanément pour exprimer une passion complexe. Il en résulte enfin qu'il y a des muscles d'expressions contraires, qui, se contractant simultanément, ne produisent que des grimaces, comme deux mots qui, même associés selon les lois de la grammaire n'éveilleraient aucune idée dans l'esprit. Quels sont les états de l'âme qui auraient dans cette théorie le privilége d'avoir des muscles attitrés et d'infaillibles interprètes? Le frontal serait le muscle de l'attention; l'orbiculaire palpébral supérieur celui de la réflexion, de la méditation, de la contention d'esprit, selon l'intensité de sa contraction; le sourcilier serait le muscle de la douleur et le pyramidal du nez celui de l'agression. Le front en général, jusqu'aux yeux exclusivement, serait la plus éloquente, quoique la moins mobile des parties du visage. Que la psychologie ne s'avise pas de conclure, si tentante que soit l'induction, que les passions exprimées complétement par ces muscles de la région frontale sont des passions simples, essentielles et primitives, tandis que celles qui ont besoin pour se traduire du

concours de plusieurs muscles sont des passions complexes et secondaires, car elle serait singulièrement déroutée de trouver si peu de passions élémentaires et de les trouver telles. Quoi qu'il en soit, le signe caractéristique de l'attention serait l'élévation et la courbure en arc du sourcil, résultant de la contraction du frontal, avec une plus grande ouverture de l'œil et des rides transversales au front comme conséquence, le reste du visage en repos. L'abaissement en ligne droite et le rapprochement des sourcils avec deux plis verticaux entre leurs têtes et une moindre ouverture de l'œil exprimeraient la réflexion ou l'attention à un objet intérieur. Le sourcil plus abaissé vers le nez que vers la tempe, le grand angle de l'œil plus aigu et des plis transversaux à la racine du nez signifieraient l'intention agressive du méchant. Le sourcil gonflé vers sa tête, formant un angle à côtés inégaux, l'un plus petit s'élevant du nez vers le sommet de l'angle, l'autre plus grand s'abaissant du sommet vers la tempe avec des plis transversaux sur la partie moyenne du front exprimerait la souffrance.

Les autres passions, que le moraliste les juge simples ou composées, auraient besoin de plus

d'un muscle et comme de plus d'un mot pour être traduites intelligiblement.

Le *grand zygomatique*, que M. Duchenne distingue soigneusement du petit, en dédoublant ce que d'autres physiologistes confondent en un seul muscle et une seule expression, n'exprime la joie qu'incomplétement : l'élévation et l'obliquité de la commissure des lèvres, un sillon dessinant une courbe convexe en dehors, du nez au coin de la bouche, une légère élévation de la paupière inférieure et des rides rayonnées à l'angle externe de l'œil, tous ces traits, résultant de la seule contraction du grand zygomatique qui tire la joue en haut et en arrière, ne rient qu'à moitié, rient mal, tant que la contraction de l'orbiculaire de la paupière inférieure qui n'agit jamais seul n'y ajoute pas le trait de la bienveillance complémentaire du rire et de la joie. Reconnaissez la fausse amitié et la démonstration banale de l'homme du monde à ce sourire de la joue et de la bouche que la paupière inférieure ne marque pas du sceau de la sincérité. Le *transverse* du nez serait le muscle de la lubricité, mais vous ne reconnaîtriez qu'imparfaitement le désir de la volupté à l'obliquité de l'aile du nez tirée en haut

et en avant avec la portion supérieure du sillon naso-labial, à la narine retroussée, aux plis de la peau courant sur les deux faces du nez parallèlement à son épine; il faut, pour éclaircir ce langage, que le grand zygomatique ajoute à ces traits le rire sans bienveillance. Le *triangulaire* des lèvres est le muscle de la tristesse, mais le *constricteur* des narines doit compléter l'expression seulement ébauchée par l'abaissement du coin des lèvres et l'allongement du sillon qui descend de la narine. Le *petit zygomatique* pleure, mais aussi imparfaitement que rit son voisin le grand zygomatique; au retroussement de la lèvre supérieure, à la sinuosité du sillon naso-labial, au gonflement de la pommette, à l'élévation de la paupière inférieure que produit le refoulement des tissus de la joue doit s'ajouter la contraction du sphincter des paupières pour que le pleurer soit franc, ou de l'*élévateur* commun de la lèvre et du nez pour pleurer à chaudes larmes. L'*abaisseur* de la mâchoire inférieure exprime l'étonnement, mais le frontal doit compléter le sens de la bouche béante par l'élévation des sourcils et une plus grande ouverture des yeux. Le *peaucier*, qui tire obliquement en bas et en dehors la peau de la

portion inférieure du visage et rétracte les parties auxquelles elle adhère, n'exprime la frayeur que commenté, lui aussi, par la contraction du frontal. Enfin quelques muscles ne jouent jamais le rôle principal, mais complètent et commentent le langage des autres, comme les muscles moteurs du globe de l'œil.

M. Duchenne est si bien convaincu d'avoir dressé un véritable alphabet du langage des passions dont chaque lettre est un muscle, et même, grâce aux combinaisons physiologiquement possibles des diverses contractions musculaires, une grammaire de ce langage, qu'au nom de ces règles grammaticales d'un nouveau genre, il accuse certains statuaires de l'antiquité d'avoir commis dans les œuvres les plus belles et les plus admirées ce qu'il appelle des fautes d'orthographe. Et il n'est pas impossible que, pour quelques-unes au moins, il ait raison. Ainsi il accuse l'*Arrotino* ou le *Rémouleur* et le *Laocoon* de Rome de porter un solécisme sur leur front. Chez le premier, pense-t-il, les rides qui en occupent toute la largeur ne s'accordent pas physiologiquement avec l'obliquité du sourcil; le sourcil oblique de la douleur ne peut s'accommoder de rides transversales au front,

qu'autant qu'elles n'en dépassent point la portion médiane, car la contraction du sourcilier ne permet pas une si forte contraction du frontal. Les rides de l'attention sillonnant le front dans toute sa largeur demanderaient à leur tour un sourcil élevé et arrondi, car la contraction du frontal a pour effet d'élever le sourcil par le milieu en tirant la peau du front. De là, outre l'incorrection physiologique, une expression incertaine qui légitime le doute des critiques sur l'intention de l'artiste et le caractère du personnage. Est-ce l'écorcheur de Marsyas? Est-ce l'esclave qui a découvert la conjuration de Catilina? La contraction du frontal plaide pour l'espion, celle du sourcilier pour le bourreau. De même le *Laocoon* souffre bien par ses sourcils obliques, mais il paraît que les rides entières de son front ne peuvent pas plus s'accorder physiologiquement que celles du *Rémouleur* avec un sourcil obliquement contracté. Que ses rides se raccourcissent, ou que son sourcil s'élève en s'arrondissant. Si la grammaire régente jusqu'aux rois, M. Duchenne doit avoir raison contre les artistes qu'il corrige au nom de la physiologie, mais à ce titre seul; et la *Niobé* qu'il accuse de ne porter ni sur son front poli ni dans ses sour-

cils unis le signe de la douleur, doit sortir victorieuse et sans ride de cette accusation, car elle ne commet pas plus de faute contre la physiologie avec son front immobile qu'un muet contre la grammaire, et elle souffre assez si elle souffre par sa pose, et désespère par tout son corps, si la fable a fait une fiction heureuse, poétique et même vraie, en métamorphosant en pierre l'insensibilité de son extrême douleur. Donc, que tout ce que condamne M. Duchenne au nom de l'impossibilité physiologique et de l'antagonisme du frontal et du sourcilier ou de tous autres muscles soit ou non justement condamné, c'est une querelle à vider entre artistes et savants. Mais, pour qu'on accepte ses affirmations sur le sens particulier des traits et des muscles du visage, quelques preuves ne seraient pas inutiles.

Or, c'est par la démonstration que pèche cette ingénieuse théorie, dans ses principes comme dans ses détails. Voyons comment M. Duchenne procède pour découvrir et pour prouver. C'est le rhéophore qui cherche et c'est la photographie qui démontre. Il choisit un sujet insensible autant qu'il se peut à la petite douleur de l'électricité ; (cette éminente qualité du principal patient de

M. Duchenne, à peu près paralysé de la face, est la seule excuse de sa trop grande laideur). Il l'observe et nous le montre d'abord, la physionomie en repos, et ne révélant que le calme actuel de son âme. Sous la peau de ce visage immobile, il va toucher de son instrument le muscle frontal, ou bien le sourcilier, ou le pyramidal, ou tout autre muscle isolément; celui-ci se contracte sans aucune participation de la volonté du patient, et le physiologiste, se faisant photographe, saisit au vol ce mouvement, le fixe sur le verre ou le papier et le met sous nos yeux. Voyez maintenant, dit-il, comme cette même figure qui, tous les muscles au repos, n'exprimait aucune passion actuelle, exprime maintenant par la seule contraction du frontal l'attention, par celle du sourcilier la douleur, par celle du pyramidal la méchanceté. Je ne dis pas non, mais vous ne le prouvez en aucune manière, pas plus que Lebrun, pas plus que Cureau de la Chambre, ou M. Moreau ne prouvaient que les traits, dessinés par leur crayon ou décrits par leur plume, exprimaient réellement les passions dont ils les disaient interprètes; vous en appelez seulement à notre jugement, comme ils en appelaient au vôtre. En effet, cet homme dont

le front se plisse, n'éprouve rien dans l'âme, et vous pouvez, dites-vous, remplacer la face du vivant par le masque inerte et la tête décollée d'un mort de fraîche date; vous lui supposez une passion à ce vivant ou à ce cadavre, comme Lebrun imagine un visage à la passion qu'il conçoit. Je trouve bien plus concluant le spectacle du premier visage venu dans une foule attentive; là, je ne suppose pas une passion invisible, je sais qu'elle existe, et les traits que je vois sur ce visage ne sont, eux non plus, ni imaginés par un artiste, ni provoqués artificiellement par une force extérieure et aveugle, ils sont bien le signe ou du moins un signe de l'attention, puisqu'ils en sont un effet ou un symptôme. Cette physionomie vivante de l'attention, est-elle semblable à ce masque galvanisé? Ce visage attentif, ses autres traits mis à part, se distingue-t-il comme la face de votre sujet par la contraction du frontal? Tous les visages animés de cette foule attentive ont-ils bien comme trait fondamental et actuellement caractéristique le frontal contracté? Voilà ce qu'il faudrait établir pour avoir le droit d'affirmer que le frontal est le muscle de l'attention ou le sourcilier celui de la douleur. Sinon, si toutes ces âmes attentives ou

en proie à la douleur trahissent leur attention, les unes par la contraction du frontal, les autres par celle de quelque autre muscle, si, dans cette foule sanguinaire ou sensuelle, vous voyez des pyramidaux lâches ou des transverses détendus, des nez sans bourrelet à leur racine ou sans sillons parallèles à leur arête, c'est que la contraction des muscles transverse, pyramidal et frontal est peut-être bien un signe de la lubricité, de la méchanceté, de l'attention, si elle éveille en votre esprit l'idée de ces passions, mais que ces passions savent aussi se traduire par d'autres interprètes. C'est que peut-être la nature n'a pas attaché le jeu d'un muscle du visage à celui d'une passion de l'âme, comme elle a fait de l'œil l'organe exclusif de la vision.

Le docteur Braid faisait sur les sujets qu'il plongeait dans l'état d'*hypnotisme* des expériences très-simples et dont il tirait je ne sais quelles conséquences illégitimes. Il leur inspirait ou prétendait leur inspirer des idées ou des passions, en plaçant ses cataleptiques dans de certaines attitudes que gardaient fidèlement leurs membres dociles. La nature de ce sommeil artificiel est ici hors de cause, mais on conçoit que, si la passion et le

signe sont associés l'une à l'autre par la nature ou par l'habitude, la production du signe physiologique puisse exciter dans l'âme la passion qu'il exprime, comme le mot qui représente une idée peut la susciter à son tour. M. Duchenne, laissant de côté tout autre procédé du docteur Braid, pourrait faire sur ses sujets des expériences analogues qui, selon leur succès, fortifieraient peut-être sa thèse encore trop hypothétique. Il pourrait choisir des sujets inintelligents et novices qui n'eussent pas entendu dire et répéter dans son cabinet les aphorismes de sa doctrine, par exemple que le nez est le siége du signe des désirs lubriques ou que l'ironie contracte les joues à l'image du joueur de trompette. Il pourrait avec son rhéophore solliciter sur leur visage le muscle transverse du nez, la houppe du menton ou le buccinateur et sonder indirectement l'état de leur âme. Si des idées voluptueuses, sceptiques et moqueuses se trahissaient dans leurs discours, ils donneraient certainement aux différentes parties de la thèse psychologique de M. Duchenne une sanction qui lui fait jusqu'à présent défaut. Mais il ne paraît pas que la sanction lui doive venir de ce côté, car le modèle favori de M. Duchenne, interrogé sur ce qu'il éprou-

vait pendant qu'on avait contracté violemment sur sa face les muscles de la douleur ou de l'effroi, le sourcilier, le frontal ou le peaucier, répondait que, bien loin de souffrir ou de songer à la douleur, il avait eu quelque peine à s'empêcher de rire.

M. Duchenne apprend donc admirablement aux artistes ce qu'il appelle l'orthographe de la physionomie, il décompose habilement les mots et les lettres de ce langage, il en analyse finement la construction grammaticale, mais quand il s'agit de déterminer le sens de ces éléments, l'électricité et la photographie ne sont plus d'aucun secours et le physiologiste, trahi par ces deux instruments, ne fait pas autrement que ses devanciers, après avoir promis bien davantage; comme eux, il en appelle, pour prouver sa théorie, à l'inprétation des témoins, à l'expérience, à la divination, et ses conclusions sont entachées du même défaut que celles de Lebrun, de M. Moreau et de tant d'autres.

CHAPITRE IV.

QUE L'INTELLIGENCE DES SIGNES DE LA PHYSIONOMIE EST ACQUISE ET NON INSTINCTIVE.

Plus on étudie avec attention les rares écrits des artistes, des critiques ou des physiologistes de tous mérites sur l'expression des passions par le visage, plus on est frappé de la disproportion qui se révèle entre la science que le plus ignorant croit posséder, sans l'avoir apprise, du langage de la physionomie et celle que possède en réalité le peintre le plus habile ou le plus savant médecin. A quoi se réduit, en effet, la science positive de Léonard de Vinci et de Lebrun, de Winckelmann et de Burke, de Bichat et de Ch. Bell? A quelques

notions générales, presque toujours dénuées de preuves, sans précision et souvent contradictoires. Leur demande-t-on comment se traduit sur le visage une passion de l'âme, une passion quelconque; déjà commencent l'incertitude et le désaccord. Chaque passion, dit l'un, a son muscle et chaque ride sa signification ; le sens d'un visage humain, dit l'autre, est bien moins dans chaque trait isolé de ce visage que dans l'ensemble, et l'interprétation n'en doit pas être l'association inintelligente d'une passion de l'âme avec un pli de la peau. Veut-on savoir comment se traduit une passion déterminée, quel est le sens d'une ride, d'un trait, de tout un visage : le dédain siége sur ses lèvres, dit Winckelmann parlant de l'Apollon Pythien; entre ses lèvres, dit Lavater; il gonfle ses narines, dit M. Moreau ; le dédain a pour interprètes les fibres de la houppe du menton, dit M. Duchenne. Le mépris, dit Lebrun, se représente par des sourcils froncés, des yeux fort ouverts. Le mépris, dit M. Duchenne, a pour muscles expressifs les palpébraux qui ferment ou rapetissent les yeux. Dans le mépris, dit enfin M. Moreau, un des angles des lèvres, une aile du nez est élevée, l'œil du même côté est fermé à demi. Est-il possible d'imaginer

pour une même passion des expressions plus contradictoires? Il est peu de passions où Lebrun ne fasse mouvoir, se dilater ou se resserrer les narines et ne plisse d'une façon ou d'une autre la racine du nez; la colère, la douleur, la frayeur, le désespoir, la tristesse, la joie, la jalousie, par ses ailes ou par ses rides le nez concourt à exprimer toutes ces passions. Selon M. Moreau, les muscles du nez n'ont guère d'autre fonction physiologique que de traduire les passions, notamment l'orgueil, la volupté, la sévérité, le courage, la raillerie. Selon Bichat, au contraire, les muscles du nez n'ont presque aucune influence dans le langage des passions. Pour exprimer un état de l'âme, chacun avec le pinceau ou avec la plume, en termes poétiques ou anatomiques, propose son signe, son muscle, son modèle, et, pour toute preuve, nous mettant sous les yeux son image: n'est-ce pas, dit-il, que ce visage traduit bien par ses yeux ou par son front, par ses lèvres ou par ses narines l'orgueil ou la jalousie, l'amour ou le dédain? Et, en fin de compte, tous en appellent pour justifier leurs théories à notre expérience, lorsque nous demandions à leur science ou à leur art d'éclairer et de contrôler nos jugements.

Cette diversité des opinions nous enseigne qu'on ne peut fixer d'une manière invariable le sens de tous les traits du visage, soit pour traduire en mouvements de l'âme les mouvements que saisit l'œil sur la face de l'homme, soit pour traduire sur la toile en lignes visibles du front ou des lèvres les passions que l'artiste prête à son personnage. Quelques principes généraux se dégagent seulement de ce conflit et quelques conséquences s'en peuvent tirer avec rigueur.

Pierre de Cortone esquissait un visage immobile et inexpressif, puis, touchant légèrement de son pinceau le coin des lèvres et la pointe des sourcils, il le faisait rire ou pleurer en les relevant ou les abaissant. Ce coup de pinceau, c'est le principal secret de l'art de peindre, c'est aussi la meilleure part de notre science de la physionomie. Le sourcil et le coin de la bouche sont de tout le visage de l'homme les plus éloquents interprètes des états de son âme. Sauf peut-être Buffon, qui ne voit rien de plus expressif que l'œil lui-même et Lavater, qui n'attache à aucun trait du visage mobile autant de vertu révélatrice qu'à la ligne que dessine sur le globe de l'œil la paupière supérieure, il n'est personne qui ne place au premier rang

comme instruments d'expression le coin des lèvres et surtout le sourcil. Il n'est encore personne, pas même Lavater, qui ne fasse du front et du sourcil où s'insèrent les muscles frontaux les interprètes des pensées de l'homme plutôt encore que de ses passions, plus volontiers reléguées sur les lèvres. Nous autres ignorants, à force de voir le visage de nos semblables changer de forme sous l'influence de leurs pensées et de leurs passions, nous savions ces choses à peu près aussi bien que les savants, mais nous ne pouvions pas nous en rendre compte. Grâce à Ch. Bell, il semble que nous nous expliquions en partie ces faits jusqu'à lui constatés empiriquement. Lui-même nous a fait comprendre comment les narines et la bouche peuvent exprimer, avec les accidents de la respiration, les émotions de l'âme qui les provoquent. S'il s'arrête là dans son commentaire et se contente de dire que les mouvements du sourcil entraînent irrésistiblement et sans qu'on puisse s'en rendre compte l'idée de la pensée, on peut poursuivre à sa place l'explication commencée et détourner sur le sourcil quelques rayons de la lumière dont il a éclairé d'autres parties et d'autres fonctions du visage.

L'homme, disait Ch. Bell, tient le milieu par la

structure de certains organes comme par sa manière de vivre entre deux grandes classes d'animaux; il a, quoique moins développés, les muscles des uns et des autres, et il exprime comme eux par ces muscles des passions analogues aux leurs. Mais il a aussi des muscles qui n'appartiennent qu'à lui, et ce sont précisément le sourcilier et le frontal, moteurs du sourcil, et le triangulaire des lèvres qui agit sur le coin de la bouche. S'il est vrai que ces muscles caractérisent spécialement le visage de l'homme, ne conçoit-on pas un peu mieux que les traits qu'ils dessinent soient plus particulièrement expressifs, l'expression en étant purement humaine? A leur tour, le frontal et le sourcilier l'emportent sur le triangulaire des lèvres à peu près au même titre que celui-ci sur les autres muscles de la face. Le triangulaire des lèvres, quoique appartenant en propre à la face humaine, fait partie d'un organe, la bouche, qui se rencontre chez tous les animaux; le sourcil, au contraire, n'existe que chez l'homme. La peau collée sur le front des bêtes n'est mue par aucun muscle. Jules Romain, voulant peindre un cheval idéal, enfonce son œil sous un sourcil et pense l'ennoblir en l'humanisant. Si le sourcil est le trait le plus caracté-

ristique de la face humaine, n'entrevoit-on pas qu'il puisse être uni par une sympathie plus spéciale avec l'attribut caractéristique de l'esprit humain, la raison, et représenter plus que le reste du visage par ses mouvements variés le travail de la pensée ?

Un autre point sur lequel la plupart des physiologistes semblent s'accorder, c'est que l'œil serait moins expressif par lui-même que par son entourage et ne devrait son éloquence qu'aux muscles qui le meuvent, qui le découvrent ou qui le voilent. Il est hors de doute que les muscles qui meuvent et entourent le globe oculaire lui forment un cadre et le placent dans un jour qui amortit ou avive ses feux par un jeu habile des ombres et de la lumière. Mais il semble aussi que les savants qui en ont étudié l'expression se soient trop timidement arrêtés à la surface de ce globe lumineux, qu'ils aient négligé de pénétrer dans sa structure délicate et de demander, par exemple, au sphincter de l'iris, aux humeurs qui le remplissent, le baignent ou le colorent, le secret de son éclat ou de sa langueur, de sa mollesse ou de son énergie, de sa douceur ou de sa férocité. Il est bien difficile de croire que ce miroir de l'âme ne

la réfléchisse pas, qu'il emprunte au dehors toute sa vertu et ne puisse de lui-même ni s'allumer, ni s'éteindre, comme si le soleil ne devait qu'aux nuages qui l'obscurcissent ou le découvrent l'ardeur ou l'impuissance de ses rayons.

Il faut nier, comme M. Darwin, toute prévoyance de la nature et prétendre, par exemple, que l'œil n'est pas construit comme il est afin de voir, mais qu'il voit parce qu'il est ainsi construit; il faut soutenir que dans les plus merveilleux phénomènes il n'y a que des résultats obtenus sans fins poursuivies, pour prétendre aussi que les traits du visage remplissent fortuitement le rôle d'interprètes des passions de l'âme, sans être aucunement destinés à cet usage. Le bon sens, d'accord avec la science la plus sûre, reconnaît dans la structure du visage de l'homme et dans les traits qui s'y dessinent une prévoyance et une destination spéciale de la nature; mais il ne faut pas tirer de ce principe général des conséquences qu'il ne renferme pas.

Il ne s'ensuit pas, par exemple, de ce que la nature a façonné le visage de l'homme pour que son jeu mobile remplisse l'office de langage universel, que, tout en ayant une valeur significative,

les traits de l'homme aussi bien que des animaux n'aient pas une raison d'être physiologique et qu'il ne soit pas plus sage et plus instructif de s'enquérir de celle-ci que de s'en tenir paresseusement à la raison finale. S'il est, au contraire, une vérité que Ch. Bell ait clairement démontrée, c'est qu'avant d'être des organes de l'expression, les muscles de la face humaine remplissent d'autres fonctions animales, de sorte qu'avant de voir dans chaque contraction musculaire l'indice de quelque état de l'âme, il y faut voir un phénomène physiologique et que la raison finale est, en quelque sorte, greffée sur la raison physiologique, comme les organes de la parole et de l'expression faciale sur ceux de la respiration, de la mastication et de la vue. Ch. Bell ne va pas même assez loin dans la voie qu'il a tracée, et l'on peut lui faire le reproche de timidité, sinon d'infidélité à ses principes. En effet, après avoir employé sa science et son génie à expliquer comment les mouvements des narines, des lèvres, des joues, des yeux, de presque tout le corps, sont dans une dépendance étroite des fonctions essentielles de la vie, comment les muscles qui servent à l'expression des passions sont liés aux organes de ces

fonctions, après avoir reconnu que le rictus du lion est le premier acte de la lutte à laquelle il s'apprête et que la rage humaine a son rictus, il semble abandonner son idée première et vouloir, par exemple, que les mouvements du front et du sourcil n'aient absolument d'autre objet que de révéler les mouvements intérieurs de l'âme. Cependant ne serait-ce pas profiter de ses leçons et appliquer sa propre méthode que de penser que les rides transversales qui sillonnent le front et arquent le sourcil dans l'admiration sont un commencement et presque une partie essentielle de l'action d'admirer, puisqu'elles élèvent la paupière et font tout yeux le visage de l'homme, ou que les contractions musculaires provoquées par la colère et l'aiguillon de la douleur sont des actes ou des préludes d'attaque ou de défense ?

La cause de la providence de la nature ne peut rien gagner à ce qu'on prétende que les mouvements de la face humaine, tous ou quelques-uns, ont été institués expressément et même exclusivement par elle pour manifester les passions de l'âme, car les signes de toute espèce remplissent d'autant mieux leur office d'interprètes qu'ils ont avec la nature de la passion qui les provoque ou

avec les circonstances qui l'accompagnent une relation plus intelligible, par exemple qu'ils résultent ou font partie de quelque fonction physiologique intéressée par la passion, ou qu'ils préparent et commencent quelque action extérieure que la passion commande. Cela est surtout évident pour les mouvements des membres et les attitudes du corps qu'on appelle généralement les gestes. Le buste incliné de côté, la tête tournée de façon à présenter l'oreille au vent ne signifient si clairement l'attention particulière d'un homme qui écoute et la direction précise de l'objet de son attention que parce que cette pose est l'acte même de l'attention. Engel a souvent décrit avec bonheur ces gestes et ces attitudes du corps et des membres, qui sont comme l'exécution des passions de l'âme (1). Or les mouvements du visage et les traits qu'ils dessinent ne sont autre chose que les gestes et les attitudes de la face, produits comme ceux des membres et du tronc par la contraction ou le relâchement de certains muscles, mais ce sont des gestes plus fins et dont la signification est souvent moins évidente

(1) *Idées sur le geste et l'action théâtrale*, par M. Engel, suivies d'une lettre du même auteur sur la peinture musicale, 2 vol. in-8. Paris, Jansen, an III.

que celle des poses ou des mouvements du corps, parce que le tronc et les membres, bien plus que la face, sont les organes de l'exécution et les instruments d'actions plus grossières. Les gestes du visage sont surtout des effets plus ou moins lointains des fonctions vitales sur les muscles les plus mobiles du corps humain qui déjà participent à leur accomplissement. La raison physiologique est donc le meilleur commentaire de la physionomie ; loin de la mépriser, le peintre et le philosophe eux-mêmes ne sauraient la rechercher avec trop de soin. C'est cette pensée qu'exposait, il y a quelques jours à peine, un naturaliste distingué, M. Gratiolet, avec l'éloquence persuasive et indéfinissable de l'homme qui va mourir (1).

Le langage des passions serait bien clair, s'il était vrai que chacune a dans un muscle ou dans un trait de la face son signe visible et sa traduction naturelle. L'incertitude de l'interprétation des physionomies, les difficultés de la peinture des passions par l'artiste ou par le comédien tendraient à faire croire que chaque passion n'a pas son mus-

(1) *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger*, n° du 11 février 1865. — *Soirées scientifiques de la Sorbonne*, conférences de M. Gratiolet : *De la physionomie*.

cle comme chaque fonction vitale a son organe. Il ne paraît pas en effet que la passion exerce une influence directe sur un tel muscle, ni même sur une telle partie du visage ; il semble plutôt qu'elle agisse sur quelque organe intérieur et modifie quelque fonction de la vie animale, de telle sorte que les instruments superficiels et visibles de cette fonction, excités par son trouble ou s'accommodant à ses besoins, révèlent indirectement l'état de l'âme. On s'engage donc dans une mauvaise voie quand on prétend assigner à chaque passion un muscle pour interprète et attribuer à chaque contraction du visage une signification nette et précise. Les muscles de la face ne sont pas semblables à des voyelles dont chacune à part rend un son, ou même à des mots dont chacun représente une idée propre; ils ressemblent bien plutôt à des consonnes qui ont besoin pour être qu'une autre lettre les anime ; ce n'est qu'en se complétant et se vivifiant les uns les autres qu'ils ont ou qu'ils acquièrent une signification. Aussi est-il impossible de voir dans la théorie de M. Duchenne (de Boulogne) autre chose qu'une nouveauté ingénieuse qui séduit surtout par l'appareil accessoire et le semblant d'une démonstration ; tandis que

le livre de Ch. Bell devrait être médité par quiconque essaye de faire parler le visage de l'homme, par les philosophes aussi bien que par les artistes, car, sous une apparence plus légère et sous le prétexte de l'esthétique, c'est un des plus beaux monuments de la science des rapports du physique et du moral.

Les passions de l'âme ne se bornent pas toujours à exercer sur le corps cette passagère et bénigne influence qui consiste à crisper ou à détendre la lèvre ou le sourcil; quelquefois elles portent un trouble durable et dangereux dans l'économie. Or, quand une passion produit de tels effets sur la machine, ce n'est pas nécessairement et infailliblement sur un tel organe déterminé que s'abat la funeste influence; mais, suivant la structure et la susceptibilité de la machine individuelle, elle affecte cette partie plutôt que cette autre, l'estomac ou le foie, la tête ou le cœur. Pourquoi donc l'action habituelle et inoffensive des émotions de l'âme sur la machine corporelle ne se porterait-elle pas aussi de préférence, selon les caprices individuels de l'irritabilité des nerfs ou la mobilité des muscles, sur des parties différentes de l'organe principal de l'expression, sur les lèvres plutôt que

sur les narines, sur les sourcils plutôt que sur les paupières? Ainsi une même passion actuelle se trahirait sur un visage par certains traits et par d'autres muscles sur la figure d'un autre homme. Comme le langage de la parole exprime de plusieurs façons différentes une même pensée, celui de la physionomie aurait à son service plus d'un signe et plus d'une construction, et n'exclurait pas même les idiotismes nationaux et individuels; la loi grammaticale y serait seulement remplacée par la loi physiologique. On s'expliquerait ainsi les divergences et les contradictions autrement incompréhensibles des physionomistes de tous états, artistes ou critiques, philosophes ou physiologistes.

Il ne s'ensuit pas non plus nécessairement de ce que la face humaine est faite expressément pour révéler à l'homme les passions de son semblable, qu'il doive posséder de cette valeur significative une compréhension innée que ne confère point l'expérience. En effet, il pourrait entrer également dans les prévisions divines que les mouvements musculaires, destinés par la nature à l'usage de signes indicateurs des passions de l'âme, ne remplissent cet office qu'autant que nous

ajouterions notre propre industrie à sa prévoyance; et il est d'autant plus aisé de concevoir que les leçons de l'expérience suffisent à nous enseigner la valeur significative de ces traits du visage de l'homme qu'on en connaît mieux la raison physiologique. Aussi s'étonne-t-on médiocrement que ceux qui ne cherchent pas à s'expliquer comment une telle passion s'exprime par la contraction d'un tel muscle et se contentent de constater, vrai ou faux, le simple fait de leur corrélation, affirment aussi sans hésitation, comme M. Duchenne, que nous avons de la signification des traits du visage une compréhension native. Mais il semble inconséquent que Ch. Bell affirme, lui aussi, comme M. Duchenne, comme M. Jouffroy, comme presque tous les philosophes et physiologistes, que nous possédons une faculté spéciale et intuitive pour comprendre avant toute expérience les signes de la physionomie.

Cependant, s'il est une conclusion qui se tire d'elle-même de cette revue des divers auteurs qui ont écrit sur la physionomie, des efforts personnels de chacun et des opinions comparées de tous, c'est que sur le sens de ce visage humain que nous sommes tous censés connaître dès la naissance, les

plus habiles et les plus savants eux-mêmes s'entendent mal entre eux et cherchent encore. Si les signes en étaient compris de tous sans aucune expérience, s'il y avait entre eux et les signes de la parole une différence radicale dans la façon dont nous en avons la compréhension, il ne devrait pas être si malaisé de dresser un catalogue de ces signes spéciaux, d'en décrire exactement la matière, le lieu, la forme et d'en définir le sens. Pourquoi, si nous comprenons instinctivement les traits de la face humaine, pourquoi ces quinze années d'expérience que M. Duchenne déclare avoir employées à découvrir que le sourcilier est le muscle de la douleur et le pyramidal du nez celui de la méchanceté, ce qu'il aurait dû savoir dès le premier jour et ce que nous saurions aussi bien que lui? Pourquoi les incertitudes et les bévues des peintres et des statuaires quand il s'agit de plisser une lèvre ou de polir un front? Pourquoi surtout ces contradictions auxquelles nous venons d'assister? Il semble au contraire, à voir tant d'efforts et si peu de résultats, tant de prétentions différentes et si peu d'accord, que le visage de l'homme, malgré sa mobilité, soit comme le masque indéchiffrable d'un sphinx. Il est certain du moins

que la science que possède le vulgaire du langage de la physionomie n'est qu'un mélange de notions empiriques et banales, sans ordre, et surtout sans précision; de telle sorte qu'il n'y a pas de langage à la fois plus expressif et plus obscur, dans la traduction duquel il soit plus facile de faire des contresens, qui renferme plus d'amphibologies, plus de dialectes et plus d'idiotismes, dont l'orthographe et la grammaire soient plus mal assises et plus mal connues des plus habiles. Ce n'est qu'un préjugé fondé sur l'apparence, invétéré par l'habitude et l'irréflexion, de croire que nous possédons l'intelligence innée du langage de la physionomie : c'est l'expérience de la vie commençant dès le berceau qui nous apprend à lire sur le visage de nos semblables les passions de leur âme.

CHAPITRE V.

COMMENT S'APPREND LE LANGAGE DE LA PHYSIONOMIE.

La contradiction des doctrines autorise suffisamment à conclure que nous n'avons pas du langage de la physionomie une compréhension instinctive mais acquise; mieux vaut cependant en demander la preuve directe à l'observation et montrer que l'enfant ne possède pas par droit de naissance, mais conquiert par le seul fait de vivre l'intelligence des signes les plus simples et les plus grossiers, de ceux-là mêmes qu'il produit les premiers et en arrivant au monde.

S'il est impossible d'assigner rigoureusement à chaque état de l'âme un trait ou un masque

qui l'exprime, à chaque sillon de la peau une passion qui le creuse, il n'en est pas moins incontestable que les affections générales de l'âme se manifestent au dehors par les mouvements et les attitudes du corps, se peignent sur la face, se traduisent par des rires ou par des sanglots et que, malgré les incertitudes des artistes, des savants et du vulgaire, certaines apparences du visage, certains sons inarticulés de la voix humaine sont en fait interprétés par tous les hommes comme les signes extérieurs de certaines passions intimes. Oublions les contradictions, laissons de côté les symptômes ambigus, les passions douteuses, ne considérons que les résultats unanimes et les signes incontestés.

Un enfant souffre, il crie ou pleure; il est joyeux, il sourit ou rit aux éclats; une femme a peur, elle pâlit et tremble; un homme est honteux de sa conduite, il rougit et baisse la tête. Voilà des faits communs et compris de tous. Un enfant souffre, il crie ou pleure; mais un homme souffre une douleur bien plus affreuse, il ne pleure, ni ne crie. Une femme a peur, elle pâlit et tremble; mais un homme ou une autre femme ne tremble ni ne pâlit.

Un criminel novice rougit de sa faute; un scélérat endurci porte haut un front qui ne rougit jamais. Il ne faut pas conclure de cette diversité que la nature ne pousse pas l'homme à crier quand il souffre, qu'il ne tremble pas naturellement quand il a peur et ne rougit pas quand il éprouve le sentiment de la honte. L'homme fait ne crie pas comme l'enfant, le scélérat endurci ne rougit pas comme le jeune criminel, le soldat ne tremble point comme une femme, parce que, si l'instinct est une puissance, la volonté en est une autre, assez forte souvent pour empêcher ces manifestations physiques des sentiments de l'âme. On dit d'un homme qu'il est fort, qu'il a du pouvoir sur lui-même, lorsqu'il supporte sans se trahir une vive douleur, renferme sa colère dans son cœur et offre à ceux qui le regardent un visage impassible. Il est fort, il fait preuve de force en ne révélant par aucun signe l'état de son âme, parce qu'il impose silence à ses cris, maintient par la volonté tous les muscles de son corps dans l'immobilité. Il crierait lui aussi sans cette énergie morale, il trahirait sa colère intérieure sans cet effort puissant; il est donc porté par la douleur à crier, par la colère à frémir, par toutes les passions

diverses à des mouvements divers du corps ou du visage; la force de la nature est domptée par la volonté ou par l'habitude, mais l'effort de volonté qu'il a fallu déployer pour la vaincre une fois ou à jamais témoigne de son existence et de son action. C'est donc un fait constant que les passions de l'âme provoquent naturellement et mystérieusement dans le corps certains mouvements qui s'exécutent en effet, à moins qu'une force antagoniste plus puissante, comme la volonté, n'en réprime la production. Le visage qui ne traduit pas la colère, la peur, la douleur de l'âme, est un masque dont se couvre l'homme fort ou dissimulé. Ce qui est douteux et ce qui importe, n'est pas de savoir comment ces signes se produisent, mais comment ils sont interprétés. Pour qu'un signe existe, il faut qu'une intelligence en comprenne la signification. Quand l'enfant pleure, quand il crie, quelle est l'intelligence qui comprend que ces pleurs expriment la souffrance? Est-ce celle de l'enfant, est-ce celle de la mère, sont-ce toutes deux et comment? L'enfant qui a déjà vécu, déjà souffert, déjà crié, crie avec volonté, avec conscience, au moins avec intelligence de ce qu'il fait; il crie pour appeler sa mère, pour manifester sa

douleur. Mais celui-là, tout nouveau-né qu'il est, a déjà bien de l'expérience ; la preuve qu'il possède déjà une certaine somme de science acquise et qu'il en use, c'est qu'il crie bien plus fort et bien plus souvent quand sa nourrice l'a habitué à se rendre à ses cris, c'est qu'il crie bien plus que de raison, quand il ne souffre guère, pour se faire plaindre ou caresser. Il crie et pleure avec ruse; ce n'est déjà plus la nature dans toute sa sincérité, avant le premier mélange avec l'expérience.

L'enfant qui souffre sa première douleur et pousse son premier cri, il n'est pas croyable qu'il le pousse avec l'intention de manifester sa douleur, d'appeler à l'aide, avec l'intelligence que le cri est un signe. Cette intention existe sans doute dans la sagesse qui a ordonné toutes choses et provoque l'enfant à crier, mais cette destination de son premier cri n'est ni voulue, ni comprise par l'enfant qui le pousse.

Il n'est même pas bon dans une étude d'observation de s'arrêter trop complaisamment sur cette pensée que certains phénomènes sont institués par la nature pour servir de signes de l'existence présente, antérieure ou future d'autres phénomènes, fût-ce dans l'ordre des faits où les causes

finales sont les plus évidentes et les plus nombreuses, en physiologie, par exemple, et dans les relations du physique et du moral; parce que, comme on l'a souvent remarqué, on est tenté de conclure que toutes les choses sont instituées par la nature pour l'usage exprès que nous en faisons, de telle sorte qu'il suffise que nous retirions de telle chose un tel service, en fassions une telle application, pour qu'on en puisse conclure qu'elle a été précisément destinée à cet usage par la nature elle-même. Or, il est bien évident qu'il y a beaucoup de choses qui deviennent pour nous des moyens, non parce qu'elles ont été fabriquées pour être employées à la fin à laquelle nous les appliquons, mais parce que l'esprit de l'homme est assez industrieux pour faire servir à ses desseins tout ce qui l'entoure, en profitant des faveurs du hasard aussi bien que des dispositions prévoyantes de la nature. Pour ne pas confondre les unes avec les autres, pour ne pas mériter les railleries de Voltaire, il est bon de ne pas chercher avec trop de curiosité les fins poursuivies par la nature, quand l'homme en profite sciemment et que l'industrie de l'un se mêle à la providence de l'autre. Il faut chercher d'abord la cause efficiente

des choses que nous voyons et n'en chercher la destination possible, la cause finale, que dans le cas où la cause efficiente ne rendrait pas une raison suffisante de l'objet ou du phénomène. Sans contester que les cris de l'enfant et autres faits organiques aient été institués par la nature pour servir de signes des passions de l'âme, il est bien plus important de chercher comment ils se produisent, que de se précipiter sans plus de réflexion vers cette conclusion, qu'ils sont faits expressément pour exprimer d'une manière sensible les états invisibles de l'âme. Tant de choses servent de signes à l'homme que dans le nombre beaucoup deviennent signes, qui n'étaient pas précisément destinées à l'être. Et puis toutes les choses que nous employons à nos usages, fussent-elles créées par la nature pour ces usages mêmes, il pourrait bien entrer aussi dans les prévisions de cette raison divine qu'elles ne nous serviraient à ces fins qu'à la condition que nous saurions en utiliser les dispositions.

Que la fumée soit ou non destinée par la nature à servir à l'homme de signe révélateur du feu qui la produit, il faut toujours que l'homme en découvre soit l'utilité fortuite, soit la destination

providentielle. Elle est un signe naturel du feu, si l'on veut dire par là que rien n'est plus facile à un homme doué de la plus grossière intelligence que de se hausser à la conception du proverbe : pas de fumée sans feu. Conclure de la fumée qu'on voit, à un feu qui la produit, est un raisonnement si simple, qu'il n'est pas possible à un homme raisonnable de ne pas le faire; Leibniz dirait même que ce n'est qu'une *consécution* dont sont capables les bêtes privées de raison. Mais personne ne dira que la fumée soit le signe naturel du feu, s'il fallait entendre par là que la nature non-seulement a institué la fumée pour servir à l'homme d'indice révélateur du feu qui la produit, mais qu'elle a encore donné à l'homme la connaissance innée de cette vertu significative. Car il en faudrait penser autant de tous les effets constants et nécessaires qui révèlent aussi facilement les causes qui les produisent, de tous les phénomènes qui se suivent ou s'accompagnent, parce qu'ils se dénoncent également les uns les autres; il faudrait supprimer comme inutile l'intelligence humaine, son activité, son initiative, puisqu'on ne lui laisserait pas même le facile travail de découvrir l'usage possible de cette relation

constante entre la cause et l'effet, le feu et la fumée, et de deviner l'un à la vue de l'autre.

Ce serait un triste philosophe et un bien léger observateur, celui qui se contenterait de voir que tous les hommes connaissent l'usage du feu pour faire cuire les aliments, l'usage de la fumée pour dénoncer le feu, de l'effet pour révéler la cause, et conclurait de l'universalité de cette science à son origine divine ou à son innéité. Il devrait prendre seulement la peine de rechercher si l'intelligence commune que tout homme tient de la nature ne suffit pas à découvrir par la plus simple des expériences cette science grossière et cet art facile. Ce serait un serviteur bien maladroit de la providence divine, celui qui, sans plus de souci, refuserait à l'homme toute industrie pour en rapporter à Dieu la gloire avec l'invention; il oublierait que tout ce que fait l'homme créé par Dieu est aussi l'œuvre de Dieu, et que, plus la créature est belle et intelligente, plus elle glorifie le créateur. Je ne prétends pas qu'il en soit des pleurs et du rire de l'enfant, de tous les mouvements du visage, de toutes les apparences du corps qui sont pour nous les signes des passions et des états de l'âme, comme de la fumée et du feu, de l'effet et de sa

cause, je ne nie pas que la nature ait fait les larmes pour que l'homme qui les voit couler pût comprendre ainsi la douleur de celui qui les verse. Mais il me paraît peu philosophique, soit d'affirmer du premier coup que l'homme a la compréhension innée du sens de ces mouvements, soit même de proclamer sans plus de façons que toutes ces apparences du corps sont destinées par la nature à l'usage que nous en faisons. La sagesse de la nature n'est pas en question : que l'homme ait reçu d'elle la clef de tous ces signes, ou qu'il l'ait découverte par sa raison créée, comme Champollion les hiéroglyphes, la providence est également glorifiée. La destination naturelle des mouvements du visage à servir d'indices des états de l'âme, n'exclut pas à son tour la participation de l'intelligence et de l'industrie humaine à l'accomplissement de cette destination. Quand même ce jeu de la physionomie et toutes les apparences du corps ne seraient que pour révéler à l'homme les passions de son semblable, il importerait surtout de savoir par quels moyens cette fin est atteinte, ce que la seule observation des faits peut nous apprendre. C'est, en effet, dans la manière dont cette fin est poursuivie et atteinte que la raison humaine peut

trouver sa place et avoir son rôle; elle peut être elle-même le plus important de ces moyens et être à la fois inventeur et instrument. Elle peut être destinée à découvrir par son industrie les passions de l'âme dans les mouvements du visage, tandis que la face humaine le serait à recevoir comme une énigme les secrets de l'âme et à ne les livrer qu'à celui qui saurait en inventer l'explication.

C'est le propre des cris, des mouvements du visage et de tout le corps, de ceux-là mêmes qui peuvent plus tard être produits avec intention ou empêchés par la volonté, d'être exécutés d'abord fatalement et sans conscience. Soit que le milieu nouveau qui baigne son corps impressionnable cause sa première souffrance à l'enfant qui vient au monde, soit que la première introduction de l'air dans ses poumons délicats soit douloureuse, il crie sans le vouloir, sans le savoir, et ne peut pas ne pas crier. « Que dans les langes du berceau, dit M. Jouffroy, et le jour même de sa naissance un enfant éprouve une vive douleur, aussitôt il pousse un cri qui, pour tous les hommes, est le signe de ce phénomène. Qui lui a appris ce signe? Ce n'est pas l'expérience assurément. Il s'en sert évidemment sans l'avoir appris. » Rien n'est plus

vrai, si l'on ne tire pas de ces paroles des conséquences qu'elles ne renferment pas.

C'est ici surtout qu'il importe de distinguer la production et l'intelligence du signe. Il ne faut pas les associer à l'avance et leur imposer la même origine; peut-être bien ont-elles toutes deux la même source et la même explication, peut-être le signe est-il compris de la même façon qu'il est produit, mais il pourrait bien aussi en être autrement. Il est trop évident que l'enfant qui crie en venant au monde n'a pas appris de l'expérience à pousser son premier cri; il ne l'est point qu'il n'apprenne pas d'elle à en comprendre plus tard la valeur significative. Dans le cri poussé par l'enfant il y a deux choses, le bruit ou le phénomène physiologique et le signe compréhensible et même compris. Ce que l'enfant n'apprend certainement pas de l'expérience, c'est à produire le bruit : ce bruit, qui n'est en lui-même que la matière du signe, est l'effet fatal de la souffrance, en tous points semblable à tant d'autres effets du moral sur le physique. Si nous considérons maintenant dans le cri, non plus le simple bruit, le fait organique et fatal, mais le signe, M. Jouffroy pense qu'il en est de la compréhension du signe comme de

la production du bruit, que le cri est compris à titre de signe de la souffrance, aussi naturellement qu'il est poussé, que l'homme jouit d'une faculté spéciale qui lui révèle la signification du cri de l'enfant ou de l'homme et de bien d'autres phénomènes sensibles. Est-ce bien vrai? Est-ce surtout bien prouvé?

Beaucoup de symptômes corporels, conséquences fatales des états de notre âme, ne deviennent manifestement pour nous des signes de nos sentiments et de nos passions que par suite d'une expérience plus ou moins longue et savante, tout comme la fumée devient pour nous le signe du feu, avec cette seule différence qu'il faut une intelligence bien plus subtile et bien plus exercée pour deviner à la vue de ces effets la passion qui les produit, que pour découvrir que la fumée provient d'un feu ardent ou éteint. Ce n'est pas à dire qu'il en soit de même de tous les autres, mais c'est assez pour nous mettre en garde contre la tentation de croire que tous les effets physiologiques des états de l'âme, naturellement et nécessairement produits, sont par analogie aussi naturellement et nécessairement compris par tous les hommes. De plus, il existe pour les sciences, pour

la philosophie comme pour la physique, des règles de prudence dont l'excellence est éprouvée par l'histoire de nos erreurs et de nos découvertes. Un fait d'apparence extraordinaire, merveilleuse, inexplicable, est-il constaté ; que doit faire, que fait le physicien ? Il ne commence pas par crier au miracle, il n'imagine pas tout d'abord une loi nouvelle, une vertu particulière de la matière pour l'expliquer ; il tâche de le faire rentrer sous la loi commune, de s'en rendre compte par l'action des propriétés générales et connues de la matière. Bien souvent, avec un peu ou beaucoup de patience, avec des années ou des siècles, l'apparence merveilleuse disparaît, la pesanteur de l'air, les lois de l'équilibre remplacent l'horreur du vide, la gravitation succède aux esprits planétaires, la science à la superstition, la vérité à l'erreur. Il en doit être de même en philosophie. Un fait est-il signalé, mystérieux, inexpliqué, avant de créer une faculté spéciale de l'âme humaine expressément chargée de le produire, avant, si c'est une notion de l'esprit, d'en faire une vérité révélée, une idée innée, une science infuse, il n'est que sage de chercher à l'expliquer par les puissances communes de l'âme, par les facultés ordinaires

coin de la bouche, suivant leur mouvement, se relève légèrement en un gracieux sourire qui repousse faiblement la joue et la paupière inférieure. L'on n'observe sur le visage que cette détente et cette mollesse des traits, tant que le trouble de la respiration provoqué par un objet risible ne provoque pas à son tour une contraction spéciale des joues et des lèvres. La douleur est un bien autre stimulant; dans la douleur, ce n'est pas le sphincter des lèvres qui se détend, ce sont ses nombreux antagonistes qui le tiraillent en tous sens et tordent son anneau charnu; les lèvres ne s'entr'ouvrent pas, elles sont tirées latéralement par les zygomatiques, en bas par les muscles triangulaires du menton et par le peaucier, dont les effets unis et puissants abaissent dans une expression si éloquente le coin de la bouche. Plus l'émotion est douloureuse, plus sont nombreux et tendus les muscles qu'elle contracte; les mâchoires se serrent, les dents grincent, les narines se gonflent, les sourcils palpitent, le muscle frontal et le sourcilier, se contractant simultanément, les contournent violemment dans leur antagonisme et creusent vers le milieu du front des rides contrariées. Enfin les convulsions du tronc et des mem-

signifiée une relation toute spéciale que l'expérience de la vie ne saurait nous découvrir, que l'inspiration de la nature créatrice est seule capable de nous faire connaître. C'est là une extrémité à laquelle nous pourrions nous résigner au besoin, et dont la perspective n'a rien d'effrayant pour le bon sens, mais où il ne faut pas se jeter de gaieté de cœur et où il ne sera pas, si je ne me trompe, nécessaire de recourir.

Puisqu'un grand nombre de phénomènes qui sont la conséquence nécessaire ou seulement habituelle d'autres phénomènes ne deviennent pour nous les signes de ceux-ci, soit dans la nature qui nous environne, comme la fumée devient le signe du feu, soit dans notre propre corps, comme l'empâtement de la langue devient celui d'un embarras des intestins, que le jour où nous nous apercevons de la succession ou de la simultanéité constantes de ces deux faits, sans que nous ayons vu de tout temps et avant toute expérience l'indice du second dans le premier, on est en droit de se demander tout d'abord s'il n'en est pas ainsi de tous les phénomènes physiologiques qui sont la matière des signes de nos passions. Il est impossible de constater le fait sur soi-même, il est

bien difficile de le surprendre dans l'obscurité de la première enfance ; mais au moins dans ce que l'observation même la plus superficielle nous montre des premiers jours du nouveau-né, rien ne contredit cette induction naturelle. En effet, il s'écoule un certain temps avant que les sens de l'enfant nouveau-né aient des perceptions distinctes des phénomènes extérieurs et avant qu'il manifeste l'intelligence du signe dont il produit fatalement la matière. Or, ce temps paraît suffisant pour qu'il apprenne par expérience la valeur du cri comme signe de la douleur, de la sienne ou de celle d'autrui, pour avoir poussé ce cri instinctivement quand il souffrait (1).

Deux choses pourraient faire renoncer à cette simple et légitime explication : l'impossibilité démontrée par la raison d'une telle expérience, ou la preuve donnée par les faits que certains signes des sentiments et des passions sont compris immédiatement par l'enfant inexpérimenté. Une telle impossibilité n'existe pas ; s'il s'agissait d'un raisonnement compliqué, de notions précises, d'idées abstraites, on croirait à bon droit l'intelligence

(1) Voy. *Essai sur le langage*, par M. Charma. Paris, 1846.

de l'enfant qui vient de naître incapable d'un tel effort et d'un tel travail; mais il ne s'agit ici que des sensations les plus grossières et de la plus facile association des plus prochains souvenirs. L'enfant qui souffre crie instinctivement; la mère accourt et le berce; nouvelle douleur, nouveau cri, nouvelle chanson de la berceuse. L'enfant, à coup sûr, ne fait pas ce raisonnement, que, puisque l'on berce quand il crie, et que sa douleur s'apaise, le cri est un appel et un signe de sa souffrance. Voilà ce qui est impossible; mais ce qui est possible, immanquable, c'est qu'il crie dorénavant, non plus pour satisfaire seulement au besoin de crier, mais pour appeler la berceuse, c'est-à-dire le soulagement de sa douleur. Ce n'est pas, si l'on veut, la compréhension de la valeur du signe, ce n'en est que le sentiment, mais le sentiment acquis. Une bête, et des plus infimes, est capable de si peu; quoi d'étonnant que l'enfant soit capable aussi d'une telle association de sensations animales qui deviendront, son intelligence s'éveillant peu à peu, une compréhension rationnelle d'idées distinctes et délicates? Si l'enfant de l'ouvrière, dont le travail est le gagne-pain, est généralement moins criard que l'enfant

de la mère oisive et faible qui le berce au moindre cri, ce n'est pas que l'un souffre moins et ait moins naturellement le besoin de crier, c'est que l'un et l'autre ont l'expérience des résultats respectifs, et par conséquent le sentiment de la valeur significative de leurs cris.

Si cette association de sensations vives et communes ne dépasse pas l'intelligence du nouveau-né qui doit plus tard devenir raisonnable, est-il prouvé par quelque exemple qu'il y ait des phénomènes physiologiques dont l'enfant comprenne du premier coup et sans aucune expérience la signification? On pourrait croire, en effet, s'il en était ainsi de quelque signe que ce fût, qu'il en est de même de tous les signes que l'homme paraît comprendre dès son enfance, sans qu'aucun travail antérieur d'interprétation soit manifeste. La passion et le signe auxquels on demande cette preuve, sont bien l'exemple le plus favorable qu'on pût choisir. Le fait matériel est ce froncement de sourcils, ce masque indescriptible où nous lisons la menace. Il n'est pas déraisonnable de supposer que l'enfant qui a souffert, crié et entendu son propre cri ou celui d'autrui, puisse en découvrir le sens grâce à cette expérience; mais l'enfant n'a ni

vu ni pu voir son front plissé, son regard méchant; il ne connaît pas par lui-même le sentiment de la menace et n'en a jamais produit le signe. Si donc, à la première vue d'un visage menaçant, il comprend la signification de ce visage, c'est, dit-on, qu'il a de ce signe et de bien d'autres une intelligence naturelle. A en croire M. Jouffroy et plus d'un autre philosophe ou savant (1), le fait serait constant, l'enfant comprendrait instantanément le signe de la menace, sans en avoir jamais ni éprouvé le sentiment, ni produit le signe; et ils en concluent fort légitimement, si le fait est réel, que c'est de la même manière, et non par expérience, que l'enfant interprète le cri d'autrui comme signe de la douleur. Mais peut-être M. Jouffroy s'est-il satisfait cette fois à bon marché d'une évidence au moins douteuse.

L'enfant, encore incapable d'éprouver le sentiment de la menace, en comprend l'expression sur le visage d'autrui; la preuve : « elle l'effraye et le fait pleurer ». Oui, un visage menaçant effraye l'enfant et le fait pleurer; voilà ce qui est évident, mais cela seul est évident; voilà le fait, le reste

(1) Voy. *Essai VI sur les facultés intellectuelles de l'homme*, par Th. Reid, chap. V.

n'est qu'induction et hypothèse. Dire que l'enfant comprend le signe, la chose signifiée, le sentiment de la menace, ce n'est pas constater un fait, c'est commenter les pleurs de l'enfant. Il est peut-être plus raisonnable de les interpréter autrement ; un visage menaçant fait pleurer l'enfant comme tant d'autres choses; une grimace, une vilaine bête, une laide figure l'effrayent aussi et le font pleurer ; une caresse maladroite et jusqu'à un visage souriant mais inconnu l'effraye et le fait pleurer. Le sentiment le plus facile à susciter dans l'âme de l'enfant, c'est le sentiment de la peur : tout l'éveille. Votre visage menaçant lui fait peur, vous le dites vous-même et ne prouvez pas autre chose. Je comprends mieux l'auteur d'*Émile* qui veut combattre chez l'enfant ce sentiment de la peur toujours prêt à naître, à grandir et à durer jusque chez l'homme. « L'enfant se sent si faible qu'il craint tout ce qu'il ne connaît pas. Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtants, bizarres. Tous les enfants ont peur des masques ; je commence par montrer à Émile un masque d'une figure agréable. Peu à peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. » Et Rousseau rap-

pelle avec bonheur la scène si charmante et si vraie des adieux d'Hector et d'Andromaque. « Hector tend les bras à son fils, mais l'enfant se rejette en pleurant sur le sein de sa nourrice, effrayé par la crinière du casque de son père. » Ainsi le casque empanaché de son père lui souriant et lui tendant les bras produit sur Astyanax le même effet qu'eût produit, apparaissant tout à coup, le visage menaçant d'Achille.

L'enfant n'est pas évidemment sensible à l'expression délicate de la physionomie : il y a des états de l'âme dont il est certain qu'il ne comprend pas les effets physiques, signes clairs de ces passions pour des intelligences plus vieilles ; on peut dire même que le plus grand nombre des passions humaines se dessinent sur le visage en traits dont le sens échappe à la naïveté de l'enfant. Son intelligence native de la physionomie de ses semblables ne se trahit que de deux façons, par le rire et par les pleurs et se réduit tout entière à la douleur ou à la joie, et au sentiment de la peur excité ou calmé par le visage d'autrui. Encore bien Astyanax peut-il s'émouvoir à tort, s'effrayer du panache de son père et se réfugier peut-être aux bras d'Achille furieux mais à la belle chevelure.

J'entends un cri, que veut-il dire? Moi, homme, qui ai vécu, j'en comprends le sens; encore me trompé-je quelquefois. C'est un cri arraché par la douleur, peut-être seulement par l'effroi, peut-être est-ce un cri de surprise, peut-être même est-ce un cri de joie? L'enfant entend tous ces cris, en fait-il donc la différence, quand moi je ne les comprends pas sans erreur? Le plus certain de tous ces faits, c'est que les cris d'autrui le font crier lui-même et que le cri d'un animal ou même le bruit d'une chose inanimée ne produit pas sur lui un autre effet que le cri de l'homme.

La figure riante de sa nourrice calme et fait sourire l'enfant, tandis qu'un visage triste lui arrache des larmes:

> Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
> Humani vultus.

Mais ce vieil adage ne défend pas qu'on se demande si ce premier effet ne résulte pas, chez l'enfant, d'une sympathie toute physique. Il n'est pas non plus impossible que l'enfant ne réponde aux larmes par ses pleurs, et par ses ris au sourire, qu'il ne comprenne les signes de la douleur et de la joie d'autrui, que parce qu'il a éprouvé lui-même et la

gaieté et le chagrin et le rire et les pleurs. Toutes les passions que l'enfant a ressenties et par conséquent exprimées, il en comprend le signe chez autrui ; mais il n'est pas certain qu'il comprenne le signe des sentiments qui n'ont pas ému son jeune cœur. C'est la loi qui gouverne sous nos yeux le développement des idées et des passions des hommes : ce qu'ils comprennent le mieux, ce sont leurs propres passions et leurs idées personnelles; ils se refusent parfois obstinément à comprendre des pensées contraires aux leurs, des sentiments qu'ils n'ont pas éprouvés. Pourquoi cette loi ne régirait-elle pas l'enfance et la première intelligence du cœur humain et des signes visibles de ses passions ? Il est plus vraisemblable encore, car les voies de la nature sont si sages que les plus différentes conduisent souvent au même résultat, que la sympathie organique et l'expérience personnelle s'unissent pour apprendre à l'enfant le langage que parle le visage de l'homme.

Dugald Stewart, qui prétend comme M. Jouffroy que nous avons l'intelligence instinctive des signes de la physionomie, est obligé cependant de faire bien des concessions à la vérité ; il lui en fait tant qu'il semble parfois se combattre lui-

même en produisant des faits tout à fait contraires à la doctrine qu'il veut défendre et en en donnant une explication peu conforme aux conclusions qu'il en tire. Par exemple, « il est évident, dit-il, que l'interprétation des signes naturels n'est, dans aucun cas, le résultat d'un instinct pur et sans mélange... Les passions sont à la vérité interprétées instinctivement, mais nos premières idées des passions sont probablement puisées dans notre propre conscience. Je ne puis concevoir qu'une modification quelconque des traits d'un homme pût suggérer l'idée de la colère à celui qui n'aurait jamais ressenti cette passion... Il n'y a aucun phénomène extérieur qui puisse donner l'idée de colère à un homme qui n'a jamais éprouvé cette passion, mais après qu'il en a puisé l'idée dans la conscience de ses propres états, il devient capable d'en interpréter instinctivement l'expression naturelle (1). » Ainsi, contrairement à l'opinion de M. Jouffroy, l'homme devrait déjà, non pas à l'instinct, mais à l'expérience personnelle de la colère et de toutes les passions, sinon l'intelligence de la signification des traits d'un homme en colère, du

(1) Dugald Stewart, *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, traduction de M. L. Peisse, t. III, p. 138.

moins l'idée de la colère elle-même, qu'un visage courroucé ne parviendrait pas par sa seule puissance à susciter dans son esprit. Cette réserve même doit disparaître à son tour, et l'interprétation du signe visible de la colère être enlevée à l'instinct avec l'idée première de la passion, pour être rendue à l'expérience. En effet, Dugalt Stewart assure que, de même que toute émotion de l'âme produit sur le corps un effet sensible, de même lorsque nous donnons volontairement à notre physionomie une forte expression, nous ressentons dans l'âme, quoique faiblement, l'émotion correspondante à l'impression de nos traits. Il cite à plaisir Burke, qui disait sentir la colère s'allumer en lui toutes les fois qu'il en contrefaisait les signes extérieurs, et Campanella. Ce célèbre philosophe était un mime consommé, et imitait avec la plus grande facilité tous les masques et tous les visages. « Lorsqu'il voulait pénétrer les intentions de ceux auxquels il avait affaire, il composait exactement ses traits, ses gestes et tout son maintien sur ceux de la personne qu'il se proposait de deviner ; cela fait, il observait la nouvelle disposition que prenait son esprit par ce changement. Par ce moyen il n'y avait pas un homme dont il

ne pût connaître les pensées et les sentiments, comme s'il eût été métamorphosé en cet homme même. » Spor, à qui Dugald Stewart emprunte cet exemple illustre, ajoute même que c'est en détournant ainsi son attention de ses souffrances corporelles que Campanella put endurer la torture sans souffrir extraordinairement (1). Dugald Stewart applique cette loi à l'enfance et, en ajoutant les effets à ceux de la sympathie et de l'imitation, il explique la première intelligence qu'a l'enfant de la physionomie d'autrui par la gaieté ou le chagrin que suscite en son âme la grimace joyeuse ou menaçante imprimée elle-même sur son visage par l'imitation physique des traits souriants et moroses de sa nourrice. « S'il est vrai, dit-il, que les modifications particulières des traits qui caractérisent un air riant ou refrogné soient accompagnées, les unes d'une sensation agréable, les autres d'une sensation désagréable, et que la simple imitation de ces expressions extérieures ait quelque tendance à susciter les émotions dont elles sont les signes, il s'ensuit que, lorsque l'enfant reproduit par imitation ou sympathie l'air souriant ou sévère de sa

(1) Dugald Stewart, *op. cit.*, p. 141, note.

mère, les émotions correspondantes doivent nécessairement à quelque degré s'éveiller dans son cœur et imprimer un caractère pathétique à ces signes naturels et visibles de tendresse ou de mécontentement (1). » Si puissant que soit chez l'homme et surtout chez l'enfant l'instinct de l'imitation, si intimes que soient la liaison et la dépendance réciproque des passions de l'âme et des états du corps, on a peine à concevoir que le premier sentiment de la colère naisse ainsi dans l'âme de l'enfant de l'imitation par son visage des signes visibles de la colère d'autrui, et que ce soit ce pâle reflet d'une passion étrangère affaibli par le double intermédiaire que ses rayons traversent qui éclaire, pour l'intelligence de l'enfant, le sens d'un visage menaçant. Mais, quelle que soit la véritable explication de ce fait particulier, plus on abonderait dans celle qu'en donne Dugald Stewart, moins il en faudrait conclure avec lui que nous avons une intelligence instinctive des signes de toutes les passions, plus, au contraire, il s'ensuivrait avec rigueur que l'interprétation de la physionomie est une acquisition de l'expérience et que

(1) Dugald Stewart, *op. cit.*, p. 147.

l'œuvre de l'instinct est, non pas la compréhension du signe, mais seulement la production première de la matière du signe, en un mot, le jeu des traits du visage (1).

Si l'interprétation des signes de la physionomie

(1) M. Garnier ne transige point comme Dugald Stewart, il ne se contente même pas, comme M. Jouffroy, son maître, de penser qu'il existe une relation particulière et toute différente du rapport de causalité, de succession ou de concomitance, entre les états de l'âme et les traits du visage, et que l'homme tient de la nature une faculté spéciale pour interpréter cette relation ; il affirme que cette interprétation naturelle a pour objet premier et immédiat les gestes, les traits et les accents d'autrui, dont l'enfant devine le sens bien longtemps avant d'avoir l'expérience personnelle de ses propres passions et des cris qu'elles lui arrachent. Malheureusement il étend si loin cette puissance d'interprétation qu'il lui enlève toute créance. Quand il affirme, par exemple, que les formes, les sons et les couleurs ont une signification naturelle et naturellement comprise, qu'une branche d'arbre vert est un emblème de paix dont la *faculté interprétative* devine le sens, on est bien tenté de conclure que, si nous comprenons l'expression du visage de nos semblables de la même façon que nous interprétons les symboles usités de paix, de guerre ou de deuil et de réjouissance, c'est le travail de l'intelligence et non la force de l'instinct qui nous révèle le sens des traits que la passion dessine sur le visage de l'homme et des sons qu'elle tire de sa poitrine. Malheureusement encore, s'il s'avance plus loin que Th. Reid, Dugald Stewart et M. Jouffroy, il ne donne de son opinion aucune preuve nouvelle ou plus solide. — Voy. *La psychologie et la phrénologie comparées*, p. 143 et suiv. — *Traité des facultés*, t. II, p. 451 et suiv.

est le résultat de l'expérience, d'où vient, demande Dugald Stewart, que les enfants en comprennent le sens bien longtemps avant de comprendre celui des signes de la parole ? C'est le contraire qui devrait arriver, car il est évidemment plus facile de se rappeler le son d'un mot que les plus simples modifications de la physionomie. Et comment se fait-il, demande-t-il encore, que nous soyons plus affectés par le visage d'autrui que par ses paroles? « Un paysan qui n'a jamais entendu parler qu'une langue a autant de raison pour lier les mots *amour* ou *haine* au sentiment que chacun de ces mots exprime, que pour associer l'idée de ces affections de l'âme à leurs expressions naturelles ; et cependant les effets de ces deux espèces de signes sont bien différents (1). » La réponse à la première de ces deux questions se trouve dans la seconde : l'enfant comprend la signification des mouvements de la physionomie, au moins des plus grossiers, de ceux qui expriment certaines passions dont il peut avoir une idée, longtemps avant de comprendre les mots qui les expriment dans une

(1) Dugald Stewart, *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, t. III, p. 4. — Voyez aussi p. 140.

langue quelconque, précisément parce qu'il est plus vivement affecté par le sourire de sa mère que par le nom de l'amour maternel. Quant à la seconde, il paraît vraiment bien facile d'expliquer comment le jeu de la physionomie émeut l'enfant ou le paysan plus fortement que le bruit du discours. On en peut donner deux raisons. L'une est une loi bien connue de notre nature.

> Segnius irritant animos delapsa per aurem
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
> Ipse sibi tradit spectator.

La vue d'un homme, même d'un inconnu, rendant le dernier soupir nous émeut violemment; qui s'en étonne et s'avise de demander pourquoi nous sommes plus vivement affectés par le spectacle que par le récit de sa mort? Ce que j'entends dire, je l'oublie ; ce que je vois, je m'en souviens : le mot s'adresse davantage à la pure raison et l'image à la sensibilité. Il n'est pas surprenant que l'image soit plus expressive et plus promptement intelligible pour l'âme simple du paysan et de l'enfant. L'autre, c'est que, si les mouvements du visage ne sont pas compris instinctivement par celui qui les voit, ils sont instinctivement produits par celui

qu'agite la passion dont ils sont le symptôme. Il y a donc entre la passion et son expression par le visage un lien qui n'existe pas entre la passion et son expression par la parole. Tandis que le mot est pour une bonne part au moins arbitraire et indifférent, le signe du visage jaillit de l'âme même de celui qui souffre ou éprouve toute autre passion. Et ce lien, l'expérience personnelle apprend à chacun son existence et sa puissance. N'en est-ce pas assez pour concevoir comment le visage est plus expressif que la parole et comment l'enfant apprend de l'expérience à lire sur le premier avant d'entendre la seconde ?

On objecterait en vain que les hommes des temps et des pays les plus divers, qui ne comprennent pas la même langue, comprennent cependant ces mêmes signes des passions humaines et que l'universalité de cette intelligence ne peut s'expli quer que par son innéité. Le fait est vrai, sauf les restrictions auxquelles nous ont contraints les in certitudes et les contradictions des plus habiles, mais l'objection est sans force. Ces apparences corporelles, signes généralement compris des passions de l'âme, sont les conséquences de ces passions et des effets involontaires du moral sur le

physique, qui se produisent à peu près les mêmes chez tous les hommes, tant que la volonté ou l'habitude n'ont pas eu le temps de troubler le cours naturel des faits. D'une autre part, l'intelligence humaine est partout la même et capable partout des mêmes choses. Quoi donc de moins hypothétique que de penser que les hommes, qui ont tous les mêmes passions, qui, en conséquence de ces passions, crient, pleurent, rient, rougissent, pâlissent tous avec une égale fatalité, font tous aussi avec le temps cette même expérience de la corrélation de l'apparence corporelle et de la passion, associent tous avec facilité dans l'imagination et le souvenir l'effet et sa cause, les traits du visage et les passions de l'âme, et conçoivent celles-ci en voyant ceux-là ? La nature a fourni la chose signifiée, la même partout, les passions humaines, la matière du signe partout la même, le jeu des muscles du visage et du corps tout entier, une relation fréquente entre l'apparence du corps et l'état intérieur de l'âme, le rapport de l'effet à sa cause, elle crée enfin l'intelligence de l'homme toujours la même, avec les mêmes puissances générales. La nature fait tout cela, mais elle ne fait que cela ; elle laisse encore quelque chose à

faire après elle, très-peu de chose, mais un rien indispensable que fait seule l'intelligence humaine instruite par l'expérience de la vie, des jours, des années ou des siècles. A ce rapport de l'effet et de sa cause établi par la nature entre le visage et l'âme de l'homme, elle en ajoute un autre, celui du signe et de la chose signifiée ; elle fait du phénomène physiologique, matière toute donnée, destinée même à cet usage dans les prévisions de la nature, le signe vivant qui n'était pas encore. C'est assez que la providence ait donné à l'esprit humain sa puissance de concevoir, les occasions d'en faire usage et jusqu'à la matière toute prête de ses conceptions, sans supposer à plaisir qu'elle lui a donné encore ses conceptions toutes faites et qu'elle réalise en quelque sorte dans la raison des hommes, capable de comprendre, l'acte même de la compréhension. Réservons cette espèce de miracle perpétuel pour expliquer, si nous ne pouvons nous en rendre un autre compte, comment l'homme conçoit les vérités éternelles et nécessaires; mais, si nous ne voulons la discréditer, ne recourons pas à la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde pour lui révéler, comme un mystère sans elle impénétrable, ce que la simple associa-

tion des sensations et des images suffit à lui apprendre, la plus facile des notions de l'expérience.

L'éducation de l'homme par les choses qui l'entourent et par lui-même commence dès son berceau, avant même son éducation par ses semblables. Son plus grand maître, c'est la vie. Dès qu'il vit, dès qu'il naît, l'homme apprend; la première leçon de l'expérience est sa première douleur et son premier cri. A la seconde douleur qu'il éprouve, au second cri qu'il pousse, il est déjà plus savant qu'au premier; qui sait si ce second cri n'est pas pour lui le premier signe? Maine de Biran dit excellemment : « agir et s'apercevoir, puis se souvenir qu'on a agi, répéter le même acte avec intention, s'imiter soi-même, il n'y a pas là d'intervention mystérieuse. » Agir, c'est pour l'enfant pousser le premier cri; s'apercevoir, c'est entendre le cri qu'il pousse; se souvenir, c'est associer dans le présent le cri et la douleur, comme ils sont associés déjà dans son passé d'un jour; s'imiter soi-même, c'est pousser avec conscience et intention le même cri qu'il n'a poussé d'abord que pour satisfaire au besoin de crier. N'est-ce pas là tout le mystère? Je comprends mieux maintenant ce que je ne pouvais absolument concevoir tout à

l'heure, comment il y a beaucoup de phénomènes physiologiques, effets naturels du moral sur le physique, auxquels tous les hommes n'attachent cependant pas un sens, qui ne révèlent l'état de l'âme de celui qui en offre les apparences qu'à l'œil expérimenté du médecin, comment telles expressions du visage n'ont une signification que pour le vieillard qui a beaucoup vécu, pour le physionomiste qui a beaucoup observé. C'est que l'apparence en est moins frappante, le sentiment qui les provoque plus délicat, c'est qu'il faut pour saisir l'une et l'autre et leur rapport une expérience plus longue, une finesse d'observation dont n'est pas capable le commun des hommes et surtout impossible à l'enfant.

Il y a des signes naturels, si l'on veut dire par là qu'il y a des effets naturels, constants, nécessaires, ou seulement habituels et involontaires des passions de l'âme sur les mouvements et les états apparents du corps, dont la production ne peut être empêchée qu'avec effort par l'énergie de la volonté ou la puissance de l'habitude, et qui se manifestent également chez tous les hommes. Il y a des signes naturels, si l'on veut dire que quelques-uns de ces phénomènes corporels sont compris par

tous les hommes comme les signes révélateurs de certaines passions qui les ont causés, parce que la relation de ces effets à leurs causes est si constante et si visible, ces passions si communes, l'association des sensations ou des images si facile que l'intelligence vulgaire et l'expérience de quelques jours ou de quelques années suffisent à rappeler le fait moral qui est la cause à la vue du fait physique qui en est l'effet, c'est-à-dire à faire de l'effet sensible le signe révélateur de la cause invisible. Il y a des signes naturels, si l'on veut dire, en un mot, que le rire et les larmes sont aussi faciles ou plus faciles encore à interpréter comme signes de la joie et de la douleur que la fumée comme signe du feu qui la produit. Il n'y a pas de signes naturels, si l'on entend par là que ces effets constants du moral sur le physique, des passions sur les traits du visage, sont compris par tous les hommes en dehors de toute expérience personnelle, grâce à une révélation naturelle de leur signification, qu'ils sont compris par l'enfant de la même façon qu'ils sont produits, si l'on prétend que, tandis que tous les hommes savent de science acquise que la fumée est l'indice du feu, ils savent tous de science infuse que les sourcils

froncés sont le signe de la menace. En un mot, il n'y a pas de signes absolument naturels, mais il y a dans le corps humain, comme dans le monde extérieur et plus encore, des phénomènes que la raison de l'homme érige aisément par une courte expérience en signes des passions humaines dont ils sont le contre-coup dans les organes et l'effet visible.

On peut pousser plus loin l'observation des faits et la déduction des conséquences, on peut chercher comment le cri se transforme en parole sur les lèvres de l'enfant, comment l'homme traduit, non plus ses passions par les mouvements de son visage, mais ses pensées par ses discours, et comprend celles de ses semblables en les entendant parler ; on peut demander enfin à l'étude de la physionomie et à l'histoire de l'enfant apprenant à lire le visage de sa mère et à bégayer ses premiers mots une solution du problème de l'origine de la parole.

CHAPITRE VI.

COMMENT L'ENFANT APPREND A PARLER.

La principale raison qui fait admettre l'existence de signes naturels dont l'intelligence serait innée comme la production en est nécessaire, c'est l'impossibilité où l'on estime que se trouve l'homme ou l'enfant de créer un premier signe. C'est pour cela que les uns, déclarant l'homme incapable avec toute sa raison de fabriquer un premier mot, prétendent aussi qu'il a reçu par une révélation extérieure ou intime d'un Dieu personnel ou de la divine nature une première langue toute faite. C'est pour cela que les autres, estimant l'homme capable de créer le premier

mot articulé, à la condition qu'il ait pour modèle un signe antérieur et plus grossier, mais radicalement impuissant à inventer ce signe antérieur à tous les autres, proclament l'existence de signes naturels, naturellement produits et compris.

Il faut bien admettre, en effet, que ce qui est ou ce qui est nécessaire à l'existence de l'homme d'une part, et de l'autre ce qu'il est impossible à l'homme d'avoir fait, doit être l'œuvre d'un Dieu ou de la nature que l'homme reçoit toute faite du ciel ou de son instinct. Mais il ne faut pas se tromper sur ce qui est nécessaire et sur ce qui est impossible.

Ce qui est impossible à l'homme, c'est de produire avec intention un cri quand il souffre, s'il ne l'a poussé une première fois sans intention ni conscience. Ce qui est nécessaire, c'est donc que la nature force l'homme par l'instinct dont elle l'a doué à crier quand il souffre, ou à rire quand il est joyeux ; et nous voyons, en effet, qu'il en est ainsi, et que la volonté a peine à réprimer ces élans spontanés de la nature humaine. Mais ce qui n'est pas nécessaire, c'est que l'homme ait reçu de la même manière la science de la signification de ces cris et autres phénomènes corpo-

rels. Ce qui n'est pas impossible, c'est que l'intelligence de l'homme, instruite seulement par l'expérience, et sans faculté ni révélation spéciales, fasse de ces phénomènes les signes indicateurs des passions qui les provoquent. Or, s'il n'est pas au-dessus des forces de la raison humaine, même dans la faiblesse de sa première enfance, d'ériger en signes véritables des passions de l'âme la matière que la nature lui a si bien préparée dans les cris, le rire, les larmes et autres effets physiques de ces passions, encore moins est-il impossible à cette raison déjà plus habile, aidée d'une expérience plus longue et disposant de ces premiers signes, d'en former de moins grossiers et de remplacer le cri par la parole.

Le cri inarticulé, poussé sans conscience et sans intention, c'est la matière du premier signe qui ne mérite ce nom que le jour où l'enfant le pousse avec une intention vague et une conscience obscure de ce qu'il signifie. Ce premier signe, le cri compris de celui qui le pousse, c'est à son tour la matière du premier mot. Le cri, c'est déjà la voix humaine; quand il sort de la poitrine de l'enfant dans le martyre de sa première douleur, ce n'est qu'un bruit discordant et indéfinissable,

mais on y reconnaît déjà le timbre de la voix. Déjà l'oreille y distingue les divers sons qui seront tout à l'heure les éléments de la parole, les voyelles et les tons variés qui deviendront les intonations de l'orateur et du musicien. Enfin les mouvements involontaires des joues, de la langue et des lèvres y introduisent déjà les premiers rudiments d'une articulation grossière et maladroite, quelques consonnes incohérentes et mal accusées. Le cri de l'enfant, c'est la matière de toutes les langues, matière ductile qu'assoupliront, jetteront dans le moule et frapperont au coin des pays et des âges l'expérience, la raison et la volonté. La première intelligence de ce premier signe de la douleur, c'est la raison de l'homme émergeant pour la première fois de ses organes, qui vivifiera peu à peu ces matériaux insignifiants par eux-mêmes, y ajoutera le sens comme une âme, fera passer sur les lèvres la pensée, attachera aux idées les mots qui les porteront comme des ailes jusqu'à l'oreille et à l'esprit des autres hommes.

Personne ne peut reconstruire le passé, assister, même par induction, à la formation du premier langage et nous raconter, comme au retour d'un

voyage au paradis terrestre, comment l'homme a parlé pour la première fois; mais nous pouvons observer tous les jours comment un homme commence à parler. L'enfant a bien plus de part qu'on ne pense au langage qu'on lui enseigne; il en est à moitié l'inventeur, quand on croit le lui donner tout fait. Voyez-le, quand l'organe de la parole encore embarrassé n'obéit pas à sa faible volonté; déjà cependant il est capable de moduler quelques voix et d'articuler quelques consonnes que forment au hasard les mouvements mal réglés de ses lèvres et de sa langue. Il est à ce moment critique et charmant où il va entrer en possession du gouvernement de ses organes et manifester ses petites passions par d'autres signes que par des cris. Vous croyez que c'est réellement sa mère qui lui apprend le premier signe articulé, le premier mot ayant un sens; détrompez-vous, c'est l'enfant qui donne la première leçon, c'est la mère qui la reçoit. Le premier mot qu'il prononce et auquel il attache un sens n'est pas un mot de la langue maternelle qu'il tienne de sa nourrice; c'est lui qui en fabrique la matière informe, c'est lui qui y attache un sens; c'est un mot de sa langue à lui, et sa nourrice apprend de lui cette langue avant de lui

enseigner la sienne. Cette langue de l'enfant, bien pauvre, dont le vocabulaire se compose de quelques sons, de cris modulés, de monosyllabes à peine articulés, et qui se passe de grammaire, c'est l'instrument dont se servira la mère pour lui faire comprendre et accepter la langue savante de son pays et de son siècle. Qui donc n'a pas entendu raconter à sa mère, s'il a eu le bonheur de la connaître et d'écouter d'elle l'histoire de son enfance, qu'il désignait telle chose par tel son, tel autre objet par telle autre articulation n'ayant aucun rapport avec le terme de la langue vulgaire? Chaque père ou mère pourrait dresser le vocabulaire enfantin de chacun des siens et reconnaître que la langue à l'usage des enfants a changé dans sa famille autant de fois qu'elle a compté de nouveaux membres, que cette langue, inintelligible pour les étrangers, les grands l'ont reçue du plus petit, et ont commencé à la parler pour lui enseigner, grâce à elle, à parler la leur.

C'est là un fait remarquable et singulièrement instructif, que le psychologue, tout occupé d'étudier l'homme parvenu à sa maturité, laisse passer inaperçu dans les ténèbres à la fois si obscures et si lumineuses de la première enfance, mais que ne

saurait nier le père qui épie d'un œil aimant et curieux, dans un autre lui-même, le développement progressif de l'intelligence humaine. Rousseau, qui avait dans son Émile une occasion si naturelle de le constater et de le décrire, passe légèrement sur ce moment critique de l'enfantement de la parole; c'est que la froide conception d'un Émile abstrait ne pouvait rien révéler au pédagogue; il aurait fallu que le père allât chercher la vérité et la vie enfouies de ses mains à l'hospice des Enfants trouvés. Pourtant ce père dénaturé, ce philosophe ami de l'hypothèse, a eu par moment la divination de l'enfance. « L'enfant, dit-il, dans le traité où l'on s'attend le moins à rencontrer un tel sujet et une telle doctrine, l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer et par conséquent plus de choses à dire à la mère que la mère à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage (1). » Mais cette déduction imprévue d'un principe au moins douteux est de peu de valeur, sous la plume d'un écrivain dont la doc-

(1) J. J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes.*

trine est si ondoyante et si contradictoire, à qui, dans le même discours, « la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole », et qui affirme ailleurs que « la parole, étant la première institution sociale, ne doit sa forme qu'à des causes naturelles » (1). Ce fait significatif n'a pas échappé à la sagacité de Maine de Biran, mais il ne l'a pas assez mis en lumière et ne l'a point dégagé des hypothèses systématiques au milieu desquelles il le noie (2). Il a été observé dans des conditions un peu différentes par plusieurs voyageurs ou missionnaires. « La pureté et l'harmonie du langage, dit le voyageur Robert Moffat, parlant de certaines peuplades de l'Afrique du sud, sont maintenues par les assemblées, les fêtes et les cérémonies, par les chansons et les fréquents rapports des naturels entre eux. Pour les habitants isolés du désert, il n'en est pas de même. Souvent tous ceux qui peuvent porter un fardeau s'absentent pour plusieurs semaines en laissant les enfants à la garde de deux ou trois vieillards. Ces enfants livrés à eux-mêmes, et dont une partie commençait à

(1) J. J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues.*

(2) Maine de Biran, *Examen critique des opinions de M. de Bonald. — Origine du langage*, Œuvres inédites, t. III, p. 259.

peine à parler, s'habituent à un langage à eux. Les mieux parlant se mettent à la portée des moins précoces, et ainsi de cette nouvelle Babel sort un dialecte de mots bâtards, et dans le cours d'une seule génération le caractère tout entier de la langue est changé. » M. Fréd. Baudry, à qui est emprunté cet extrait et qui paraît être l'un des plus fervents adeptes des idées de M. Max Müller et surtout de M. Renan, ne peut s'empêcher de reconnaître que « beaucoup de faits de cette sorte étudiés avec soin éclaireraient sans doute d'un jour nouveau les origines du langage, mais que ce n'est point de ce côté que la plupart des savants ont cherché la lumière (1). »

S'agit-il pour l'enfant d'apprendre la langue maternelle, il y met encore plus d'invention qu'il ne semble. On dirait qu'il n'a qu'à répéter en balbutiant les mots les plus simples que sa nourrice et son entourage prononcent à l'envi comme des modèles à ses oreilles, en indiquant à ses yeux l'objet ou la personne que ces mots désignent. Son travail est bien autre, et son mérite bien plus

(1) Frédéric Baudry, *De la science du langage et de son état actuel*, extrait de la *Revue archéologique*. Paris, 1864.

grand. Rien n'est plus facile pour nous, hommes, qui disposons déjà d'une langue parfaite, que d'apprendre une autre langue. Rien n'exige moins d'invention que ce rôle d'écolier : de la docilité, de la mémoire, de l'attention y suffisent. Nous écoutons un maître ou nous ouvrons un dictionnaire qui nous parlent tous les deux dans notre langue: *maison*, disent-ils, c'est en grec οἶκος et *domus* en latin, ou bien au contraire *Haus* et *House* sont en français *maison*. L'explication est si claire, la chose si simple, nous savons déjà si bien le sens du mot *maison* et la nature de la relation qui existe entre ce signe et la chose signifiée, que nous n'avons à faire pour comprendre aucun effort ; il suffit de voir ou d'entendre. La chose est déjà moins facile et l'effort plus grand, si nous sommes placés dans d'autres conditions. Jetés au milieu d'un peuple dont nous ignorons absolument la langue et qui ignore aussi complétement la nôtre, sans interprète et sans dictionnaire, nous avons dans l'esprit assez de ressources pour comprendre et apprendre peu à peu cette langue inconnue. Mais c'est à la condition de développer une plus grande activité d'intelligence, de deviner le sens des mots sans autre maître que la nécessité. Cette divina-

9.

tion, c'est une véritable invention, où nous sommes aidés par la possession d'une langue qui, même sans analogie avec celle que nous avons à apprendre, n'en est pas moins comme elle un système de signes vocaux, par la vue des circonstances semblables au milieu desquelles l'étranger articule et répète le même son, enfin par la possession de la langue universelle des signes physiologiques et par la pantomime.

Si l'homme en pleine possession d'une langue parfaite et nécessairement semblable à toute autre par cela seul que c'est une langue, si différente d'ailleurs qu'elle en puisse être, met beaucoup du sien et invente réellement quelque chose quand il attache le sens à un mot qui n'était jusque-là qu'une voix sonore, que devrons-nous dire de l'enfant qui, privé de ces ressources, apprend la langue de sa mère? Il se l'approprie, il la fait sienne, et elle est sienne en effet, car c'est lui qui ajoute à chaque bruit modulé à son oreille le sens qu'il devine. La seule chose qu'il n'invente pas dans cette langue en se l'appropriant, c'est le son, c'est le bruit déterminé de la voix, c'est le matériel de la langue.

Quand je lis dans les ouvrages de quelques phi-

lologues contemporains que l'homme parle nécessairement sa pensée, qu'il naît parlant comme il naît pensant, que la pensée et la parole sont deux phénomènes corrélatifs et inséparables, ou mieux un seul phénomène à deux faces, l'une intelligible, l'autre sensible, mon esprit s'applique avec plus d'attention que jamais à surprendre chez l'enfant qui vient de naître et qui va penser la moindre preuve de cette affirmation, et ne trouve rien qui ne lui soit défavorable. Si l'homme ne peut inventer une première langue, et si cependant il naît parlant comme il naît pensant, pourquoi, la nature humaine étant partout la même, l'enfant qui commence à penser ne commence-t-il pas aussi à parler naturellement la langue naturelle? Les partisans d'une langue révélée extérieurement ont la ressource d'invoquer le miracle de Babel; mais ceux qui prétendent que la parole est l'expression naturelle et nécessaire de la pensée, n'expliquent pas comment l'art a pu remplacer la nature dans l'histoire du langage, au point que l'enfant même n'offre pas le moindre vestige d'une langue naturelle, tandis que la nature est demeurée pour tout le reste avec toute sa force, suscite dans l'âme de l'enfant les mêmes passions et pro-

voque sur son visage et dans ses organes les mêmes effets nécessaires de ces passions de l'âme.

Les philologues répondent que la nature force l'homme à parler sa pensée dans une langue, mais en lui laissant la latitude de la parler dans une langue quelconque, de telle sorte que trois, quatre ou cent langues primitives sont possibles aussi bien qu'une seule. Est-ce que la nature agit jamais ainsi avec l'indécision du potier :

> Currente rota cur urceus exit ?

Ce qui est remarquable dans les œuvres de la nature, c'est la précision de ses instincts et la minutieuse détermination du but auquel ils poussent l'animal. L'oiseau n'a pas l'instinct de faire un nid, mais un tel nid, de chanter, mais de chanter telle chanson ; l'abeille n'est pas poussée par la nature à construire une cellule, mais une cellule hexagonale; l'homme lui-même n'est pas contraint par elle à exprimer sa joie par un mouvement quelconque de son corps, par quelque contraction indéterminée de son visage, mais par tel mouvement et telle contraction, le rire, et sa douleur par les larmes. S'il parle naturellement dans une

langue, ce doit être dans une telle langue, si grossière que l'on voudra. Comment, si l'on suppose que les langues sont sorties toutes faites du «moule de l'esprit humain», comment, ce moule étant le même, en peut-il sortir plusieurs langues différentes et irréductibles? Ou il y a plusieurs esprits humains, l'esprit humain sémite, l'esprit humain indo-européen et quelques autres encore; et l'on conçoit alors que chacun de ces esprits humains puisse engendrer dans un moule spécial l'organisme d'une langue spéciale. Ou bien il n'y a qu'un seul esprit humain, et la profonde différence que signalent les philologues entre les langues aryennes et sémitiques prouverait qu'elles ne sont pas fatalement issues de l'universelle nature humaine. Or la première hypothèse renferme une conclusion bien grave, et c'est pour la philologie prendre beaucoup sur elle que de trancher négativement la question pendante de l'unité de l'espèce humaine, sans autre base que la science nécessairement imparfaite des langues connues, qui ne sont peut-être pas toutes les langues éteintes, et sans souci des arguments considérables et contraires de l'anatomie et de la physiologie.

Pour prouver que le langage de la parole n'est

de l'esprit dont on sait le mieux l'existence et le jeu, par l'expérience, le raisonnement, la mémoire, s'entr'aidant et multipliant leurs forces. Il arrivera souvent que le fait extraordinaire perdra son caractère merveilleux et deviendra vulgaire, tel prophète ne sera plus qu'un insensé, le possédé qu'un malade, l'extase se résoudra dans une erreur de l'imagination et la divination dans le rêve. Si cette règle est sage, il est sage aussi de chercher si l'intelligence que nous possédons de la vertu significative des traits du visage, des larmes, du rire, de la pâleur et autres phénomènes physiologiques, ne peut absolument s'expliquer par les ressources vulgaires de l'esprit humain, par l'expérience des sens, celle de la conscience, par l'induction la plus facile ou la plus humble fonction de la mémoire. Si toutes les ressources ordinaires de l'esprit humain, sa perspicacité incontestable et ses procédés les plus communs ne suffisaient pas pour expliquer cette compréhension prompte et universelle des signes de la physionomie, du rire ou des larmes, alors, mais alors seulement il ne faudrait plus se refuser à croire que cette intelligence est le fait d'une révélation naturelle, qu'il existe entre le signe et la chose

parler ainsi naturellement serait concevoir instinctivement les mêmes idées que conçoit celui qui parle en l'entendant parler (1). Ceux qui affirment que l'homme parle naturellement sa pensée prétendront-ils aussi que l'homme comprend naturellement la parole d'autrui? On a pu le dire avec plus de vraisemblance que de vérité des signes de la physionomie; personne, ni philologue, ni philosophe, ne l'a dit expressément d'une langue quelconque. Or parler sa pensée n'est rien, le tout est de comprendre naturellement la parole des autres. Le premier pourrait n'être qu'un besoin, le second serait vraiment une faculté spéciale, une science

(1) Philologues et même philosophes semblent croire que la production de la matière du signe soit tout et que l'interprétation de la lettre ne soit rien. Ainsi M. Jouffroy lui-même, qui a cependant proclamé si haut que tout signe suppose une intelligence qui le comprenne, définit la *faculté expressive* qu'il range au nombre des capacités irréductibles de l'âme humaine, *le pouvoir que nous avons de traduire au dehors par des signes ce qui se passe en nous et de nous mettre par là en communication avec nos semblables*. Il n'y a que M. Garnier qui ait bien compris que le propre d'une telle faculté doive être l'interprétation et non la production des signes, c'est pourquoi il l'appelle *faculté interprétative* et renvoie la production des signes à ce qu'il nomme la *faculté motrice*. — Voy. *La physiologie et la phrénologie comparées*, p. 142 et suiv.

infuse. Où est la preuve, où est la vraisemblance que l'homme comprenne instinctivement une langue quelconque ou seulement ses radicaux? C'est en vain que l'on proclamera que la parole est le vêtement indispensable de la pensée, si l'on n'admet et ne prouve que ce vêtement est transparent pour toutes les intelligences de même famille, et que la pensée est aussi nécessairement comprise par l'auditeur de la parole que parlée par le penseur. D'ingénieux philologues ont pu chercher dans les interjections, les cris, les gémissements, dans tous les bruits vocaux arrachés à l'homme par l'état de son âme, la matière et comme l'étymologie physiologique des premiers mots (1), et il n'est pas interdit de les suivre avec prudence dans cette aventure; on a pu dire même qu'il y a toujours une raison pour laquelle une certaine racine a été attachée à l'idée d'un certain objet; mais, en ajoutant que ce lien n'est pas plus nécessaire qu'arbitraire, on reconnaît qu'il n'y a point de mot dont l'homme ait une intelligence naturelle.

(1) Une des tentatives les plus savantes en ce genre est celle de M. Chavée dans sa *Lexiologie indo-européenne*. Paris, Franck, 1849.

Nos plus vieux ancêtres, les plus voisins du berceau du monde ou de l'humanité, qui ne parlaient, dit-on, que par monosyllabes, ne comprenaient pas plus instinctivement le sens de ces embryons de toutes les langues, que nous n'entendons aujourd'hui, à moins de l'avoir appris, celui de nos mots longs d'une toise.

CHAPITRE VII.

DE L'UNION DE LA PENSÉE ET DE LA PAROLE.

S'il est vrai qu'un signe n'existe qu'autant qu'une intelligence en comprend la signification, s'il est vrai qu'une langue ne saurait être appelée légitimement naturelle qu'autant que les mots en seraient non-seulement proférés naturellement, mais encore et surtout naturellement compris par l'auditeur, il serait dupe d'un véritable quiproquo, celui qui croirait avoir démontré que la parole est aussi naturelle à l'homme que la pensée, parce qu'il aurait établi que l'homme ne peut penser sans prononcer en même temps qu'il pense

quelques sons articulés. Il lui resterait encore à prouver que l'intelligence de ces sons est aussi naturelle chez l'auditeur que l'articulation chez le penseur. Or, non-seulement personne n'a établi ni ne peut établir ce point essentiel, mais personne même n'a bien prouvé, si insuffisant que fût le fait pour qu'on en tirât de si graves conséquences, que l'homme ne pense jamais sans parler sa pensée. C'est là un vieil adage que l'on répète sur la foi des apparences, et qui aurait besoin du contrôle et du commentaire d'une observation attentive et sans prévention.

Que nous parlions toujours notre pensée, nous, hommes faits et complets, maniant depuis longtemps une langue riche et souple, cela est bien possible; au moins ne serait-ce qu'un fait dont il resterait à trouver l'origine et l'explication. Cette étroite union que nous observons sur nous-mêmes entre la pensée et la parole, est-elle l'effet d'une nécessité absolue ou seulement le résultat d'une habitude d'autant plus invétérée qu'elle est plus commode? Il serait bon même d'analyser le fait de plus près et de se demander si le lien qui unit la parole à la pensée est tellement originel et indissoluble que la pensée ne puisse naître dans une in-

telligence humaine et subsister aujourd'hui même dans mon esprit sans le soutien de la parole.

Les signes, surtout ceux de la parole et de l'écriture, si visiblement utiles au commerce des hommes, ne servent pas seulement de moyen de communication entre deux intelligences, dont l'une produit le signe et l'autre le comprend. L'essence définie du signe n'exige pas nécessairement le concours de deux intelligences; une seule suffit, soit qu'elle comprenne le signe qu'elle ne fait pas, soit qu'elle fasse avec connaissance un signe incompris.

L'éclair est le signe du tonnerre pour toute intelligence qui, ayant remarqué que l'éclair précède le tonnerre, s'attend, en voyant le feu du ciel, à en entendre bientôt le fracas. Au contraire, les cris sont le signe de la douleur ; mais il n'est pas nécessaire qu'un autre homme entende et comprenne les cris que je pousse; ils sont déjà signes de la douleur pour moi qui les pousse avec l'intention de faire connaître mon état et d'apitoyer mes semblables, fussent-ils poussés dans le désert. Et, lorsqu'un de mes semblables entend ces cris et vient à mon secours, le phénomène est

double, car le signe compris par deux intelligences joue deux fois son rôle de signe.

Servir d'intermédiaire entre deux esprits, aider à l'échange de leurs pensées, est certainement l'usage le plus important de la parole et de l'écriture, mais elles ont encore une autre utilité. Lorsque j'écris, non point une lettre qui doive porter ma pensée à quelque destinataire, non pas un livre qui puisse tomber sous les yeux de quelque lecteur, mais seulement quelques notes qui ne seront lues que par moi, les caractères que je trace ont pour but de me rappeler un jour à moi-même ma pensée fugitive d'aujourd'hui. Ou même, sans être si prévoyant de l'avenir et si désireux de conserver ce que j'ai pu penser dans un moment donné, j'écris pour fixer plus facilement ma pensée sur l'objet qui m'occupe, ou pour la rendre plus claire et plus précise en lui donnant une forme.

Un tel usage des signes de l'écriture n'est pas celui de tous les hommes et de tous les instants, mais il est très-remarquable et très-instructif. Or, ce que tout le monde ne fait pas avec l'écriture, tout le monde le fait avec la parole; ce qu'on ne fait que rarement avec le papier, on le fait souvent avec

les lèvres, pourvu que l'objet de notre pensée ait quelque importance ou nous préoccupe fortement. Il n'est personne qui, seul dans sa chambre ou à la promenade, n'exprime quelquefois tout haut par des sons articulés, capables de frapper une oreille étrangère, sa pensée intérieure, soit avec intention dans le but d'en mieux saisir la valeur ou suivre le cours, soit pour ouvrir une plus libre issue à quelque mauvaise humeur dont l'âme se purge en la répandant en paroles. Ainsi voyons-nous dans les rues, soit des poëtes qui se récitent leurs vers, soit des orateurs qui préparent leurs improvisations, soit de bonnes gens qui réfléchissent tout haut sur la température ou sur leurs affaires. De ceux qui n'ont pas ce besoin ou cette habitude d'exprimer en paroles vibrant dans l'air leurs pensées intimes, il n'en est point qui ne se surprennent, au moins de temps à autre, remuant les lèvres sans produire aucun son, ou faisant de la tête ou du bras un geste expressif. Supposons même un homme assez maître de ces organes, pour que, quelque passion qui l'agite au dedans, son visage reste impassible, son corps immobile, ses lèvres muettes, celui-là ne niera pas qu'il ne lui arrive souvent de parler intérieu-

rement sa pensée. Dans ce cas, la partie physique de la parole, le bruit seul manque, mais l'élément logique, précieux, seul essentiel, existe et remplit son rôle dans ce silence. Le signe, la parole, n'est que pensée comme l'idée elle-même qu'elle représente, mais c'est encore assez pour qu'elle la représente. Lorsque sur le théâtre, un personnage, seul en scène, entretient le public dans ce qu'on appelle un monologue de ses pensées ou de ses passions, cela ne nous choque pas comme une invraisemblance, parce que tout ce que récite à haute voix ce personnage fictif, l'homme réel et vivant, non-seulement le penserait, mais pourrait bien le formuler, le parler tout bas, se le réciter mentalement à lui-même.

La seule invraisemblance, que le théâtre rend nécessaire, c'est le bruit du discours qui serait muet dans la réalité; bien moindre invraisemblance, à coup sûr, que la forme du vers dans laquelle le poëte enferme la pensée des pâtres et des rois.

Tous ceux qui ont appris sur le tard une langue étrangère savent combien il est difficile de ne pas semer ses discours d'idiotismes propres à la langue maternelle. La raison en est, qu'à moins

d'une très-grande habitude de l'idiome étranger, nous pensons dans notre langue et traduisons ensuite, comme un écolier qui fait un thème, notre pensée, formulée mentalement en français, dans la langue anglaise ou allemande. On ne parle réellement bien et sans gallicisme une langue étrangère, que lorsqu'on est parvenu à penser dans cette langue. En un mot, le plus souvent nous parlons notre pensée, c'est-à-dire nous l'exprimons pour notre propre usage avec les mots pensés de notre idiome familier, comme si nous voulions la faire connaître à autrui, avec cette seule différence que cette parole mentale ne fait aucun bruit et expire en quelque sorte sur les lèvres.

C'est un phénomène analogue à celui de l'imagination, lorsque, non contents de penser aux personnes ou aux choses dont on nous parle ou dont nous lisons la description, nous voyons avec des traits et des couleurs ces choses et ces personnes dans un tableau intérieur qui n'est pas même celui de notre rétine. Cette représentation est un fait si positif, que, si nous venons ensuite à voir de nos yeux ces personnes ou ces choses elles-mêmes, nous nous écrions souvent : « ce

n'est pas ainsi que je me les représentais ; » ou au contraire : « elles ressemblent bien à l'image que je m'en étais faite » ; et nous croyons les reconnaître comme si nous les connaissions déjà, ou trouvons étonnant que la réalité ne ressemble pas à notre peinture. La parole mentale est également si positive qu'elle est suppliante ou courroucée, qu'elle a son timbre et ses intonations comme la parole réelle et extérieure, et peut dominer le bruit de celle-ci dans l'hallucination.

Il est donc constant que la parole, si l'on en sépare l'émission du son, utile seulement pour frapper l'oreille étrangère et éveiller dans l'intelligence qui le perçoit la même idée que conçoit la nôtre, est ordinairement unie à la pensée. L'est-elle toujours inséparablement et faut-il en conclure que nous ne pouvons pas ne pas parler intérieurement notre pensée, qu'une idée ne peut exister dans notre esprit sans qu'elle soit ainsi représentée par un signe mental dans une langue quelconque? On ne peut nier l'union étroite et habituelle de la pensée solitaire, de la méditation par exemple, et de la parole mentale, ni l'utilité de cette expression intérieure de la pensée pour celui-là même qui pense ; mais, à moins de produire de nouveaux

faits, on ne peut affirmer que cette parole intérieure soit nécessaire et continuelle. Que l'homme ne puisse penser sans parler, cette affirmation n'est peut-être qu'une erreur aussi spécieuse mais aussi forte que le fameux aphorisme de Condillac : une science n'est qu'une langue bien faite. De même que la science est d'autant plus facile et fait d'autant plus de progrès que la langue dont elle se sert est plus parfaite, de même une pensée individuelle est d'autant plus nette et plus précise que l'expression verbale en est plus claire et mieux déterminée; mais la langue ne fait pas la science, le mot ne fait pas l'idée, la lettre n'est pas l'esprit.

Cependant, si l'on pouvait établir comme un fait que la parole, même rudimentaire, accompagne toujours la pensée, cette indissoluble union constituerait une forte présomption en faveur de la nécessité du signe comme condition de l'existence de l'idée. Mais ce fait établi n'en serait pas encore une preuve suffisante, et il est loin d'être établi. Supposons que jamais l'homme ne pense sans exprimer sa pensée par des paroles mentales; pour en conclure que c'est l'effet de la nécessité, il faudrait avoir prouvé que ce n'est pas celui de l'habitude. Parler, parler mentalement surtout est

si facile pour l'homme qui possède le maniement parfait d'une langue parfaite ; s'exprimer ainsi à soi-même sa propre pensée est si commode pour la concevoir nettement, la développer à loisir et la suivre sans distraction à travers les phases du raisonnement ; s'en faire l'auditeur est un si bon moyen pour s'en faire le juge, que nous pouvons fort bien et fort légitimement user sans cesse, à tout propos et pour les choses les plus frivoles, de cette représentation sensible de notre pensée. Rien ne ressemble à la nature comme l'habitude ; il y a bien des raisons de croire que cette représentation constante de notre pensée par la parole mourant en deçà des lèvres n'est autre chose qu'une habitude.

Cette nécessité de parler ma pensée, si impérieuse qu'elle soit, ne l'est pas cependant à tel point que je ne puisse me surprendre dans de certains moments et dans de certaines conditions où l'obligation est au moins plus lâche. Les mystiques prétendent volontiers qu'il est permis aux âmes saintes de se comprendre entre elles sans se parler, de se communiquer leurs pensées sans l'intermédiaire du langage ; ainsi madame Guyon conversait, sans mot dire, avec son directeur. Ils

prétendent aussi que la meilleure prière n'est pas celle qui récite à haute voix des formules toutes faites, qui s'énonce dans un langage précis, fût-il original et profondément senti : c'est celle, disent-ils, où l'âme pense, prie sans parole, ni physique, ni mentale. La première prétention est manifestement déraisonnable et je ne juge pas si la patenôtre est meilleure que l'extase ou si l'oraison formulée vaut moins que le pur et muet amour de Dieu ; mais je reconnais dans l'extase, sinon un état réel de l'âme, au moins le type exagéré de certains états où le besoin de parler sa pensée se relâche assez dans l'esprit le moins mystique pour qu'il puisse penser sans faire un monologue intérieur, pour qu'il puisse rêver sans que sa rêverie soit enfermée dans les entraves rigides des mots. Je sais que dans la rêverie la pensée manque de précision et de clarté, mais manque-t-elle pour cela d'essor et de vivacité ? Je sais qu'elle s'attache volontiers à des signes d'une autre espèce que la parole, qu'elle peint et efface les tableaux de ses fantaisies ; mais c'est la meilleure preuve que les mots, trop lents et trop inflexibles pour se prêter à ses caprices, n'enchaînent pas nécessairement la pensée du rêveur. On dira peut-être que les mots

sans suite, sans liaison grammaticale, se succèdent néanmoins dans l'esprit, à peine entendus de lui, et suffisent, comme de frêles jalons épars et en désordre, à soutenir le fil léger de la rêverie. Prenons donc quelque autre fait où la pensée soit nettement déterminée et existe manifestement dans l'esprit sans le soutien du mot.

A qui n'est-il pas arrivé fréquemment de s'arrêter au milieu d'un discours commencé, faute de trouver le mot qui désigne la chose conçue par l'esprit? L'esprit la conçoit donc, puisqu'il cherche le mot qui la désigne, et la conçoit avec netteté, puisqu'il repousse les autres mots que la mémoire lui offre, comme des représentations infidèles de son idée précise. Le même fait se produit encore dans des conditions différentes, mais également révélatrices. Il est bien vrai de dire que les pensées gagnent en précision et en clarté à être exprimées par la parole ; jamais on ne sait si bien ce que l'on pense que quand on a jeté sa pensée sur le papier ou quand on l'a énoncée devant quelque auditeur, car alors elle a pris, comme on dit très-justement, un corps. Il nous arrive très-souvent, en effet, de croire que nous concevons avec netteté une certaine somme d'idées, leurs relations,

leurs conséquences, et nous sommes tout surpris, quand nous prenons la plume ou la parole, de les sentir se confondre et s'évanouir : ce n'est plus comme tout à l'heure le mot qui nous échappe, c'est l'idée qui ne se laisse plus saisir et enfermer dans un corps. Mais il n'en est pas toujours ainsi : ce n'est pas toujours la clarté et la détermination de la forme qui donnent à la pensée sa rigueur et sa précision ; quelquefois c'est la forme qui reçoit l'éclat et la force de la lumière et de la vigueur de la pensée :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Comment croire que l'idée ne précède jamais dans l'esprit le mot qui la désigne ? Elle existe alors sans le signe, puisqu'elle existe avant lui, puisqu'elle l'appelle, puisqu'elle reçoit de lui la lumière ou la lui donne.

Les rapports de la parole et de la pensée sont une source inépuisable d'observations instructives, soit qu'on cherche dans la parole les éléments, les lois, les caractères de la pensée, ce que font les grammairiens et les philologues, soit qu'on étudie comment s'appellent les idées et les mots. C'est

un fait constant que tous les hommes n'ont pas la même facilité de parole, que ceux qui s'expriment avec le plus de volubilité, qui ont toujours comme à leur service tout le vocabulaire, ne sont pas ceux dont les discours sont les plus remplis. Souvent ces parleurs, même les plus aimables, ne sont que des esprits médiocres, et le nombre des idées qu'ils expriment n'est pas en proportion de celui de leurs paroles. Au contraire, des esprits distingués, prompts et habiles à concevoir, sont lents et maladroits à exprimer ce qu'ils conçoivent; pour eux la pensée est docile et le mot rebelle. D'où vient cette différence et cette bizarrerie? Si le mot et l'idée, la parole et la pensée sont inséparables, la facilité de l'élocution devrait mieux s'accorder avec la promptitude à concevoir. Beaucoup de causes très-différentes concourent certainement à la facilité ou à la difficulté de la parole: le caractère, l'exercice, le besoin d'expansion, la docilité ou la paresse de la mémoire qui offre spontanément toutes les richesses du vocabulaire ou ne se laisse arracher qu'avec effort les termes les plus usuels, l'ardeur d'un esprit primesautier, vif à la riposte, ou la timidité d'une intelligence réfléchie qui ne trouve, comme Rousseau, la réponse qu'il

fallait faire que juste au moment où il n'est plus temps. Mais entre toutes il en est une particulièrement importante. Il y a des gens à l'esprit desquels l'idée du signe se présente avant l'idée de la chose signifiée ; il y en a d'autres à qui les signes ne s'offrent qu'après l'idée même de la chose : les uns pensent leur parole et les autres parlent leur pensée. Il est manifeste en effet, à entendre certains parleurs intarissables, que chez eux les mots appellent les mots et que les idées ne viennent qu'à la suite, tandis que chez d'autres, orateurs pénibles, la parole ne vient que longtemps appelée et comme contrainte par la pensée. C'est la perfection quand le mot ne précède jamais l'idée, mais ne tarde jamais à la suivre.

L'homme que chacun de nous peut observer en lui-même ne pense jamais mieux que quand il parle, il parle dès que l'assouplissement de l'organe vocal et une expérience suffisante de la vie lui permettent de parler, enfin, dès qu'il a commencé de parler, il pense rarement sans parler mentalement sa pensée, voilà les faits ; mais cette union et comme cette fusion de la pensée et de la parole n'est chez l'homme fait qu'une habitude acquise et invétérée. Si l'observation de l'homme et de

l'enfant ne suffisaient pas à le démontrer, le sourd-muet serait la preuve vivante que la parole, toute prête qu'elle est à naître sur les lèvres de l'enfant et à servir de corps à la pensée, n'en est pourtant ni contemporaine, ni inséparable.

CHAPITRE VIII.

LE SOURD-MUET.

Le sourd-muet est condamné sans doute à ne jamais atteindre le complet développement d'un esprit muni de tous nos organes et de toutes les conditions de la parole ; mais faut-il donc le rayer de la liste des êtres qui pensent ? Ils semblent avoir oublié qu'il existe des sourds-muets sur la terre, ceux qui affirment que la parole est d'institution naturelle, que l'homme a parlé dans l'histoire dès qu'il a pensé, que dans le présent il parle sa pensée toutes les fois qu'il pense, qu'il n'y a pas de pensée sans parole ; ils ne peuvent au

moins refuser d'apporter à cette affirmation absolue une restriction indispensable, à savoir que l'homme parle naturellement et nécessairement sa pensée, à moins qu'il ne soit, par une nécessité plus impérieuse encore de la nature, dans l'impossibilité physique de la parler.

Tout le monde sait que ces malheureux qu'on appelle sourds-muets, à moins d'être en même temps des idiots, ne sont que des sourds, des sourds qui ne parlent pas, mais dont le silence n'est pas le vrai mutisme. Le vrai muet, c'est le poisson incapable même du cri ; c'est la brute qui rugit ou mugit, chante ou croasse, incapable d'articuler un son ; c'est l'oiseau même capable de répéter nos paroles, mais incapable, faute de raison, d'y attacher un sens ; c'est l'infirme dont l'instrument de la parole est défectueux et qui ressemble sous ce rapport à la bête qui gémit ; c'est l'idiot enfin que sa raison imbécile rapproche du perroquet bavard, ce n'est pas le sourd. Celui-là n'est que sourd, son oreille seule lui fait défaut, mais sa langue, ses lèvres, son gosier, ses poumons, l'organe entier de la voix et de la parole est capable de fonctionner à merveille ; sa raison est en-

tière, il parlerait, il serait éloquent, si seulement il pouvait entendre.

C'est ce que prouvent, si toutefois la preuve est nécessaire, les progrès faits depuis plusieurs années dans l'éducation des sourds-muets, et qui leur permettent de faire usage de l'instrument vocal que leur surdité native rendait inutile. Aujourd'hui les muets parlent et sans miracle, il suffit pour cela qu'ils saisissent avec les yeux les mouvements de la langue et des lèvres de celui qui parle, pour les reproduire ensuite en poussant le son hors de leur poitrine, au lieu d'en saisir avec les oreilles la voix modulée.

S'il est vrai que l'homme naisse parlant comme il naît pensant, je demande pourquoi le sourd qui n'est pas muet ne parle pas sa pensée. Le sourd-muet, c'est l'expérience du roi Psamméticus. Ce sourd, capable de parler, d'articuler des sons et qui ne peut, comme l'enfant qui entend la voix de ses semblables, recevoir d'eux dès la naissance une langue artificielle toute faite, pourquoi ne parle-t-il pas soit une langue humaine, primitive et universelle, soit au moins une langue quelconque ? Rien ne l'en empêche, si c'est la nature seule qui fait parler. Ce qui l'en empêche, c'est qu'il ne

peut entendre, c'est qu'il lui manque avec l'ouïe une condition matérielle, mais essentielle, de l'invention de la parole, de la création d'une langue; mais cette condition n'est pas nécessaire pour la production des signes naturels. La preuve en est que le petit enfant sourd de naissance crie comme l'enfant qui jouit du sens de l'ouïe; il ressemble à l'aveugle qui n'a pu contempler son visage dans un miroir ou dans le visage d'un autre homme, et qui néanmoins pâlit et rougit selon la passion qui l'agite. Or, bien loin de parler naturellement une langue déterminée, partout la même, ou d'en parler une quelconque, sémitique ou aryenne, l'enfant sourd qui a un peu vécu ne crie déjà plus comme un autre enfant. Ses cris sont plus rares, ils ont quelque chose de rauque, d'inhumain, de bestial. Le sourd n'a pas ces exclamations, ces éclats de rire même qui se rapprochent par leur franchise de la parole articulée et tiennent le milieu entre les signes instinctifs et nécessaires des cris ou de la physionomie, qu'on appelle naturels, et la parole dont ils sont comme l'ébauche. C'est que l'ouïe joue un rôle plus considérable qu'il ne semble dans l'élocution, la formation des sons, la parole. Or, quand il s'agit de la parole, l'ouïe c'est

l'expérience, comme le miroir ou le visage d'autrui est l'expérience pour les signes visibles de la physionomie. De là l'immobilité relative du visage de l'aveugle et le silence habituel du sourd, immobilité qui n'est pas l'impassibilité du marbre, si lence qui n'est pas le mutisme absolu. Les éclairs qui illuminent la figure de l'aveugle et les cris qui s'échappent de la poitrine du sourd-muet prouvent que la nature, en dépit de l'habitude, sait contraindre l'aveugle à se trahir par des signes qu'il ne peut voir, le sourd par des gémissements qu'il ne peut entendre. Mais la sobriété du jeu de la physionomie de l'aveugle et la rareté des éclats de voix du sourd prouvent aussi que l'expérience a beaucoup plus de part qu'on ne croit jusque dans la production de la matière des signes naturels. « L'imitation et la sympathie, dit fort bien Maine de Biran, étendent le premier langage. » C'est-à-dire que l'expérience perfectionne la production de certains mouvements corporels où nos semblables voient le signe de nos passions. En s'entendant crier, l'enfant perfectionne le cri qu'il pousse naturellement, il l'accentue et le module; en voyant le sourire sur le visage d'autrui, le rire s'épanouit plus franc et plus par-

fait sur sa figure. Le cri du sourd est déchirant et bestial parce que, l'oreille n'en sentant pas la rudesse, l'intention ne peut l'assouplir et l'humaniser. Les traits de l'aveugle-né sont roides et sa figure grave, non pas que son âme soit impassible ou triste, mais parce que, malgré l'impulsion de la nature qui contracte ou relâche ses traits selon ses passions, il n'a pu voir l'expression de son visage sur celui de ses semblables et le façonner sur ce modèle.

On dira que, si le sourd-muet de naissance ne parle pas, l'usage d'autres signes supplée chez lui au défaut de la parole, on dira que l'imperfection de ce langage comparé à la parole condamne le sourd-muet à une incurable infériorité, et l'on en tirera toutes les conséquences que l'on voudra ; mais la première et la plus rigoureuse, c'est que la parole n'est pas une condition indispensable de la pensée. On dira encore que la parole intervient dans le développement de l'intelligence du sourd-muet d'une façon indirecte, mais suffisante pour faire disparaître l'exception apparente et satisfaire à la loi ; on dira que ces signes subsidiaires dont les sourds-muets font usage n'existent que parce que des hommes doués de la parole les ont inventés et

ont doté ces malheureux du bienfait d'une langue appropriée à leur infirmité : sans l'usage de cette parole visible, ils ne concevraient pas toutes les idées qu'ils sont capables de concevoir par elle et ils n'auraient pu, réduits aux tristes ressources de leur intelligence, inventer eux-mêmes leur langue muette et sourde comme eux; ce sont des hommes complets, doués de l'ouïe et de la vraie parole, qui sont venus à leur aide. Et l'on en conclut que c'est encore à cette parole inconnue d'eux qu'ils doivent leur science et leur raison. On ne peut nier l'infériorité relative des sourds-muets, non plus que contester la supériorité de la parole résonnante sur leur langue silencieuse; on ne peut nier davantage que, toute défectueuse qu'elle est, cette langue muette ne soit la cause du plus grand développement de leur intelligence; il est vrai enfin que des hommes entendants et parlants sont venus en aide à ces pauvres affligés, ont fabriqué, pour leur usage spécial, des systèmes savants de signes visibles à l'imitation des signes de la parole, et que les sourds-muets profitent de bien d'autres façons encore, pour les progrès de leur esprit, de leur commerce avec nous. Mais prétendre que des sourds-muets livrés à eux-mêmes eussent été ou seraient inca-

pables d'inventer quelques signes, quelque ébauche d'une langue visible, outre que c'est une affirmation gratuite, c'est trancher en en modifiant les termes, en en changeant les conditions à son plus grand avantage, la question de l'origine du langage; car, si l'homme peut être assimilé au muet tant qu'il n'a pas une langue à parler, du moins il n'est pas sourd, et la raison de l'infériorité du sourd-muet n'est pas dans son mutisme, mais dans sa surdité, comme celle de son mutisme lui-même. Et puis, il est raisonnable de croire que le temps et le commerce entre semblables ne sont pas indifférents dans la formation du langage ; or, des familles de sourds-muets ne se sont point succédé sur la terre comme les générations des hommes doués d'organes complets, pour se transmettre et parfaire d'âge en âge l'expérience et l'art des devanciers. D'aucune façon on ne prouve, ni par les faits, ni par le raisonnement, que la parole soit absolument inséparable de la pensée.

Ils sont rares heureusement dans nos pays les sourds-muets qui ont été privés des bienfaits de l'abbé de l'Épée ; cependant on en rencontre encore quelques-uns dans les campagnes, que l'avarice ou la pauvreté des parents ou des communes

a laissés tomber dans une condition voisine de celle des idiots. Ceux-là mêmes qui n'ont point de semblables autour d'eux, ces imbéciles faute d'un langage qu'ils comprennent et fassent comprendre, sont-ils donc tout à fait dépourvus d'idées et de sentiments humains? Ne sont-ils pas encore supérieurs par l'esprit latent qui habite leur corps à ces bêtes que les poëtes anciens désignaient par leur mutisme? Ils pensent, ils sentent, ce sont des hommes enfin ; s'ils ont le cri de la bête, ils ont de l'homme le regard ; si leurs lèvres sont muettes et leurs oreilles sourdes, leurs yeux parlent et entendent. L'enfant est muet, lui aussi, pendant quelques mois et sourd pendant quelques semaines aux paroles, sinon aux bruits; n'a-t-il donc ni sentiment ni pensée dans son mutisme? Son cœur n'est pas encore ouvert aux passions violentes et sa raison ne s'éveille que plus tard ; mais sa jeune âme a déjà ses passions enfantines, la première idée n'attend pas pour naître en son esprit que le premier mot éclose sur ses lèvres. Son intelligence est plus pressée de grandir et de se manifester; bien longtemps avant le premier mot compris ou articulé, elle parle par les cris et entend le sourire maternel.

On ne peut prétendre que l'homme naît parlant comme il naît pensant, que la parole est inséparable et contemporaine de la pensée, s'il est vrai que l'homme n'est pas absolument dépourvu de sentiments, de passions, de pensées humaines, ni avant que sa langue soit prête à articuler les premiers mots, ni lorsque son oreille impuissante refuse à ses idées le soutien de la parole.

CHAPITRE IX.

DE L'ORIGINE DE LA PAROLE.

Pourquoi refuser obstinément à l'homme la puissance de faire une première langue, quand nous voyons l'enfant inventer en quelque sorte à mesure qu'il l'apprend sa langue maternelle et se créer même avec les sons ébauchés que lui permettent d'articuler ses faibles organes, avec les cris que lui fait pousser la nature, une langue enfantine et originale, ne fût-elle composée que de quelques syllabes informes ? Que manque-t-il donc à l'homme pour qu'il soit condamné à un mutisme éternel, si quelque miracle ne s'opère au dedans ou au dehors de lui ? Est-ce comme au poisson la

voix, comme au singe la puissance d'articuler des sons, comme au perroquet la raison, ou l'ouïe comme au sourd? Il a tout cela. Est-ce le temps? Le temps, dit un proverbe, est l'étoffe dont la vie est faite, la vie de l'humanité aussi bien que celle de chaque homme. L'enfant avec le secours de sa mère n'apprend pas, n'invente pas sa langue en quelques jours, ni sans doute l'humanité la sienne en quelques années. Du temps, quand il s'agit de la vie de l'humanité et non de celle des individus, on en peut prendre à loisir. L'homme n'est point d'hier sur la terre; si les légendes de toutes sortes ne vous suffisent pas, reculez encore le berceau de l'humanité, ne soyez pas avare de siècles, mesurez largement l'étoffe inépuisable. Car il ne s'agit pas de fixer une chronologie analogue ou contraire à telle ou telle autre, de déclarer que l'homme a employé tant de siècles à former une première langue et que, créé en telle année du monde ou tant d'années avant un tel événement, il parlait à tel jour. C'est dans la nature de l'homme et non dans son histoire que nous cherchons l'origine du langage, et nous croyons l'y trouver, car nous y trouvons la puissance de le faire. Le temps est une condition extérieure et historique; or l'his-

toire, la science, rien ne prouve que le temps même ait pu faire défaut à l'homme dans la réalité.

Qu'est-ce donc? C'est l'éternelle objection de Rousseau, de M. de Bonald, que contre toute attente la philologie reproduit encore de nos jours, à savoir : la parole est un instrument si parfait que la parole semble être nécessaire à l'homme pour inventer la parole. Et voilà la philosophie condamnée à rouler dans un cercle ou à en sortir par la porte d'une révélation naturelle, sinon miraculeuse. A cette objection on a maintes fois répondu qu'il n'a pas sans doute été nécessaire qu'une première enclume tombât du ciel pour que l'homme pût forger avec elle les enclumes et les marteaux dont il fait usage aujourd'hui. Une pierre a pu lui servir de marteau, d'enclume, de hache, de couteau, comme en font foi les instruments de l'*âge de pierre*, pour fabriquer peu à peu avec ces outils informes des outils de plus en plus parfaits. Ce qui est acceptable dans cette objection, c'est que la parole, si grossière qu'on suppose une première langue, est encore un instrument trop parfait pour qu'il ait pu être formé d'abord sans l'aide de quelque instrument plus

grossier. Or réduite à ces proportions, la difficulté disparaît. Cet intermédiaire indispensable, il existe, ce sont les signes dits, à tort ou à raison, naturels. Si l'homme a déjà à son service les cris inarticulés, le rire, les larmes et tous les signes de la physionomie, rien ne lui manque plus pour qu'il soit vraiment capable de se créer avec ce premier instrument un instrument plus parfait. Il a la raison qui perfectionne, la matière ouvrable, la voix articulée, il a le premier signe, le cri ou le trait du visage, il a enfin dans ce signe un modèle à reproduire en l'améliorant. Non-seulement cet intermédiaire existe, mais il est permis de croire que l'homme n'est pas incapable d'avoir créé ce premier instrument et ce premier modèle; car, si la nature lui a donné tout faits ces signes primitifs, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elle les lui a donnés aussi tout interprétés, et il en est vraiment d'eux comme de la pierre que nous jugeons suffisante pour servir à l'homme de première enclume ou de premier marteau. Que l'homme ramasse un caillou sur le sol pour briser la coque d'un fruit, il n'est pas besoin de crier au miracle, de supposer qu'un instinct spécial le pousse à cet acte, comme si son intelligence

n'y suffisait pas, quand celle d'un singe y suffit bien :

> Une jeune guenon cueillit
> Une noix dans sa coque verte.....

L'homme n'a pas créé la pierre, mais il en fait un premier instrument; la matière de ce premier instrument est l'œuvre de la nature, mais l'application de cette matière à cet usage est l'œuvre de l'homme. Le cri, le rire, les larmes, la rougeur, la pâleur, c'est la pierre, c'est la matière que l'homme n'a pas faite, qu'il reçoit de la nature. Accordons que pour un certain nombre de faits physiologiques qui sont des signes compris de tous les hommes, cette matière première, le rire, la rougeur, ait été destinée par la nature à l'usage que nous en faisons, toujours est-il que l'homme n'a pas nécessairement besoin que cet usage lui en soit révélé même naturellement par une faculté spéciale; c'est assez des leçons de l'expérience.

Si quelque empêchement s'oppose à concevoir ainsi la formation du langage de la parole, il ne provient pas de la nature de l'homme et de l'impuissance de sa raison. Peut-être est-il dans la nature même du langage et dans les lois de la pa-

role, qui excluraient absolument l'idée de cette humble et humaine origine. En effet, quelques philologues prétendent aujourd'hui que des études comparatives, naguère inconnues, leur ont découvert dans une certaine constitution de toutes les langues un obstacle insurmontable qui ne permettrait d'attribuer à l'homme aucune participation intelligente à la formation du langage. Je n'ai pas la prétention de connaître comment les langues se forment, comment se sont formées surtout les premières ou la première ; mais, connaissant l'intelligence humaine, voyant ce que fait l'enfant et ce que fait l'homme, il me faut de bons motifs pour croire que l'homme est aussi incapable d'inventer la parole que la pensée. Quels sont ceux qu'on nous propose ? Bien loin de moi la présomption de critiquer ce qu'affirment M. Müller ou M. Renan des langues anciennes ou modernes, sémitiques ou indo-européennes, j'ai trop bien le sentiment de mon ignorance. Mais à côté des faits philologiques il y a dans toutes les langues des faits psychologiques qui ne sont plus le domaine réservé du philologue, et au-dessus des faits l'interprétation dont la raison peut être juge.

« Chaque langue, disent-ils, est emprisonnée

une fois pour toutes dans sa grammaire. » Je n'ai garde d'en douter. Ils disent encore que la grammaire est la partie la plus importante d'une langue, et je le crois aussi docilement. Mais ce sont là des choses que je m'explique à peu près et qui ne me semblent pas renfermer les conséquences qu'on en tire. On distingue la grammaire et le lexique d'une langue ; cette distinction est ici plus que jamais importante. Une langue est pour la pensée, selon la plus vulgaire des comparaisons, un vêtement ; mais c'est un vêtement d'une espèce singulière, qui a pour objet, non de la cachér, mais au contraire de la révéler, comme le voile d'un fantôme dont la nudité serait invisible. Pour cela, ce vêtement doit se modeler sur elle, en accuser par ses plis les contours ; s'il est trop flottant, il la cache ; s'il fait de faux plis, il la déguise. Il faut que l'on voie le corps sous le voile, cela seul est important, la matière dont le voile est fait n'importe guère. Le lexique, les mots d'une langue, c'est la matière dont est fait le voile ; la grammaire, c'est la forme, la coupe, le dessin du vêtement. On conçoit donc, si la pensée a des lois invariables, que la grammaire ait les siennes aussi inflexibles et qui en sont la copie : c'est le vêtement qui dessine les diffé-

rentes parties du corps qu'il habille. On comprend que le langage suive la pensée de plus près encore et révèle, non plus seulement ses lois générales et essentielles, mais certains caractères importants de l'esprit dont elle émane : c'est le vêtement dont les plis s'adaptent plus habilement encore aux contours du moule; c'est la grammaire générale qui reproduit les lois universelles de la pensée ; ce sont les grammaires particulières qui peuvent représenter encore par leurs lois spéciales les caractères différents d'une race ou d'un peuple. Puisque l'homme, on le dit fort bien, n'invente pas la pensée, ni les nations leur tournure d'esprit, l'homme n'invente pas non plus la grammaire générale qui s'impose à toute langue, et il n'a qu'une influence très-modérée sur les grammaires particulières des races ou des nations, parce qu'il dépend moins encore d'un peuple que d'un individu de modifier son propre caractère. Mais les mots, les racines, le lexique a une autre origine, un autre sort. On comprend que la matière dont sont formés les mots soit indifférente. Les racines peuvent avoir, du moins quelques-unes, leur raison d'être dans la disposition physique de l'organe vocal, dans la facilité des articu-

lations, dans l'onomatopée, dans l'imitation des choses signifiées. Mais, sans parler de la possibilité d'autres origines, les radicaux que les circonstances proposent ou imposent à l'usage de l'homme ne représentent point, comme la construction de la phrase, la pensée mais l'objet de la pensée, et dérivent moins des lois de l'esprit que de celles du corps. C'est assez pour les besoins du langage que les racines rappellent les idées qu'elles signifient. Or, toutes les racines et tous les mots sont bons pour cet office. On peut donc lire les lois de l'esprit dans la grammaire générale ou particulière : cas, prépositions, flexions, tout cela reproduit de manières différentes ces lois de la pensée, tandis qu'on ne découvre pas ces lois par l'étude des racines. Ce qu'il y a de plus important dans une langue, dit-on, c'est la grammaire. C'est selon le but que l'on se propose et les questions que l'on agite. Oui, la grammaire est plus importante, si l'on prétend retrouver dans ses lois celles de la logique, dans son génie le génie d'une race ; elle est plus importante, parce qu'elle s'impose davantage. Mais le lexique est plus important, au contraire, si l'on cherche comment le langage peut être formé ; car, quand

il s'agit de l'origine de la parole, c'est de l'origine des racines qu'il est question et non des lois grammaticales. Or, si la grammaire représente la nécessité, l'immobilité relative, le lexique représente la liberté, le choix et le changement. A ce point de vue, c'est le lexique qui constitue vraiment le langage.

Supposez un homme qui ignore complétement la grammaire d'une langue étrangère, chinoise ou japonaise, arabe ou hébraïque, mais qui possède quelques mots de son vocabulaire. C'est un de nos soldats que la guerre a jeté dans l'extrême Orient, et qui, au bout de quelques jours ou de quelques heures, a compris et retenu le sens de quelques sons nouveaux qui ont frappé son oreille. Supposez un autre homme ignorant les racines, le vocabulaire de cette langue, mais possédant à fond sa grammaire. Cette seconde hypothèse n'est pas, quoi qu'il puisse sembler tout d'abord, plus difficile à réaliser que la première ; elle vit et se meut près de nous : c'est le savant qui a étudié dans les livres une langue à caractères idéographiques, la lit et l'écrit, mais ne la parle pas et n'a jamais mis le pied en Chine. Lequel de ces hommes est le moins embarrassé pour se faire comprendre et

comprendre les autres? Le matelot, malgré son ignorance de la grammaire, à l'aide de ses quelques racines plus ou moins bien articulées, se fait donner à manger et à boire ; le savant avec toute sa science grammaticale sera muet et sourd, et sans le geste et l'imitation courrait le risque de périr d'inanition. On raconte que, lors du séjour à Paris des ambassades annamite ou japonaise, un de nos plus savants sinologues, qui lit le chinois aussi couramment que le français, ne put converser de vive voix avec les ambassadeurs, mais correspondit avec eux sur le papier comme dans sa langue maternelle. C'est qu'il ignorait le son des racines. Or, la vraie langue est la langue populaire, la langue qui se parle, non la langue qui s'écrit ; le langage primitif de l'enfance de l'humanité ou de l'enfance de l'homme, c'est le langage de la parole.

L'enfant n'a pas de grammaire encore ou du moins il n'en a pas d'autre que la logique de sa pensée, qui se traduit quelquefois par les solécismes les plus raisonnables. Il n'en est guère plus embarrassé pour faire comprendre ses besoins, ses passions, ses petites idées. Les mots, les racines, les sons lui suffisent pour désigner les objets

et nous suffisent pour le comprendre. L'intelligence supplée à la grammaire absente, violée ou sous-entendue ; elle ne supplée pas aux racines, dont le son doit frapper l'oreille. Pourquoi en serait-il autrement de l'humanité que de l'enfant, et qui empêche qu'on ne s'en représente les premiers membres dans un tableau, mensonger peut-être, mais non pas impossible, en possession de quelques racines, sans s'inquiéter d'où ils les ont tirées, et échangeant à l'aide de ce langage imparfait leurs rares et pauvres idées? La vraie origine du langage, c'est l'origine du lexique ; le fond de toute langue, c'est son vocabulaire. Or, de l'aveu même des plus savants philologues, on ne trouve pas dans le vocabulaire la même nécessité et la même fixité que dans la grammaire.

Je comprends mieux à présent cette coïncidence surprenante, comment M. Renan peut s'accorder avec M. de Bonald pour déclarer l'homme incapable d'inventer le langage. C'est qu'il fait consister le langage dans la grammaire et voit dans la grammaire une loi inflexible qui s'impose à la langue dès le premier mot ; c'est que le lexique disparaît à ses yeux derrière la grammaire comme un élément secondaire du langage. Mais il

est impossible, quand il s'agit, non d'une question philologique mais de l'origine du langage, d'accepter cette subordination du lexique à la grammaire. La grammaire, issue presque tout entière de la logique, copie des lois de la pensée, s'impose à tous les mots pour donner aux racines leurs désinences et leur forme aux matériaux fournis par le lexique; mais ce n'est pas elle qui crée ces matériaux primitifs, et elle a d'autant moins de puissance sur leur composition que la langue et l'homme sont encore plus près de leur berceau. S'il ne s'agit que de la grammaire, que l'on compare une langue à un organisme vivant qui se développe en conservant le même type depuis le premier instant de son apparition jusqu'à sa décadence et à son extinction, rien de mieux; la logique et la psychologie, loin d'y contredire, s'accommodent de cette doctrine. Mais elles la repoussent comme hypothétique et erronée, s'il s'agit des racines qui sont le trésor d'une langue et sa partie vraiment expressive, puisqu'elles expriment seules les objets ou les idées variables et facultatives, tandis que la grammaire n'indique que les rapports logiques de ces idées entre elles.

Il est impossible de souscrire à ces conclusions

de M. Renan : « La parole chez l'homme est naturelle et quant à sa production organique et quant à sa valeur expressive. Si l'on accorde, en effet, à l'animal l'originalité du cri, pourquoi refuser à l'homme l'originalité de la parole? Il serait absurde de regarder comme une découverte l'application que l'homme a faite de l'œil à la vision, de l'oreille à l'audition. Il ne l'est guère moins d'appeler invention l'emploi de la parole comme moyen expressif. L'homme a la faculté du signe ou de l'interprétation, comme il a celle de la vue ou de l'ouïe. C'est donc un rêve d'imaginer un premier état où l'homme ne parla pas, suivi d'un autre où il conquit l'usage de la parole. L'homme est naturellement parlant comme il est naturellement pensant, et il est aussi peu philosophique d'assigner un commencement voulu au langage qu'à la pensée. Qui oserait dire que les facultés humaines sont des inventions libres de l'homme? Or, inventer le langage eût été aussi impossible que d'inventer une faculté. Le langage étant la forme expressive et le vêtement extérieur de la pensée, l'un et l'autre doivent être tenus pour contemporains. »

Personne assurément n'osera dire que les

facultés humaines sont des inventions libres de l'homme, mais le langage n'est pas une faculté. Nous avons le pouvoir d'articuler des sons, nous avons celui de représenter nos pensées par des signes sensibles, par ces sons articulés ; la faculté c'est ce pouvoir, le langage est le produit de cette faculté. Toutes les facultés sont naturelles, celle de raisonner, celle de choisir. Ce n'est pas à dire que tout raisonnement ou tout choix qui résulte de cette faculté soit naturel. L'homme n'invente pas la faculté de raisonner ni celle de vouloir, mais on peut bien dire qu'il invente la conclusion de son raisonnement et crée la décision de sa volonté. Il n'invente pas non plus la faculté de parler, mais il pourrait bien inventer la parole, ou du moins (car l'homme ne crée rien et inventer pour lui n'est que découvrir par sa raison l'usage possible et peut-être prévu des créations de la nature) il pourrait déployer assez d'industrie personnelle dans l'intelligence des premiers signes pour mériter d'être reconnu, tant sa participation avec la nature aurait été grande, l'inventeur de la parole. L'homme ne peut faire évidemment que ce qu'il a la faculté de faire, ce n'est pas une raison pour que rien de ce

qu'il fait ne lui appartienne, pour que tout soit rapporté à la nature, ou, comme on dit, au *divin*, dont il ne serait que l'instrument. Disons, si l'on veut, que l'homme a la faculté d'inventer la parole ; mais ne disons pas, sans autres preuves, qu'il parle naturellement comme il pense et comme il voit.

La comparaison de la parole et de la vue est plus ingénieuse que juste. Je n'invente rien quand je vois, même quand je regarde ; j'ouvre les yeux, l'image d'un objet extérieur se peint sur ma rétine, le nerf optique s'émeut et je vois. Mais ouvrir la bouche, émettre un son ou une série de sons, même articulés, ce n'est point là parler ; c'est le matériel, le physique de la parole ; c'est la parole moins le sens ; ce n'est que le *flatus vocis*, inintelligent et inintelligible. C'est peut-être bien un rêve d'imaginer un premier état où l'homme ne parla pas ; mais ce qui n'est ni un rêve, ni une hypothèse, c'est qu'il existe pour chaque homme un premier état, l'enfance, où il ne parle pas, où il n'articule encore aucun son, où il ne pousse même ses cris que sans intention et sans conscience, où il ne comprend pas la parole de ses semblables et ne sait pas lire sur leur visage, où

le travail empirique de sa jeune intelligence attache peu à peu un sens à ses propres cris, aux gestes et aux discours de ses proches, où il invente à moitié la langue que lui apprend sa mère, où son instinct ne lui révèle le mot d'aucune énigme, le secret d'aucun art, mais le porte à user, pour tout découvrir et pour tout accomplir, de sa raison naissante à l'école de l'expérience.

CHAPITRE X.

DU LANGAGE DES BÊTES.

Une objection plus sérieuse que toutes celles que soulève la science philologique, c'est le langage des bêtes. Aucune bête ne parle, mais toutes ou presque toutes ont des signes spéciaux à leur usage. Elles crient ou elles chantent ; ces cris ou ces chants varient selon les passions qui les agitent, et ils sont compris par tous les individus de la même espèce comme ils sont produits, naturellement. Ils n'ont appris à les produire et à les comprendre, ni de leurs anciens que souvent ils n'ont pas connus, ni de l'expérience, puisque vieux ils ne sont pas plus habiles que jeunes à les

comprendre ou à les produire et que le langage des bêtes est aujourd'hui le même qu'au temps de Pline ou d'Aristote. Tout le monde se souvient des beaux vers où Lucrèce représente les animaux muets poussant des cris differents selon qu'ils sont agités par la crainte, la douleur ou la joie. Il est bien inutile de citer des faits que personne n'ignore et ne songe à révoquer en doute. On en tire cette conséquence, que ce qui a lieu chez les bêtes a lieu également chez l'homme qui est un animal raisonnable sans doute, mais avant tout un animal. De même que certaines espèces inférieures n'ont qu'un langage très-imparfait et sont privées de la puissance de pousser le moindre cri, de même que d'autres espèces plus élevées dans l'échelle ont à leur service des cris et des chants nombreux et expressifs, ainsi l'homme, animal supérieur, a reçu de la nature un langage supérieur aussi à celui des bêtes. Les bêtes ont l'originalité du cri, l'homme a l'originalité de la parole. La parole est aussi naturelle à l'homme que le cri ou le chant l'est aux bêtes.

Il ne faut point se dissimuler la force de l'objection, mais il ne faut pas non plus accepter sans contrôle soit les faits qu'on rapporte, soit l'origine

qu'on leur attribue, soit les conséquences qu'on en tire. D'abord, nous nous connaissons encore mieux nous-mêmes que nous ne connaissons les bêtes, et nous savons plus clairement ce qui se passe dans notre âme que dans l'âme équivoque des animaux les plus familiers avec l'homme ; c'est plutôt à la psychologie immédiate de l'homme à éclairer la psychologie des bêtes qu'à l'observation indirecte des animaux à éclairer la connaissance de nous-mêmes. D'autre part, sans refuser au psychologue le droit de chercher dans l'observation des bêtes des exemples et des enseignements pour mieux comprendre ce qui se passe chez l'homme, il serait souvent dangereux de conclure des bêtes à l'homme, tout de même qu'il serait illégitime de conclure de l'homme aux bêtes. En effet, si l'on avait le droit de conclure que l'homme parle naturellement sa pensée et comprend naturellement la pensée d'autrui, en entendant sa parole, de ce que la poule pousse instinctivement un cri d'appel que comprend instinctivement la couvée, il serait aussi légitime de conclure que l'homme bâtit le Parthénon ou le Louvre par instinct et non par raison, de ce que l'oiseau construit son nid et l'abeille sa cellule non par rai-

son, mais par instinct. Ou bien s'il était permis d'expliquer les actions des bêtes de la même façon dont nous expliquons les actions humaines, il faudrait attribuer à l'abeille la science de la géométrie et au castor l'art de l'ingénieur. La théorie de Condillac, qui fait de l'instinct des animaux une habitude, n'est ni moins vraie, ni moins légitime que celle qui réduirait la raison de l'homme à un instinct et ferait de ses œuvres les plus belles, les plus raisonnées, les plus volontaires, les plus libres, le résultat fatal d'une force aveugle. Le vrai, c'est que la conduite des hommes et celle des bêtes s'éclairent l'une l'autre, sans qu'il y ait identité absolue, soit dans les actions des uns et des autres, soit dans l'origine et l'explication des actes les plus apparemment semblables. S'il est évident que la cellule de l'abeille et la digue du castor sont le produit de l'instinct et que le calcul n'a rien à y voir, qu'au contraire le Louvre et le Parthénon sont l'œuvre du raisonnement, de l'expérience et de la volonté, il est parfaitement prouvé que les choses les plus semblables en apparence peuvent avoir en réalité des valeurs diverses et recevoir des explications différentes ; il est prouvé que les signes, tout comme les œuvres, peuvent

être chez les bêtes produits et compris par le seul instinct et chez les hommes compris et produits par une industrie acquise. M. Flourens a mis dans la plus grande lumière un fait facile à constater, c'est que les animaux qui ont le moins d'intelligence sont par une juste compensation ceux dont les instincts sont les plus nombreux, les plus précis et les plus développés. Il a pu même, tant le fait est constant, formuler cette loi de psychologie comparée, que chez tous les animaux, sans en excepter l'homme, l'instinct et l'intelligence sont en raison inverse l'un de l'autre. L'abeille, à l'instinct si délicat et si savant, ne donne aucune preuve signalée d'intelligence; le singe, si malin, le plus voisin de l'homme par l'intelligence, n'a qu'un instinct obtus, comparé à l'insecte. L'homme, le plus intelligent de tous les animaux, le seul raisonnable, dit-on, est et doit être, si la loi est vraie, le moins bien doué de tous sous le rapport de l'instinct. Et, en effet, les instincts de l'homme se réduisent à bien peu de chose, si l'on compare sa conduite à celle des bêtes.

La loi se vérifie même aux différentes époques de la vie de l'homme, car c'est à l'âge où la raison humaine est encore endormie que l'instinct a

pas l'œuvre de l'expérience, mais une institution de la divine nature, il ne suffirait pas encore d'établir par des faits que l'homme accompagne instinctivement ses pensées par des paroles, que les idées de son esprit appellent naturellement sur ses lèvres certains sons articulés, comme les passions de son âme excitent fatalement sur son visage le rire ou les pleurs. Ces syllabes arrachées par la nature ne seraient pas encore des mots, mais la matière propre à en devenir. Il ne faut pas oublier que la condition la plus nécessaire pour constituer un signe, c'est qu'il soit compris. Un signe naturel, ce n'est pas seulement un signe naturellement produit, mais un signe qui serait compris naturellement. Une langue naturelle, ce n'est pas une langue dont l'homme articulerait naturellement les mots, dont il prononcerait instinctivement les radicaux divers selon que diverses idées s'offriraient à son esprit, mais une langue dont les radicaux seraient compris nécessairement par tous les individus de même espèce sans le secours de l'expérience et de la raison. Parler une langue, ce n'est pas produire aux oreilles le cliquetis des syllabes, c'est attacher un sens à ses paroles et à celles d'autrui ; c'est la parler et l'entendre. La

tout ce qu'il est absolument nécessaire qu'il fasse d'abord et absolument impossible qu'il apprenne. Il se peut donc qu'il en soit de la parole et de tous les signes comme de ces mouvements de la marche et de la station, comme de l'industrie et des œuvres de toutes sortes, que l'abeille bourdonne et signale le danger à ses compagnes ou comprenne leur signal comme elle fait sa ruche, aveuglément et nécessairement, que l'oiseau lance dans l'air sa chanson d'appel ou réponde à celle de ses pareils comme il bâtit son nid, sans raison ni conscience, mais que l'homme signifie ses pensées par la parole, comprenne la voix et le visage de ses semblables, apprenne à parler et à entendre comme il construit les villes qu'il habite, avec le temps et l'expérience.

> Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent,
> Illis iratus petit atque infensus inurget.
> Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.

Pour l'homme, l'instrument de sa puissance, sa force, son armé, c'est la raison, et il s'en sert comme le jeune taureau de ses cornes, dès qu'il vient au monde; avant même qu'elle paraisse au dehors, il la sent et il l'exerce. C'est à cette raison de l'homme agissant dans le temps et dès le pre-

mier jour sous la forme de l'expérience qu'il faut rapporter l'emploi du langage, à moins qu'il ne soit bien prouvé que cette raison est impuissante ou que le langage provient effectivement d'une autre origine.

L'exemple des bêtes et de leurs signes produits et compris instinctivement ne vaut donc que pour les bêtes et ne prouve rien pour la parole de l'homme. Il ne faut même pas s'exagérer l'impuissance de l'expérience dans les actions des bêtes et dans l'usage de leurs signes, ni trop rabaisser leur intelligence. Toutes ne font pas tout par instinct, toute leur science n'est pas sans maître, tous leurs travaux sans art, toutes leurs ruses sans mérite, tous leurs signes sans invention. L'insecte éphémère, qui naît orphelin et travaille toujours de la même façon, sait tout et n'apprend rien, fait tout ce qu'il fait sans le vouloir et sans l'apprendre. Mais il n'en est plus ainsi du cerf qui déroute la meute et du chien qui le poursuit. Les chasseurs savent bien qu'une bête âgée, *vieux cerf et de dix cors*, est plus expérimentée qu'un jeune et plus fertile en ruses apprises, que l'habitude d'être chassée a développé son intelligence, qu'elle fait pour éviter la poursuite et la

mort des feintes que le jeune ignore et n'apprendra qu'à ses risques. Si, malgré cette part d'intelligence qui s'ajoute à l'instinct, la bête ne dépasse pas une certaine habileté, si ses ruses les plus savantes se ressemblent toujours à travers les âges et roulent dans le même cercle, il n'y a pas lieu de s'en étonner quand la raison elle-même de l'homme est bornée, quand les actions individuelles et les révolutions des peuples se ressemblent, quand les systèmes politiques et philosophiques se répètent. Chaque espèce est enfermée dans un horizon qu'elle ne peut franchir, mais en deçà duquel est le changement, le progrès ou la liberté. Les bêtes ne font pas tout par expérience, mais elles sont loin aussi de tout faire par instinct. Buffon, Fr. Cuvier, G. Leroy, MM. Milne Edwards et Toussenel, tous les observateurs des bêtes, à quelque titre que ce soit, ont recueilli des faits nombreux qui révèlent dans la conduite des animaux l'intelligence et l'invention. Il n'est pas impossible, il n'est même pas improbable que, dans une mesure très-restreinte, il en soit du langage des bêtes comme du reste de leurs mœurs et de leurs actes, que l'expérience ou l'invention y ait sa petite part, au moins dans les espèces les plus éle-

vées. L'expérience, pour les bêtes, se compose de l'expérience personnelle, de l'imitation des individus semblables et du contact avec l'homme. Les animaux que l'homme réduit en domesticité comprennent un autre langage que celui de leur espèce, le langage de l'homme. Ils ne le parlent pas à coup sûr et ils sont radicalement incapables de l'inventer, mais ils en comprennent quelques bribes que l'homme compose à leur usage. Or, si misérable que soit ce langage qui sert d'interprète de la volonté de l'homme auprès de la grossière intelligence des bêtes, et de quelque façon que l'homme s'y prenne pour enseigner cette langue à ses serviteurs, par la douceur ou par les coups, la bête y met un peu d'invention, un peu de cette intelligence qui ne consiste peut-être que dans le souvenir et l'association des sensations, un peu de ce raisonnement bâtard qui n'est pas la raison, mais qui non plus n'est pas l'instinct. « Quelques animaux, dit Aristote, participent à une sorte de capacité d'apprendre et de s'instruire, tantôt en prenant des leçons les uns des autres, tantôt en en recevant de l'homme; ce sont ceux qui sont capables d'entendre, je ne veux pas dire seulement de distinguer les diffé-

rents sons, mais encore de discerner la variété des signes. » De même que la domesticité a établi entre l'homme et ses serviteurs un langage que le premier parle et que les autres entendent, elle a aussi donné naissance à un autre langage que parle la bête et que comprend l'homme, qu ne se compose jamais sans doute que des mouvements produits d'abord instinctivement par l'animal, mais auxquels l'animal ajoute un sens qui ne leur appartient pas nécessairement. Chaque chien a ses signes qu'on dirait presque de convention, qui sont tout au moins le résultat de l'expérience. La matière seule, le mouvement physique, le son, le cri ou le geste en est fourni par la seule force de la nature. Les cris variés du chien de garde, qui aboie, jape, hurle, gémit, pleure, si bien représentés par les heureuses onomatopées de Lucrèce, les voix différentes que donne le chien courant selon les péripéties de la chasse, il les donne naturellement peut-être ; mais est-ce naturellement aussi, sans aucune imitation, sans expérience aucune, qu'il y attache le sens que comprend le chasseur? Il est permis d'en douter quand on sait, d'une part, comment le chien est dressé pour la chasse, et quand on lit, d'autre

part, que les chiens redevenus sauvages ont d'autres mœurs que leurs ancêtres domestiques et ne poussent plus guère d'autre cri qu'un aboiement enroué qui rappelle à l'oreille les hurlements du loup, comme le chien de garde de nos campagnes, domestique plus qu'à moitié sauvage. Si bornée qu'on fasse l'intelligence des bêtes, elle s'élève certainement chez les animaux supérieurs jusqu'à faire du phénomène qu'ils ont vu maintes fois causer ou précéder un autre le signe précurseur du second. C'est cette association et ce rappel des images qui rendent le vieux gibier plus prudent et plus rusé que le jeune; car l'instinct du second, réduit à sa naïveté, se double chez le premier de son expérience.

Fût-il prouvé que l'intelligence des bêtes dépourvues de la raison n'est pour rien dans l'usage des signes qu'elles produisent et comprennent, fût-il prouvé que la nature les contraint à les produire, que le seul instinct leur en révèle le sens en naissant, qu'aucune espèce, qu'aucun individu n'apprend rien de l'expérience, ce ne serait pas une preuve qu'il en est de même de l'homme doué de la raison, si cette raison est capable de faire ce qui dépasse l'intelligence des bêtes.

L'homme tire tant de choses de sa raison que la bête tient de la nature, le vêtement qui le couvre, le logis qui l'abrite, la nourriture qu'il sème, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si, de même que jeté nu sur la terre nue il a su vêtir son corps, armer sa main, couvrir la terre de moissons et de villes, de même il a pu tisser le vêtement de sa pensée, forger l'instrument de sa raison et inventer par lui les sciences et les arts. De toutes les découvertes dont cette raison de l'homme est capable, la parole n'est que la première et la plus facile, la plus ancienne et à la fois la plus nouvelle. Ni Prométhée ne l'a dérobée au ciel, ni Triptolème ne l'a transmise à ses semblables, personne n'a eu la gloire de l'inventer, non pas qu'elle soit une révélation naturelle ou miraculeuse, mais parce que chaque homme à son tour la crée en ajoutant à la prévoyance de la nature les leçons de l'expérience et sa propre industrie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIOTHÈQUE

DE

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50

—

Ouvrages parus.

H. TAINE. Le Positivisme anglais, étude sur Stuart Mill.

— L'Idéalisme anglais.

— Philosophie de l'art.

PAUL JANET. Le Matérialisme contemporain. Examen du système du docteur Büchner.

— La Crise philosophique : MM. Taine, Renan, Vacherot, Littré.

ODYSSE-BAROT. Lettres sur la philosophie de l'histoire.

ALAUX. La Philosophie de M. Cousin.

AD. FRANCK. Philosophie du droit pénal.

— Philosophie du droit ecclésiastique.

E. SAISSET. L'Ame et la Vie, suivi d'une étude sur l'Esthétique française

— Critique et histoire de la philosophie (fragments et discours.)

CHARLES LÉVÊQUE. Le Spiritualisme dans l'art.

— La Science de l'invisible. Études de psychologie et de théodicée.

AUGUSTE LAUGEL. Les Problèmes de la nature.

CHALLEMEL-LACOUR. La Philosophie individualiste, étude sur Guillaume de Humboldt.

CHARLES DE RÉMUSAT. Philosophie religieuse.

ALBERT LEMOINE. Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl.

— De la physionomie et de la parole.

MILSAND. L'Esthétique anglaise, étude sur John Ruskin.

A. VÉRA. Essai de philosophie hégélienne.

BEAUSSIRE. Antécédents de l'Hégélianisme dans la philosophie française.

BOST. Le Protestantisme libéral.

FRANCISQUE BOUILLIER. Du Plaisir et de la Douleur.

ED. AUBER. Philosophie de la médecine.

LEBLAIS. Matérialisme et Spiritualisme, précédé d'une préface par M. E. LITTRÉ (de l'Institut).

AD. GARNIER. De la morale dans l'antiquité, précédé d'une introduction par M. PRÉVOST-PARADOL (de l'Académie française).

SCHŒBEL. Philosophie de la raison pure.

BEAUQUIER. Philosophie de la musique.

Ouvrages à paraître.

AUGUSTE LAUGEL. Les Problèmes de la vie.

— Les Problèmes de l'âme.

CHALLEMEL-LACOUR. La Philosophie pessimiste.

LOUIS GRANDEAU. La Science moderne et le Spiritualisme.

AD. FRANCK. Philosophie du droit civil.

BUCHNER. Science et Nature. 2 vol.

J. MOLESCHOTT. La Circulation de la vie. 2 vol.

S. DE LUCA. La Philosophie chimique depuis Lavoisier.

JULES BARNI. De la morale dans la démocratie.

JOLY. L'Homme fossile.

BAUDRILLART. Philosophie de l'économie politique.

CHARLES DE RÉMUSAT. La Philosophie écossaise.

DE SUCKAU. Étude sur Schopenhauer.

TISSANDIER. Du Spiritisme et des Sciences occultes.

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 3 fr. 50

Volumes parus.

CARLYLE. Histoire de la Révolution française, traduite de l'anglais par M. Élias Regnault. Tome 1er : LA BASTILLE.

VICTOR MEUNIER. Science et Démocratie.

JULES BARNI. Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle. Première partie.

Volumes à paraître.

CARLYLE. Histoire de la Révolution française; tome II : LA CONSTITUTION; et tome III : LA GUILLOTINE.

JULES BARNI. Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle (seconde partie).

ALFRED ASSOLANT. Histoire de Napoléon Ier, 1 vol.

CHALLEMEL LACOUR. Histoire de Louis-Philippe, 1 vol.

DE ROCHAU. Histoire de France depuis 1814 jusqu'en 1848, traduite de l'allemand par M. Rosenwald. 1 vol.

FRÉDÉRIC MORIN. Les Historiens du XIXe siècle. 1 vol.

EUGÈNE DESPOIS. Le Vandalisme révolutionnaire. 1 vol.

EUG. YUNG. La Révolution italienne. 1 vol.

REVUE
DES
COURS LITTÉRAIRES
DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Reproduisant les principales leçons et conférences faites à Paris, en province et à l'étranger, dans les chaires de l'État et dans les cours libres, par MM. Franck, Alfred Maury, Ernest Havet, Ch. Lévêque, Paulin Pâris, de Loménie, Philarète Chasles, Michel Bréal, Martha, Patin, Janet, Egger, Berger, Saint-René Taillandier, Mézières, Geffroy, Caro, Wallon, l'abbé Gratry, l'abbé Freppel, Taine, Heuzey, Beulé, de Valroger, Guillaume Lejean, Jules Simon, J. J. Weiss, etc., etc.

Elle publie intégralement le cours de M. Ed. Laboulaye et celui de M. Valette.

REVUE
DES
COURS SCIENTIFIQUES
DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Reproduisant les cours faits dans les facultés et dans les établissements libres par MM. Claude Bernard, Berthelot, Chatin, Riche, Robin, Coste, Becquerel, Vulpian, Serre, Lacaze-Duthiers, et des leçons de MM. Milne Edwards, Boutan, Payen, Pasteur, Troost, Bouchardat, Jamin, Bouchut, Liebig, Moleschott, Palmieri, Remak, de Luca, etc., etc.

Ces deux journaux paraissent le samedi de chaque semaine par livraisons de 32 à 40 colonnes in-4°.

Prix de chaque journal isolément.

	Six mois.	Un an.
Paris	8 fr.	15 fr.
Départements	10	18
Étranger	12	20

Prix des deux journaux réunis.

Paris	15 fr.	26 fr.
Départements	18	30
Étranger	20	35

L'abonnement part du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.

La publication de ces deux journaux a commencé le 1er décembre 1863. Chaque année forme deux forts volumes in-4 de 800 pages.

BOUCHARDAT. **Le travail**, son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BOUCHARDAT et H. JUNOD. **L'Eau-de-vie et ses dangers**, conférences populaires. 1 vol. in-8 1 fr.

BOURDET (Eug.) **Des maladies du caractère** (hygiène morale et philosophie). 1858, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOURDET (Eug.). **Principes d'éducation positive.** 1863, 1 vol. in-18 de 358 pages. 3 fr. 50

BRIERRE DE BOISMONT. **Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions**, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme. 1862, 3e édition très-augmentée. 7 fr.

BRIERRE DE BOISMONT. **Du Suicide et de la folie suicide.** 1865, 2e édition, 1 vol. in-8. 7 fr.

BROUSSAIS. **Examen des doctrines médicales.** 3e édition. 1829-1834. 4 vol. in-8. 5 fr.

CHAUFFARD. **Fragments de critique médicale**, Broussais, Magendie, Chomel. 1864, in-8 de 67 pages. 1 fr. 50

CHIPAULT. **Etude sur les mariages consanguins** et sur les croisements dans les règnes animal et végétal. 1863, 1 vol. in-8 de 112 pages. 2 fr. 50

COMBE (Georges). **Traité complet de phrénologie**; traduit de l'anglais par le docteur Lebeau. 1844, 2 forts volumes avec figures. 12 fr.

CUVIER. **Discours sur les révolutions de la surface du globe** et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal, 8e édition, 1 vol. in-18, avec 7 figures. 2 fr. 50

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal**, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et suivie d'une lettre d'un médecin étranger. 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DELVAILLE. **De l'exercice de la médecine**, nécessité de réviser les lois qui le régissent en France, précédé d'une lettre de M. Jules Simon. 1865, in-8. 2 fr.

DUPRÉ. **De la liberté de l'enseignement médical**. 1865, in-8. 75 c.

D'ARCHIAC. **Leçons sur la Faune quaternaire** professées au muséum d'histoire naturelle. 1865, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme**, cours en douze leçons. 1856, 3e édition, 1 vol. de 634 pages. 7 fr.

Page unavailable because it was uncut within original volume

LA SCIENCE
ET
LES SAVANTS
En 1864

Par M. VICTOR MEUNIER

1 vol. in-18 de 360 pages. Prix.... 3 fr. 50

LA SCIENCE
ET
LES SAVANTS
En 1865

(PREMIER SEMESTRE)

Par M. VICTOR MEUNIER

1 vol. in-18 de 360 pages......... 3 fr. 50

Cet ouvrage paraît tous les six mois et résume les travaux scientifiques les plus importants mis au jour pendant cette période.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.